
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01150381 0
UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY



ŒUVRES

DE PIRON.

ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conseiller honoraire au parlement de Metz, de l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon.

TOME II.



A NEUCHATEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. D C C. L X X V I I.

LES COURSES
DE TEMPÉ,
PASTORALE.



EPITRE
A MADAME
LA COMTESSE DE***.

Aux traits de la cenſure en butte plus qu'un autre,
Et d'un nom reſpectable ayant à m'appuyer,
Olympe, avec raiſon, j'avois choiſi le vôtre;
Mais votre modeſtie a paru s'effrayer.
Je défere humblement à ſa délicateſſe;
Sans ce nom révéré je publie une piece
Dont ſous un tel abri le triomphe étoit ſûr;
Du moins de vous à moi recevez-en l'hommage.
        Public, il m'eût plu davantage;
        Secret, il n'en eſt pas moins pur.
Le langage du cœur ſe fera ſeul entendre.
Ce ſeroit à l'eſprit à brocher ſur le tout;
        Le mien en viendra mal à bout;
        Mais eſt-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
Si le ciel ne l'a pas formé ſelon mon goût?
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon orgueil en gronde,
        Et qu'il en gronde vainement;
        Il me vient même en ce moment
        Une réflexion profonde,
        Que je veux rendre en peu de mots;
        Entamons pourtant le propos
        Par la création du monde,
Et prenons la matiere au ſortir du chaos.

LA nature, en faiſant éclorre le ſyſtême
Du globe terreſtre où je vis,
Devoit bien, n'en déplaiſe à ſon vouloir ſuprême,
Elle à qui nous devons tant de donneurs d'avis,
S'en réſerver quelqu'un pour elle-même.
Car je fais tels conſeils, moi qui très-peu les aime,
Qu'à ſa place j'aurois ſuivis.
CE ſeroit, par exemple, un beau trait d'harmonie,
Lorſque d'un bel eſprit ſans vie,
La dépouille mortelle eſt miſe au monument,
Qu'un embrion formé dans ce fatal moment,
Servît de nouveau gîte à ſon heureux génie;
Et que de ſucceſſeurs une ſuite infinie,
Des grands hommes ainſi conſervât les talens;
Afin que, pour l'honneur de nos deſtins propices,
Ce qui fit ici-bas une fois nos délices,
Les fît juſqu'à la fin des tems.
Ah! quand la parque inhumaine
Eut fait payer le tribut
Au plus bel eſprit qui fût,
(Je crois nommer Lafontaine)
Que j'euſſe été fortuné,
Si, dans le même inſtant par haſard étant né,
J'euſſe hérité de ſa veine!
QU'INSPIRÉ des neufs ſœurs dont je ſerois chéri,
Je ferois ſur ſes pas des courſes agréables!
Car j'aime le pays des fables;
C'eſt mon voyage favori.
Le ciel en eſt ſi pur, le terrein ſi fleuri!

Le continent ſi vaſte & ſi riche en ſpectacles !
Il s'en préſente aux yeux de toutes les façons.
A chaque pas naiſſent quelques miracles.
Quadrupedes, oiſeaux, inſectes & poiſſons,
Sujets que de plein droit ſous nos pieds nous plaçons,
Tous à l'homme orgueilleux prononcent des oracles,
Et donnent à leur roi d'excellentes leçons.
QUE de Tempé la charmante vallée
Eſt ſur-tout un canton du pays fabuleux
Bien digne du pinceau de cet eſprit fameux,
Dont pour jamais la flamme en haut s'eſt exhalée !
Que doué de ſon feu divin,
Je ferois un tableau délicieux & rare
De ce lieu qui n'eſt plus, mais où l'eſprit humain
Si volontiers encor ſe promene & s'égare !
MES naïfs & tendres crayons
Peindroient un lieu champêtre, un aſyle, un bocage,
Quelquefois cultivé, d'ordinaire ſauvage,
Toujours plus beau que n'eſt tout ce que nous voyons :
Le ſoleil n'y pourroit faire entrer ſes rayons ;
Mais les jeux & les ris s'y feroient tous paſſage.
Les ruiſſeaux à flots d'argent,
Et bordés de marjolaine,
Tantôt ne roulant qu'à peine,
Tantôt d'un pas diligent
Serpenteroient dans la plaine.
Philomele, à perte d'haleine,
Chanteroit les beautés du vallon raviſſant ;

Tandis que dans les airs où s'étend ſon domaine,
Le jeune enfant d'Eole, agile & careſſant,
Déployant mollement ſes ailes,
Se plairoit à répandre une aimable fraîcheur,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.
De ces agréables récits,
Ma muſe élégante & légere
Paſſeroit aux mœurs du pays,
Terre pour nous bien étrangere,
Où ſur un trône de fougere,
L'amour modeſtement aſſis,
Donnoit ſes loix ſans artifice,
Et gouvernoit les yeux ouverts
Sans les avoir jamais couverts,
Que du bandeau de la juſtice.
Le plaiſir coûtoit peu ne s'altéroit jamais,
Et ſéjournoit ſur cette heureuſe terre,
Entre l'indolence & la paix;
Au lieu que parmi nous il erre,
Précédé de la peine & ſuivi des regrets.
La candeur ingénue, honneur du premier âge,
Ainſi qu'aux mœurs préſidoit au langage;
Le double ſens & les tours ambigus,
Comme le maſque & le double viſage,
Etoient alors des monſtres inconnus.
Chaque terme à l'eſprit ne portoit qu'une image;
Un oiſeau vouloit dire un oiſeau, rien de plus;
Et cage vouloit dire cage.

La baſſe alluſion, de ſon impureté
N'avoit rien encore infecté;
Et dans les jeux publics voués à l'innocence,
Jamais la ſage honnêteté,
Au gré de l'infame licence,
Sur un mot mal interprété,
N'eût vu ni voulu voir dans la ſimplicité,
L'enveloppe de l'indécence.
De l'éleve de Mentor
Figurez-vous la jeuneſſe;
Imaginez la vieilleſſe
Du pacifique Neſtor;
De Phantaze & Phobétor
Réaliſez la richeſſe,
Et les biens de toute eſpece,
Qu'en prenant un libre eſſor,
L'idée avide & féconde
Puiſeroit dans ſon tréſor
Où tout ce qui plaît abonde;
En un mot, le ſiecle d'or,
Tout pur & tout ſimple encor,
Dans un petit coin du monde:
Voilà ce que j'aurois peint,
Si j'euſſe été Lafontaine;
Mais ne l'étant pas, j'ai craint
Le ſort du fils de Climene,
Ou ce qui jadis advint
A la grenouille inſenſée,
Qui, groſſe en tout comme un œuf,

Creva, pour s'être efforcée
De ſe rendre égale au bœuf.
Je n'ai donc entrepris que ſelon mes reſſources.
Des plaiſirs différens dont étoit occupé
L'amoureux peuple le Tempé,
Je n'ai retracé que les courſes.
Du moins ſi de tous les talens
Du fabuliſte inimitable,
J'avois celui de faire une eſquiſſe durable
Des héroïnes de mon tems,
En leur dédiant une fable!
Si, comme lui, j'avois le don
D'immortaliſer un beau nom,
Dans une épître liminaire:
Je me conſolerois; & ſur le même ton
Que prit ſa muſe épiſtolaire,
Quand elle célébra la divine Conti,
Bouillon, Sévigné, Silleri,
Et l'illuſtre la Sabliere,
J'aurois pu célébrer V * * *.
Matiere à ne jamais tarir ſur la louange.
Olympe, c'eſt en vain qu'ici vous l'évitez,
De mille aimables qualités
J'aurois fait un ſi beau mêlange,
Que perſonne n'eût pris le change,
Et que ce portrait ſans défaut,
Déjà dans plus d'un cœur peint par la renommée,
Vous eût fait connoître auſſi-tôt,
Sans que je vous euſſe nommée.



PRÉFACE.

VOICI un troiſieme genre de drame qui comporte également le gracieux & le frivole : deux avantages qui ſembleroient lui devoir attirer la plus haute faveur ſur le théatre françois, & qui néanmoins n'empêchent pas que ce n'y ſoit au contraire le plus diſcrédité de tous les genres.

Le ſeul titre de paſtorale, n'annonçant que des bergers & que de parfaits amans, s'éloigne trop de nos façons de vivre & d'aimer, libres & cavalieres. Il entraîne après ſoi je ne ſais quelles idées fades & puériles, qui naturellement indiſpoſent d'abord contre la piece, & même contre le poete, qu'elles traveſtiſſent en berger extravagant. Car je ne ſais ſi je me trompe, & ſi ce n'eſt pas une diſpoſition d'eſprit particuliere à moi ſeul : mais un auteur eſt-il anonyme ou bien inconnu, il me ſemble qu'on ſe figure un peu ſa perſonne, d'après le genre de ſon ouvrage. La tragédie, par exemple, nous fait enviſager le poëte ſous un air fier & de grands traits à la romaine. L'auteur de la bonne comédie s'offre à l'eſprit avec une phyſionomie vive & gaie. La comédie moderne ſuppoſe au ſien un maintien ſage & poſé. De même auſſi, celui de la paſtorale ſe préſente à nous ſous

la forme d'un doucereux Thirſis qui, vis-à-vis de ſon Iris en l'air, la houlette imaginaire à la main, l'œil mourant, & la tète nonchalamment penchée ſur une épaule, ſe provoque au ton langoureux & paſſionné. Que ſait-on même ſi tous ces meſſieurs ne ſont pas aſſez peu ſages pour ſe trop complaire à ces ſortes d'idées qu'ils ſe flattent de ſuſciter, & pour s'y façonner; & ſi de cet excès de complaiſance ne naiſſent pas l'enflure dans la tragédie, le batelage dans la comédie ancienne, la gravité froide & pédanteſque dans la nouvelle, & la fadeur dans la paſtorale?

On ſait bien que rien au fonds n'eſt moins reſſemblant, pour l'ordinaire, que ces portraits ſi légérement imaginés. N'importe : telle eſt, je penſe, la premiere opération de nos eſprits; & de là, dis-je, ſur la ſeule affiche d'une paſtorale, c'eſt à qui s'écriera, ſecouant dédaigneuſement la tête : que va-t-on nous chanter? Des maximes de brunettes, de petits madrigaux d'opéra, de galantes fadaiſes, des niaiſeries ſurannées.

Voilà de nos préventions & de nos hyperboles françoiſes; mais ne voilà pas moins où en eſt préciſément parmi nous la pauvre poéſie bucolique. Elle eſt pourtant bien aimable en elle-même, & bien conforme de plus à notre goût décidé pour la molleſſe & l'oiſiveté voluptueuſe, tant

arborées & ſi élégamment chantées par des poëtes vivans, que ce ton ſeul a fait couronner.

Que fait & que ne défait pas le cours des tems ! Quelle étrange révolution eſt donc celle-ci ! Quoi ! Théocrite, Virgile, le Taſſe, & Guarini, auront plu dans la Grece, à Rome, & dans l'Italie; Durfé, Racan, Segrais & Deshoulieres, en France. Tout ce qu'ils auront fait dire à leurs bergers ſe ſera, de leur tems, appellé & s'appelle encore du nôtre par habitude, les délices du cœur & de l'eſprit : & tout ce que produiroient leurs imitateurs (fuſſent-ils dignes de l'être), ne s'appellera plus qu'ennui, glace & rèveries de nos bons vieux peres ? D'où viendroit ce dégoût ſubit, qui tout-à-coup fait voir les mèmes choſes d'un œil ſi différent ? Car enfin la forme & le fonds de ces ſortes d'ouvrages n'ont pas plus changé que les loix de la nature, ni que les regles de l'art. N'aimeroit-on plus ? L'amour, le plus bel ètre de la folie, ne ſeroit-il plus pour nous qu'un ètre de raiſon ? Et n'auroit-il laiſſé de lui que ſon ombre froide, errante encore ici-bas ſous le nom barbare & national de *galanterie ?* Quoi, nos Catules ſophiſtiqués l'emporteroient enfin ſur les Quinaults & les Racines ? Le Correge & l'Albane ſeroient pour jamais éclipſés par Vatteau ? Et le bon Lafontaine, tout en

badinant, auroit dit la trifte vérité, quand il a dit:

Amour eft mort; le pauvre compagnon
Fut enterré fur les bords du Lignon;
Plus n'en avons ici ni vent ni voie.

Non, non; ces vers ne font qu'une exagération poétique, & mes foupçons qu'une chimere. Du moins me replaçant en idée, de l'âge où je fuis, à l'âge des paffions où je fus, je ne crois ni ne fens tout cela vrai, ni vraifemblable.

O mihi præteritos reddat fi Jupiter annos!
Oh! fi jamais les deftinées
Me rendoient mes jeunes années,

que je le prouverois bien! Ou, fi ma façon de penfer & de fentir là-deffus étoit effectivement devenue une efpece d'héréfie, je le déclare, je ferois le dernier à l'abjurer. Mais encore une fois, cela n'eft ni ne fauroit être. L'amour n'eft point mort; on aime toujours quelque part, & même fort tendrement. A la bonne heure que le goût ait varié, & varie fans ceffe fur toute autre chofe. Toute autre chofe peut reffortir au tribunal du caprice humain. Mais quelque ridicule qu'on veuille jeter fur l'amour, & quoi qu'en ait dit Lafontaine, tant que fur terre il y aura des graces & de la beauté, des cœurs & des yeux, il

y aura tendreſſe, amour & ſympathie; & par conſéquent il y aura toujours des ames douces, qui ſe plairont à la peinture des plaiſirs tranquilles de la campagne & des belles paſſions; dernieres & ſeules images de l'âge d'or.

Ce qui n'eſt que trop véritable & que trop avéré, c'eſt que, de tems immémorial, ce bel âge a diſparu, & que nous ſommes étrangement enfoncés aujourd'hui dans un ſiecle de fer: de fer poli, à la vérité; d'acier même, ſi l'on veut; mais en ce cas, cinquieme & derniere eſpece de ſiecle, qui ne rend le grand nombre que plus ſourd aux tendres ſons de nos lyres amoureuſes & champêtres. Ainſi preſque tout étant devenu pour nous pire que tigre, chêne & rocher, fuſſions-nous de notre côté devenus des Orphées, ſur quel ton nous y prendre au théatre, pour intéreſſer & remuer un pareil auditoire?

On me dira qu'il n'y a qu'un ſeul ton pour la paſtorale: le ton ſimple & tout naturel. D'accord. Mais il y faut répandre des graces; & quelle eſpece de graces? C'eſt là le point de la difficulté. Point ſur lequel, de part & d'autre, on ne veut plus s'accorder.

Nues, comme autrefois, ces graces ne ſont pas du goût de nos beaux eſprits moins délicats peut-être que rafinés. L'ingenu pour eux, eſt peu

touchant. Ornées de quelque draperie à la moderne, les ſcrupuleux amateurs de l'antique, peut-être auſſi moins équitables qu'entêtés, les traitent de fauſſes, & de purement artificielles, de précieuſes ridicules.

N'y auroit-il pas moyen d'accorder ces deux puiſſances irréconciliables? Oſerois-je élever entre elles ma faible voix? Et daigneront-elles accepter mon humble médiation? Tâchons de nous faire écouter des deux partis, en avançant que l'ancienne & la nouvelle bergerie ont toutes les deux, & chacune d'elles en particulier, leur portion d'agrément comme de vérité.

Pour le mieux faire ſentir, comparons d'abord, & l'une & l'autre enſemble, aux fleurs en général. Diviſons enſuite les fleurs en deux principales eſpeces: en fleurs des champs, & en fleurs de parterre. Comparons maintenant les bergeries grecques & romaines, traitées par les uns d'inſipides, à cauſe de leur trop de ſimplicité, aux fleurs des champs; & les bergeries modernes, regardées par les autres comme fauſſes, à cauſe de leur trop de culture & d'éclat, aux fleurs de parterre. Les fleurs des champs, pour être ſimples, ſont-elles dénuées de tout agrément? Réjouiſſent-elles moins la vue & même l'odorat dans le vaſte ſein d'une prairie, que les fleurs de parterre ne

ſont dans leur enclos étroit? Et celles-ci, d'autre côté, pour être plus brillantes & plus cultivées, en ſont-elles moins vraies, moins naturelles? Non, ſans doute. Eh bien, les anciens ont formé de belles guirlandes avec les unes, & les modernes avec les autres. N'eſt-ce pas avoir des deux parts décoré la ſcene poétique d'ornemens également dignes qu'on emploie toutes ſes forces à les perpétuer?

J'eſſayai donc ici les miennes; non que j'en préſumaſſe rien de bien rare, ni d'égal à mes modeles; mais enfin la foibleſſe ne condamne pas totalement à l'inaction. Loin de là, l'action ſouvent eſt un remede à la foibleſſe; & comme auſſi l'on ne voit pas que l'intrépidité de bonne opinion ſoit toujours une fort bonne muſe, de même il n'eſt pas dit que la défiance de ſoi-même ſoit toujours la marque aſſurée d'une impuiſſance abſolue.

Quoi qu'il en ſoit, une nouvelle édition du beau roman de Tharſis & Zélie, qui venoit d'être favorablement reçue du public, ayant réveillé vivement en moi les images délicieuſes dont l'Aſtrée enchanta ma premiere jeuneſſe, j'entrepris cette paſtorale. J'avois atteint l'âge où l'on veut déjà qu'il ne ſoit pas trop ſéant de ſe livrer encore à de ſi douces illuſions; mais je ne les abandonnois qu'à regret.

Ainſi je compoſai, comme on voit, cette paſtorale plutôt par l'attrait de mon amuſement particulier, que dans aucune vue d'en faire parade, encore moins dans aucune eſpérance de réuſſir aux yeux du public : diſpoſition naïve & déſintéreſſée, qui peut-être n'eſt pas, à beaucoup près, la plus mauvaiſe qui ſe puiſſe apporter à la compoſition de ces petits ouvrages, où le ſentiment ſeul doit agir & ſe montrer.

Un autre eſſor que prit auſſi le goût libre qui m'entraînoit, fut de ſe laiſſer aller à tous les tons indifféremment. Tendreſſe, galanterie, enjouement, haut comique, terreur même & pitié, juſqu'à du burleſque ; il entra de tout dans ma paſtorale : eſpece de cacophonie qui vraiſemblablement n'eût guere dû s'attendre au favorable accueil qu'on lui fit ; mais qui, s'il en faut juger par l'événement, vaut apparemment encore mieux que l'ennuyeuſe & froide monotonie preſque inévitable en ces ſortes de pieces. Du moins cette variété, légimement ou non, préſerva, je crois, mon petit poëme de la diſgrace commune. Qui nous donneroit l'art de violer à propos les regles, nous donneroit plus & mieux qu'un art poétique ; mais de même que j'ai cru ce dernier inutile, je crois l'autre impoſſible.

J'inſinue en paſſant, que j'eus l'agréable ſur-

priſe

prise d'un succès inespéré. Je me serois bien gardé d'en faire la moindre mention indirecte ou positive, si ce succès n'eût pas été mêlangé, comme il le fut, de l'amertume d'une critique odieuse que j'avois bien moins dû prévoir assurément, & que je méritois trop peu, pour ne pas en porter ici ma plainte au lecteur équitable. J'espere que je n'aurai pas en vain protesté, devant lui, de mon innocence attaquée par cette critique injurieuse.

De quelque autre nature qu'elle eût été, je n'en aurois non plus parlé que du succès. Ne la pas savoir supporter patiemment quand elle est juste & qu'elle n'est que littéraire, tînt-elle un peu de la raillerie piquante, ce n'est pas seulement, selon moi, une petitesse d'esprit, ni un risible écart d'amour-propre ; c'est encore une véritable ingratitude. Tout ce qui nous est utile, est de la nature du bienfait : or il n'y a nulle part tant à profiter pour nous, qu'avec la critique. Si, par le jour qu'elle répand sur nos fautes, elle nous rabaisse un peu ; en revanche, elle nous éclaire, & nous éclaire même à ses dépens ; car elle nous arme généreusement contre elle-même, puisqu'en nous éclairant, elle nous met en état de la faire taire une autre fois. L'académie françoise ne l'a-t-elle pas dit si sagement dans

ſes ſentimens ſur le Cid? *On ne nous coupe alors quelques branches de laurier, que pour les faire pouſſer davantage en une autre ſaiſon.*

Mais quelle différence entre les heureuſes découvertes de la ſaine critique, & les hideux fantômes d'une imagination corrompue, ou mal intentionnée! On verra que je ne puis guere autrement qualifier la cenſure dont je me plains. Elle ne fut, à la vérité, que verbale; & par cette raiſon, il ſembleroit qu'en ne la relevant pas, j'aurois dû la laiſſer retomber dans ſon néant. Mais le *verba volant* n'a d'application qu'aux propos indifférens ou avantageux; dès qu'ils ſont nuiſibles & calomnieux, ils prennent du poids & de la racine. Cette cenſure donc, bien qu'elle n'ait été que verbale, n'eut peut-être que trop d'effet. D'ailleurs elle fut débitée en plein théatre, & devant telles perſonnes, qu'il ne pouvoit manquer d'y en avoir dont la façon de penſer ſur mon compte ne m'intéreſſe infiniment. Il ne m'eût fallu, pour me juſtifier devant elles, qu'un ſeul mot, que *la deviſe de l'ordre de la jarretiere;* je me ſerois fait croire aiſément; mais je n'étois pas là pour m'en armer, & l'on ne ſait que trop le beau jeu que la calomnie eut toujours contre les abſens.

Quelque eſprit crédule pourroit donc avoir

emporté, contre certains endroits de cette piece, des impreſſions fâcheuſes, qui ſe réveilleroient à la lecture, ſi je ne prenois ici le ſoin de les effacer, en crayonnant ſeulement mon accuſateur & ſa façon de s'y prendre. C'en ſera bien aſſez pour laiſſer à penſer du fait, ce qu'il en faut penſer.

Ce troiſieme Caton tombé des nues, étoit un de nos damerets des plus brillans alors & des plus courus; bel-eſprit mondain, penſant, parlant, agiſſant ſelon ſon goût, ſon âge, & ſon état; de ces demi-lettrés qui poſſedent à fond leurs théatres & leurs conteurs; aſſez bien leur Brantôme & l'hiſtoire amoureuſe des Gaules; tant ſoit peu leur Montaigne & leur Baile; mais qui ſavent à peine que Boſſuet & Paſcal ont écrit. Tout cela nous annonce & veut dire un perſonnage peu grave & de la meilleure compoſition du monde avec lui-même, en matiere de morale.

D'un autre côté, c'étoit auſſi de ces *importans de couliſſes*, de ces jolis virtuoſes, qui prennent ſous leur bruyante protection le ſeul auteur en vogue; qui lui dévouent leur ſuffrage & leur admiration, qui veulent qu'on mépriſe comme eux tous les autres ſans exception; qui ne daignent pas même les apprécier ni les connoitre, & qui, pour peu qu'un de ces malheureux proſcrits ait le bonheur de percer, l'égorgeroient

volontiers aux pieds de leur idole. Il y a trop de gens de ce caractere injuste, pour qu'on puisse m'accuser de désigner si nommément qui que ce soit.

Celui-ci donc, avec de si belles dispositions, se trouva, malheureusement pour moi, à la premiere représentation des *Courses de Tempé.* Dieu sait tout le mal qu'il en dit, avant qu'on eût levé la toile. L'ouvrage étoit d'un autre que de Voltaire ; ce grand nom ne décoroit pas l'affiche : la piece pouvoit-elle, devoit-elle valoir quelque chose ? Méritoit-elle seulement qu'on y vînt ? Cependant l'indulgence du public n'eut point d'égard à cet arrêt. La faveur se déclara dès les premieres scenes. Piqué au vif, il jura tout bas de n'en pas avoir jusqu'au bout le démenti, & de tirer raison de cette injure, en me faisant payer la peine qu'il alloit se donner d'écouter. Ce n'est plus à l'honneur seulement de la piece qu'il en veut ; ce n'est pas moins qu'à celui même de l'auteur. Il réussit ; qu'il soit flétri ! Voilà donc mon petit-maître à la torture, c'est-à-dire, pour la premiere fois de sa vie, attentif. Il pese, épie, sue, & fait enfin si bien jouer les ressorts de la malveillance, que, pour le coup, il se croit à son but, & saisi du beau secret de *changer l'or pur en plomb vil.* A force de tordre & d'alambi-

quer les expreſſions les plus honnêtes, les plus ſimples & les plus univoques, il ſe flatte d'en avoir fait des mots à double entente, ſuſceptibles des plus indécentes alluſions.

Ce grand œuvre achevé, l'opérateur très-ſatisfait de lui-même, s'écria, l'indignation ſur le front : Oh! c'en eſt trop; je n'y tiens plus! Ceux qui m'ont conté la choſe, me le repréſentent là, ſe dreſſant en pieds au milieu des bancs du théatre, publiant ſa découverte aux échos d'alentour (car il y a bien des échos dans ce pays là, quand il n'eſt pas déſert), diſtribuant gloſe & paraphraſe à la ronde, & s'échauffant dans ſon faux harnois, juſqu'à s'alarmer bien ſérieuſement pour la pudeur des premieres loges.

Plein d'une ſi charitable inquiétude, il y vole, force les portes, fait retourner les dames, les avertit du ſcandale qui leur vient d'échapper, les exhorte à ne plus revenir voir cette piece, ou du moins à lever une autre fois l'éventail à tels & tels endroits qu'il leur indique & qu'il leur interprete à ſa maniere : le tout, d'un air & d'un ton ſi pénétrés du zele de l'honnêteté publique & de leur intérêt particulier, que d'abord les plus ſimples, ou celles qui connoiſſoient peu le perſonnage, dûrent ne ſavoir trop bonnement qu'en penſer; tandis que les clairvoyantes admiroient

la ſingularité d'un jeu pareil, & rioient ſous cape, de voir ce vertueux & nouveau Bellérophon ſe gendarmer ſi gratuitement pour elles; & ſur ſon hippogriphe en l'air, s'eſcrimer à toute outrance contre une chimere de ſon invention, inviſible à tous les yeux, & de nature, en tous cas, à devoir moins bleſſer les ſiens que ceux de qui que ce fût. Une de ces dames, impatientée (& je le ſais d'elle-même), ne put ſe tenir de lui dire : mais taiſez-vous donc, chevalier! avez-vous perdu l'eſprit avec vos idées? Laiſſez nos innocences en paix. Je n'entends ni ne veux entendre aucune malice à tout cela; & la ſeule que je crois entrevoir ici, c'eſt la vôtre. La mienne, madame! quoi? vous... Il alloit la rembarer de bonne ſorte à mes dépens, quand le parterre lui ayant fait quelques remontrances ſur la paix, l'obligea de remettre à d'autres tems, ou de porter ailleurs ſes hoſtilités.

Eſt-il rien tout à la fois, & de plus choquant & de plus riſible que ces faux airs de délicateſſe & de réſerve ſubite, répandus ſur une figure frivole & de la trempe de celle-ci? On peut dire que c'eſt bien mal entendre à ſe maſquer, pour quelqu'un du métier & qui cherche à plaire. Qu'un homme grave, un homme d'autorité, d'un certain âge, d'une certaine robe, & ſur-

tout de mœurs convenables à son caractere, tonne, éclate & fulmine contre une production cynique ; & l'attribuant malheureusement au premier qu'on lui nomme, éleve aussi-tôt contre lui sa formidable voix, & sans autre formalité le sacrifie à la passion qu'il a pour le maintien du bon ordre : il pourroit bien y avoir quelque chose à dire sur cette sévérité précipitée ; la victime égorgée peut-être étoit innocente, ou le cas graciable ; laissons cela, il n'est ici question que de la convenance des rôles. On ne verroit du moins dans celui-ci rien que d'ordinaire, que d'assez naturel, & que d'à-peu-près dans sa place. Un beau zele auroit sans doute animé le pieux persécuteur. A quelque point que ce zele emporte, il naît d'un motif qui purifie l'action. Enfin celui qui frappe & le fer sont sacrés; il est du devoir de les révérer : on les révere aussi. Mais qu'un jeune courtisan, des moins préservés du mauvais air qu'il respire, arbore effrontément la même austérité, s'effarouche, se hérisse, & du ton du sage que je viens de peindre, fronde, improuve, & réprouve où ce sage lui-même n'auroit pas trouvé seulement de quoi sourciller : de bonne foi, pour en parler modérément, une forfanterie, une morgue si déplacée, ne forme-t-elle pas un vrai personnage de farce? N'est-ce pas Armand qui se présenteroit en scene

ſous celui de Joad ? Qui ne riroit d'un rôle ſi mal aſſorti ? & qui n'en riroit aux dépens du comédien qui le joueroit ? Mais ce rôle joué, de plus, dans la venimeuſe intention que j'ai dite, n'eſt-il que ridicule, n'eſt-il que bouffon ?

Voilà pourtant de nos juges, & de ces grands brailleurs, comme dit le Miſantrope,

Qui, je ne ſais comment,
Ont gagné dans la cour, de parler hautement.

De là, ſouvent, nos réputations bonnes ou mauvaiſes en tout genre. Le dangereux, le dur métier que le nôtre ! Le feu de l'âge & de l'imagination nous égare aſſez, & le pied déjà ne nous gliſſe que trop. Qui le ſait mieux, qui s'en repent plus que moi ? Eh ! qu'eſpérer en ce malheur, de l'indulgence de nos cenſeurs nés, quand des gens ſi peu faits pour l'être, ſont nos plus vifs délateurs & les plus prêts à nous lapider, je ne dis pas ſur les plus minces, mais, comme ici, ſur les plus fauſſes apparences ?

Pour cette fois-ci, j'étois & je ſuis encore par conſéquent dans la plus grande innocence. Cependant, comme les muſes valent bien la femme de Céſar, & qu'il ne leur ſuffit pas de n'être point coupables, mais qu'elles ne doivent pas même être ſoupçonnées ; inſtruit des endroits de la piece que ce galant homme avoit ſi joliment

traveſtis, je voulus d'abord les retoucher, & les retrancher même, s'il le falloit. Mais le falloit-il? Non; &, réflexion faite, j'ai cru devoir m'en abſtenir.

Ainſi que la vertu, le ſcrupule a ſes bornes.

Me réformer, ce ſeroit, en paſſant condamnation, compromettre l'aimable & pure ſimplicité; ce ſeroit la livrer à la merci de la malice & de la corruption qui en triompheroient. Je laiſſe donc tout, exactement comme tout étoit. Si le lecteur veut découvrir ces endroits, & ne le peut, ſa peine perdue achevera ma juſtification. Si, aidé du peu que j'en laiſſe voir dans mon épître dédicatoire, il les apperçoit; il plaidera ma cauſe lui-même à ſon propre tribunal, & ne condamnera que la plate & malheureuſe ſubtilité du bel-eſprit de travers à qui j'aurai donné priſe, mais priſe telle que les écrivains les plus irréprochables la donneront toujours à ſes pareils. Je m'en repoſe ſur le ſage la Bruyere qui a dit: (& que puis-je dire ici pour moi de mieux & de plus à propos?) *Un auteur* (a) *n'eſt pas obligé de remplir ſon eſprit de toutes les extravagances, de toutes les ſaletés, de tous les mauvais mots qu'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire*

(a) Des ouvrages de l'eſprit, tom. I, chap. 1, p. 147, édition de Coſte, 1731.

au ſujet de quelques endroits de ſon ouvrage, & encore moins de les ſupprimer. Il eſt convaincu que quelque ſcrupuleuſe exactitude que l'on ait dans ſa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaiſans eſt inévitable ; & que les meilleures choſes ne leur ſervent ſouvent qu'à leur faire rencontrer une ſottiſe.

Je crains de m'être un peu trop étendu ſur une apologie qu'on ne me demandoit pas, & trop peu ſur celle qu'on eſt en droit de me demander. Pourquoi, me dira-t-on, nous faire part d'un ouvrage dont vous parlez comme d'un ſimple amuſement? Vous fûtes ſouffert au théatre, dites-vous ; mais eſt-ce un titre pour oſer vous produire au grand jour, vous ſur-tout qui, pour la juſteſſe, mettez la balance de l'auditeur debout ſi fort au-deſſous du trébuchet du lecteur aſſis? Je conviens de tout ce que l'on peut me reprocher là deſſus : j'alléguerai, pour tout excuſe, la répugnance naturelle qu'on a de ſévir contre ſoi-même. Je ſuis auteur, après tout, & j'ai la ſingularité de ne me piquer aucunement d'être philoſophe. Or tous les jours ne nous voit-on pas oſer, du ſpectateur qui nous condamne, appeller au lecteur plus prêt encore à nous condamner? Bien reçu du premier, pourquoi n'oſerois-je donc pas me préſenter à l'autre? Et puis mon

lecteur me doit quelque chose en considération du petit sacrifice que je lui fais. Je lui épargne, en cet endroit de mon recueil, une comédie de quinze cents vers, qui se joua immédiatement avant la pastorale. Cette comédie fut à la vérité fort mal reçue, mais encore plus mal écoutée. Il ne tenoit qu'à moi....

> D'appeller en auteur soumis, mais peu craintif,
> Du parterre en tumulte, au parterre attentif.

Je n'en fis rien. J'aimai mieux la retirer sur-le-champ; & dans ce moment-ci, je la jette au feu (*a*). S'exécuter si rigoureusement sur une premiere & légere condamnation, n'est-ce pas, quand on me fait grace, avoir acquis le droit d'en profiter & de me la faire aussi? Puis-je enfin ne pas traiter avec quelque complaisance paternelle une piece qui, s'étant montrée au moment fatal qu'on proscrivoit sa devanciere, coupa, pour ainsi dire, le sifflet au parterre, & nous renvoya paisiblement tous les deux, lui de bonne humeur, & moi sur mon gain?

Pour achever de faire voir que la présomption n'entre en tout ceci pour quoi que ce soit au

(*a*) Il s'agit ici de l'*Amant mystérieux*, comédie, qui fut jouée immédiatement avant les *Courses de Tempé*, & dont on n'a pas cru devoir priver le public. *Voyez à ce sujet le discours préliminaire.*

monde, je finis en reconnoiſſant que je dus peut-être tout l'honneur d'une belle retraite à des talens tout-à-fait étrangers aux miens. Je n'entends pas ſeulement parler du jeu parfait des acteurs; je me perſuade encore, & j'aime à me perſuader que je dus une partie du ſuccès à l'illuſtre Rameau, mon cher compatriote, qui voulut bien embellir le divertiſſement des ſons brillans de ſa muſique.

PERSONNAGES.

THÉMIRE, *bergere aimée de Sylvandre.*

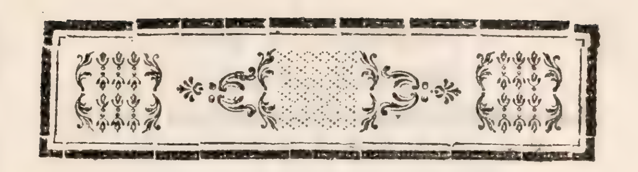
DORIS, *ſœur de Thémire, aimée de Célémante.*

SYLVANDRE, }
CÉLÉMANTE, } *amis.*

HYLAS, *vieux berger ridicule.*

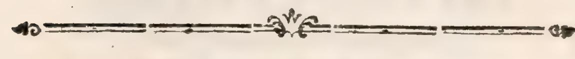
TROUPE *de bergers & de bergeres.*

La ſcene eſt dans le vallon de Tempé.



LES COURSES DE TEMPÉ,

PASTORALE.



SCENE PREMIERE.

HYLAS, SYVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS.

O le délicieux asyle !
Qu'au gré d'un cœur passionné,
Zéphyre y souffle un air amoureux & tranquille !
Et qu'un amant heureux y seroit. . . . fortuné !

SYLVANDRE *à part.*

Le pesant personnage !

THÉMIRE *à Hylas.*

A ce langage orné
Des graces de l'églogue & des fleurs de l'dylle,
On reconnoît le tendre & le galant Hylas.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Vous ne le congédirez pas ?

THÉMIRE *bas à Sylvandre.*

Trouvez-vous cela si facile ?

HYLAS *à part.*

Maudit ſoit le fâcheux qui s'attache à nos pas !

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Pour éconduire un imbécille,
Il y faut bien tant de façon !

THÉMIRE *bas à Sylvandre.*

Sans doute : & ſur ce point chacun a ſa méthode.

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Qu'il s'en aille pourtant ; ſinon...

HYLAS.

Vous vous parlez tout bas : ſerois-je un incommode ?

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Eh ! dites franchement qu'oui.

THÉMIRE *à Hylas.*

Non.

HYLAS.

A mon âge, en effet, je plais comme un jeune homme :
Que je me montre, ou qu'on me nomme,
D'abord on eſt tout réjoui.
N'eſt-il pas vrai, bergere ?

SYLVANDRE *bas à Thémire.*

Ici, dites non.

THÉMIRE *à Hylas.*

Oui.

SYVANDRE *bas à Thémire.*

Vous voulez donc qu'il nous aſſomme,
Et ne voir d'aujourd'hui finir cet entretien ?

HYLAS *à part.*

La préfence d'un tiers met l'amour en déroute:
Mon efprit ne me fournit rien. . .
(*à Thémire, après avoir un peu rêvé.*)
Doris eft votre fœur ?

THÉMIRE.

Eh bien ?

HYLAS.

Et Célémante eft fon amant ?

THÉMIRE.

Sans doute.
Célémante aime fort Doris : elle eft ma fœur.
Après ?

SYLVANDRE.

Que voulez-vous en dire ?

HYLAS *embarraffé.*

Que. . . que je fuis leur ferviteur.

SYLVANDRE.

J'aurai foin de les en inftruire.

HYLAS *à part.*

En m'éloignant un peu, voyons s'il fe retire.
(*à Thémire.*)
Belle, jufqu'au revoir.

THÉMIRE.

Bonjour.

HYLAS *s'en allant.*

De tout mon cœur:

SYLVANDRE.

Certe. . . .

HYLAS *revenant.*

A propos !

SYLVANDRE.

Encor !

THÉMIRE *à Sylvandre.*

Quelle humeur pétulante !

HYLAS *à Sylvandre.*

Que faites-vous ici ?

SYLVANDRE.

Comment ! ce que j'y fais ?

HYLAS.

Oui. Vous devriez être auprès de Célémante.

SYLVANDRE.

Et pourquoi donc ?

HYLAS.

Pour faire avec lui votre paix.
Je ne sais contre vous quelle raison l'irrite ;
Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour,
Il vouloit vous jouer un tour.

SYLVANDRE.

Eh bien ! qu'il me le joue.

HYLAS.

(*bas à Thémire.*)

Ah ! d'accord. Je vous quitte.
Mais je suis bientôt de retour.

SCENE

SCENE II.

SYLVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

Quoi ! lorſque du moment la fatalité preſſe,
Et qu'on ne peut trouver de remede aſſez prompt,
Je vous vois, ſans égard à ce qui m'intéreſſe,
La ſérénité ſur le front,
Recevoir avec politeſſe
Le premier qui nous interrompt ?
De vous-même à ce point vous êtes la maitreſſe,
Dans le trouble où vous me trouvez !
Ah ! quand on aime, a-t-on l'humeur que vous avez ?
Non, vous ne ſavez point ce que c'eſt que tendreſſe.

THÉMIRE.

Vous ſavez quereller ſans ceſſe,
Vous ; c'eſt tout ce que vous ſavez.

SYLVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THÉMIRE.

Et tout vous met en courroux.

SYLVANDRE.

C'eſt que je ſuis ſenſible.

THÉMIRE.

Et moi, très-endurante ;
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SYLVANDRE.

Je ne ſonge en tout qu'à vous plaire ;
Ma faute quand j'y manque, eſt bien involontaire.
Mais vous ne diſconviendrez pas
Que, ſi vous m'aimiez bien, l'on vous eût vu tout faire
Pour nous débarraſſer d'Hylas.
Votre pere a parlé de ſe donner un gendre.
Etranger en ces lieux, je n'ai que peu d'eſpoir.
Nous conſultions par où nous pourrions nous y prendre:
Hylas vient à travers un entretien ſi tendre,
Sans que le contre-tems ſemble vous émouvoir !
Ma triſteſſe n'a pu ſuſpendre
La vive attention que vous lui faiſiez voir.
Que venait-il toutefois nous apprendre ?
Belles nouvelles à ſavoir,
Pour s'occuper à les entendre !
Le nombre de ſes bœufs, celui de ſes moutons ;
La nature des lieux qu'ici nous habitons ;
Qu'il fait une belle journée ;
Qu'une telle heure à l'horloge a frappé ;
Que de l'olympe, aux dieux demeure abandonnée,
Voilà le ſommet eſcarpé ;
Que c'eſt là le fleuve Pénée ;
Ici, le vallon de Tempé ;
Que pour Doris enfin, Célémante ſoupire ;
Et qu'elle eſt votre ſœur. En vérité, j'admire
Qu'il n'ait pas dit auſſi que Sylvandre eſt mon nom ;
Que vous vous appellez Thémire,

Et votre pere, Polémon.

THÉMIRE.

De vous inſtruire il s'eſt fait une affaire,
Vous ſachant depuis peu venu dans ce canton ;
Et pour moi, j'ignore le ton
Que l'on prend avec ceux dont on veut ſe défaire.

SYLVANDRE.

Nous battons froid à leurs civilités,
Nous affectons avec eux le ſilence,
Et leur faiſons ſentir, à notre contenance,
Qu'ils ſont de trop à nos côtés.

THÉMIRE.

Et ſi vous prononciez ici votre ſentence ?
Si je mettais la remontrance
Au rang des importunités ?

SYLVANDRE.

Ah, vous ſerez plus équitable !
Et puiſque vous m'avez marqué quelque retour,
Vous ne nommerez pas de ce nom déteſtable,
Les effets du plus tendre amour.
A mon entrée en ce fatal ſéjour,
La liberté par vous me fut ravie :
Pour jamais de la vôtre on diſpoſe en ce jour ;
Et je m'étois flatté d'un ſort digne d'envie.
Songez, quand il s'agit d'imaginer comment
Je puis de votre pere obtenir l'agrément,
Qu'un ſeul inſtant perdu peut me coûter la vie ;
Et votre exemple me convie

A perdre cet inſtant, ſans en être agité !
Ah, Thémire ! Thémire ! eſt-ce donc être amant ?
De votre ſœur Doris, ainſi que la beauté,
Pour achever d'être toute charmante,
Que n'avez-vous la ſenſibilité !

THÉMIRE.

Et vous, la tranquillité
De votre ami Célémante !

SYLVANDRE.

Il n'eſt point inquiet, parce qu'il eſt heureux;
Parce que Doris eſt telle,
Qu'en la prenant pour modele,
D'un amant délicat vous combleriez les vœux.
Attentive à lui ſeul, à tout autre cruelle,
A lui ſeul unie & fidelle,
Elle croit que le jour ne luit que pour eux deux.
Pour elle tout eſt grave, & rien n'eſt bagatelle.
Tout devient matiere entre eux
D'un redoublement de feux,
Ou d'une tendre querelle.

THÉMIRE.

Par une conduite ſi belle,
Et ce caractere épineux,
Doris, de l'empire amoureux,
Malheureuſement pour elle,
Bannit les ris & les jeux,
Et de la plainte éternelle
En fait le ſéjour affreux.

SYLVANDRE.

Le séjour voluptueux
De la félicité même.

THÉMIRE.

Dites, dites un enfer.
Quoi, la plainte ennuyeuse & le reproche amer
Dans l'empire amoureux sont donc le bien suprême ?

SYLVANDRE.

On fait de votre sœur l'inquiétude extrême ;
Elle fait du reproche un usage fréquent.
Mais d'une bouche qu'on aime,
Le reproche est-il choquant ?
De l'amitié véritable,
C'est le signe convainquant ;
C'est le langage éloquent
Du sentiment respectable.
Plus il est, par conséquent,
Continuel & piquant,
Plus l'amant est redevable.

THÉMIRE.

Et moi, je ne sais rien de plus insupportable !
L'amour & l'amitié veulent un ton plus doux.
Célémante n'a pu retenir son courroux,
Lui, dont la patience étoit inaltérable.
A-t-il si grand tort, entre nous ?
Et vous croyez-vous excusable
De vous être montré jaloux
D'un ami qui pour vous près de moi s'intéresse ?

Qui ne me parle que de vous ?
Qui même me veut mal, & me blâme ſans ceſſe
De ne pas ménager aſſez votre foibleſſe ?
Franchement, après cela,
Je ne m'étonnerois guere. . .

SYLVANDRE.

Eh ! de grace, laiſſons là
Célémante & ſa colere.

THÉMIRE.

D'une humeur douce enfin vous faites peu de cas :
Vous la voulez rebelle & haute ;
Une grondeuſe auroit, ſelon vous, plus d'appas ;
Et ce n'eſt pas votre faute,
Si je ne la deviens pas.
Eh bien ! je la ſuis donc, & j'ai ſujet de l'être.
Oui, juſtifiez-vous ; oui, vous qui vous plaignez.
Quoi ! berger, on vous aime, on vous le fait paroître,
On eſt tranquille, & vous craignez ?

SYLVANDRE.

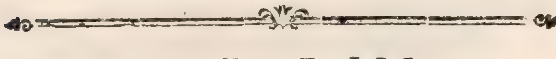
Comment d'un juſte effroi puis-je encor me défendre ?

THÉMIRE.

Depuis qu'Hylas eſt retiré,
Si vous aviez daigné m'entendre,
Vous ſeriez déjà raſſuré.
Juſqu'à préſent, mon cher Sylvandre,
Etranger parmi nous, vous avez ignoré
Que . . . . Mais Hylas revient.

SYLVANDRE *bas & vivement.*

Si mon repos vous touche,
De grace, point d'accueil qui flatte ſon ardeur.
Du ſilence & de la froideur.
Songez, au premier mot qui vous ſort de la bouche,
Que vous me percerez le cœur !



SCENE III.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS *à Thémire.*

J'AVOIS quitté la place, eſpérant que Sylvandre,
La voulant bien quitter auſſi,
Vous laiſſeroit ſeulette ici:
Mais je riſquerois tout, à vouloir plus attendre.
Votre pere aujourd'hui ſonge à vous marier.
Ne devinez-vous rien à mon air humble & tendre ?
Bergere, je vous aime, & je viens vous l'apprendre.
Cela vous fâche-t-il ? Non. Je vais parier,
Au plaiſir que toujours vous a fait ma préſence,
Que ſi j'ai pour moi Polémon,
Il n'aura pas beſoin d'un rigoureux ſermon,
Pour vous inſinuer un peu de complaiſance.
Vous ne me répondez rien ? Bon !
Comme un aveu, je prends votre ſilence;
Et vais chez lui marchander, de ce pas,
Une brebis ſi douce, & ſi pleine d'appas.

L'or, en de tels marchés, emporte la balance,
Et le bon-homme en fait cas.
Comptez ſur mon opulence.

SYLVANDRE *l'arrêtant.*

Mais votre procédé tient de la violence.
Ne voyez-vous pas bien, Hylas,
Que Themire a l'eſprit occupé d'autre choſe,
Qu'elle n'eſt point à ce qu'on lui propoſe,
Et qu'elle ne vous entend pas?
Pour cette affaire, ou pour quelque autre,
Prenez mieux votre tems; c'eſt moi qui vous le dis.

HYLAS.

Mon petit paſtoureau! pour donner des avis,
Vous-même, prenez mieux le vôtre.
Thémire eſt elle ſourde, aveugle, hors de ſens?
Ou moi-même ſuis-je en delire?
Thémire me connoit: je connois bien Thémire:
Elle m'écoute, & je l'entends.
Tenez même, elle vient de rire.
On a du revenu peut-être en ſens commun;
Sur un bon titre je me fonde:
Dans toutes les langues du monde,
Se taire & conſentir n'eſt qu'un.
Que l'heureux ſuccès confonde
Quiconque me le niera.
Aujourd'hui l'envie en gronde,
Demain elle en crevera.

SCENE IV.

SYLVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

Mais aussi le silence, au lieu d'être farouche,
A l'air, en certains cas, d'une tendre faveur.

THÉMIRE.

Un mot sorti de ma bouche,
Vous auroit percé le cœur.

SYLVANDRE.

Quittez cet affreux badinage.
Un jeu pareil, en vérité,
Sied mal en cette extrêmité.
Ménagez mon foible courage,
Et n'affectez pas davantage
Un excès de malignité,
Qui tiendroit enfin de l'outrage.

THÉMIRE.

Ferez-vous encor des loix?
Ou, libre d'un soin frivole,
Et plus sage une autre fois,
Laisserez-vous à mon choix
Le silence & la parole?

SYLVANDRE.

Ah! je n'ai pas deviné
L'offre qu'on alloit vous faire.

THÉMIRE.

Encor moins imaginé
Les raiſons qui m'ont fait taire.

SYLVANDRE.

De ce ſilence obſtiné
Seroit-il une autre cauſe
Que le plaiſir malin de m'avoir chagriné ?

THÉMIRE.

Je l'y comptois pour quelque choſe,
Mais, je veux bien en convenir,
A l'amuſant j'ai joint le néceſſaire.
Le deſſein d'engager Hylas à m'obtenir,
Eſt mon vrai but en cette affaire.

SYLVANDRE.

Vous lui ſouhaiteriez l'aveu de votre pere ?

THÉMIRE.

Oui : je deſire fort qu'il puiſſe y parvenir.

SYLVANDRE.

Vous dont l'amitié ſincere
Ne devoit jamais finir ?

THÉMIRE.

Moi-même.

SYLVANDRE.

Infidelle bergere !
Vous perdez donc le ſouvenir
D'une promeſſe à mon amour ſi chere !

THÉMIRE.

Loin de là, je la réitere,

Et ne ſonge qu'à la tenir.

SYLVANDRE.

Et ſera-ce en faiſant qu'un autre vous obtienne ?

THÉMIRE.

C'eſt l'unique moyen d'unir
Votre deſtinée à la mienne.

SYLVANDRE.

O dieu, quel étrange moyen !

THÉMIRE.

Hylas paſſe la ſoixantaine ;
Et l'inégalité de ſon âge & du mien
Rompra bientôt l'alliance.
Ne déſeſpérez de rien.
De la patience ;
Et tout ira bien.

SYLVANDRE.

L'abominable prévoyance !
Etablir mon bonheur ſur la mort d'un époux !

THÉMIRE.

Gardez cette honnête croyance.
Par leurs propres erreurs, on punit les jaloux:
Vous en ferez l'expérience ;
Car vous n'êtes pas digne, excitant mon courroux
Par une injurieuſe & ſotte défiance,
Qu'on s'explique mieux avec vous.

(*Elle veut ſortir.*)

SYLVANDRE *la retenant.*

Ah, de grace ! calmez cette injuſte colere. . .

SCENE V.

SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Félicitez-moi tous deux.
Célémante eſt chez mon pere ;
On l'aime, on le conſidere :
Bientôt nous ſerons heureux.
Alors, en ſœur qui vous aime,
Je ſervirai vos amours ;
Et je veux dans peu de jours,
Vous féliciter de même.

SYLVANDRE.

Près d'elle employez donc vos obligeans diſcours,
Doris, au nom de Célémante !
Au nom des nœuds qui vont vous unir pour toujours !
Un amant glacé d'épouvante,
Implore ici votre ſecours.
En diſant qu'elle m'aime, elle en épouſe un autre !

DORIS.

Thémire ?

SYLVANDRE.

Oui. Pour aller s'offrir en ce moment,
Hylas, l'indigne Hylas a ſon conſentement,
Comme Célémante a le vôtre.

THÉMIRE.

Par ſon indignité, le choix vous déplait-il ?
Qui voulez-vous que je préfere ?
Le jeune Acis ? Le beau Myrtil ?
Je n'ai qu'à dire un mot ; ils volent chez mon pere.

SYLVANDRE.

De quel ſang froid elle me déſeſpere !

THÉMIRE.

Oh ! laiſſez-moi donc mon Hylas.

DORIS *à Thémire.*

Votre conſentement ſeroit-il donc ſincere ?

THÉMIRE.

Hylas s'eſt déclaré. Des raiſons m'ont fait taire ;
Et je ne le flattois qu'en ne répondant pas.

SYLVANDRE.

L'ingrate, à ce ſilence a trouvé des appas :
Elle vient même de ſe plaire
A m'en faire l'aveu moqueur.

DORIS.

Seroit-il poſſible ?

THÉMIRE.

Oui, ma ſœur.
Hylas plaira d'abord. A Sylvandre, au contraire,
Puiſqu'il faut vous ouvrir mon cœur,
Beaucoup de tems eſt néceſſaire,
Pour faire approuver ſon ardeur.
Mon pere cependant me preſſe avec rigueur ;
Et je crains le choix qu'il peut faire.

Vous, qui ſavez nos loix, n'imaginez-vous pas,
Pour mieux me tirer d'affaire,
Ce qui me fait, dans Hylas,
Choiſir un ſexagénaire ?

DORIS.

Ah ! j'entends. Eh ! pourquoi d'abord
N'avoir pas expliqué le myſtere à Sylvandre ?
Le paſſe-tems eſt un peu fort ;
Cela n'eſt pas d'une ame tendre :
Et franchement, vous avez tort.

THÉMIRE.

Je hais ſa folle inquiétude ;
Et l'en punis, en l'y plongeant.

DORIS.

Mais ſa crainte après tout n'a rien que d'obligeant,
Et ne méritoit pas un châtiment ſi rude.

THÉMIRE.

Douter de notre foi, n'eſt donc pas outrageant ?
Et vous ne traitez pas cela d'ingratitude ?
Les ſermens que leur fait notre honneur indulgent,
Ne ſont donc que de foibles gages,
Qui ne nous rendront pas exemptes de ſoupçon ?
Je penſe d'une autre façon.
Après de pareils témoignages,
Quelque tort apparent qu'avec eux nous ayons,
Qui nous oſe croire volages,
Mérite que nous le ſoyons.
Et puis il s'ennuyoit d'un bonheur trop paiſible.

Si l'on ne gronde, il croit que l'on eſt peu ſenſible.
Mais il me fait compaſſion,
Et je redeviens bienfaiſante.
Donnez-lui quelque inſtruction.
A votre humeur complaiſante,
J'en laiſſe la fonction.
Je n'y puis être préſente.
La recherche d'Hylas eſt une nouveauté,
Qu'aux bergeres je dois apprendre.
Adieu pour un moment. Une autre fois, Sylvandre,
Un peu de confiance & de ſécurité.



SCENE VI.

SYLVANDRE, DORIS.

SYLVANDRE.

Moi, juſques là pouſſer la déférence!
Elle conſent qu'Hylas parvienne à l'obtenir,
Et veut que je l'entende avec indifférence!
Que je vive en pleine aſſurance!

DORIS.

Belle leçon à retenir,
Pour ne jamais à l'avenir
Prendre feu ſur une apparence.
Tout vous doit remplir d'eſpérance;
Et vous allez en convenir.
Prêtez-moi ſeulement une oreille attentive.

Chacun ſait que ce fut ſur ce bord fortuné,
Qu'épris de l'ardeur la plus vive,
Apollon pourſuivit Daphné...

SYLVANDRE.

Apollon n'eſt-il pas ici bien amené!

DORIS.

On ſait auſſi que ſur la même rive,
Dans ſon attente, il demeura fruſtré;
Et qu'atteignant en vain la belle fugitive,
Cet amant n'embraſſa que l'écorce plaintive
De l'arbre qui depuis lui reſta conſacré.

SYLVANDRE.

Puiſqu'on ſait tout cela, pourquoi donc nous le dire?

DORIS.

Je vous ai prié d'écouter.

SYLVANDRE.

Vous m'aviez promis de m'inſtruire...

DORIS.

Et ce récit va m'acquitter.

SYLVANDRE.

Mais que peut-il en réſulter,
Qui me raſſure ſur Thémire?

DORIS.

Plus que vous n'oſez ſouhaiter.
Votre impatience extrême,
Interrompant mon diſcours,
Et me retardant toujours,
Se perſécute elle-même.

SYLVANDRE.

SYLVANDRE.

Venez donc au fait!

DORIS.

J'y cours.

En mémoire de la fuite,
Où pour unique recours,
Daphné fut ici réduite,
Parmi nous eft une loi,
Qui permet à nos bergeres,
Quand d'impitoyables peres
Tyrannifent notre foi,
D'éluder, en fuyant, leurs volontés féveres.
Refte à l'objet de nos mépris,
De conquérir, s'il peut, autrement la rebelle.
D'une courfe, en un mot, nous devenons le prix;
Et pour la courfe folemnelle,
Au gré de la bergere, un bel efpace eft pris.
Si le berger triomphe, il a tout droit fur elle;
Nous perdons notre liberté.
Mais fi nous avons la victoire,
Notre loi, fur un choix un peu mieux confulté,
Des parens pour un an fufpend l'autorité.
Dès fon enfance donc, ainfi que l'on peut croire,
Une fille s'exerce à la légéreté.
Auffi dirai-je à notre gloire,
Qu'inftruites à l'agilité,
Nous primons dans cet exercice;
Et que plus d'un bon coureur

Entre tous les jours en lice,
Sans que pas un réuffiffe,
Ni s'en tire à fon honneur.

SYLVANDRE.

Ah, je vois les bontés de votre aimable fœur!

DORIS.

Hylas n'eft pas d'un âge à demeurer vainqueur.
Le tems gagné pourroit vous rendre un bon office;
Et par quelque foin flatteur,
Polémon rendu propice,
Avant que l'an s'accompliffe,
Approuveroit votre ardeur.

SYLVANDRE.

Quoi, pour m'être fidelle employer l'artifice?
Ah, c'eft le comble du bonheur!

DORIS.

Rufe pour vous d'autant plus obligeante,
Que préférer Hylas, c'eft avoir quelque peur;
Et que Thémire en doit bien être exempte.
Car à moins qu'un berger
Ne foit affez léger,
Ce qui ne fe peut fans preftige,
Pour franchir pendant les hivers,
Les champs que la neige a couverts,
Sans laiffer le moindre veftige;
Ou lorfque le printems les peint de fes couleurs,
Pour pouvoir courir fur les fleurs,
Sans en faire plier la tige;

Soyez sûr qu'à la course on ne la vaincra point.

SYLVANDRE.

Que tout ce que j'entends me rassure & m'enchante !

DORIS.

En un mot, de Tempé, Thémire est l'Athalante.
D'Athalante pourtant différente en ce point,
Que l'or n'est pas ce qui la tente.
Ainsi n'ayez pas peur qu'un appât présenté
Suspende son agilité.
Son tardif Hyppomene, en cette concurence,
Des jardins d'Hespérie épuisant le trésor,
Lui jeteroit cent pommes d'or,
Sans y gagner un pas d'avance.



SCENE VII.

THÉMIRE, SYLVANDRE, DORIS.

THÉMIRE *à Doris.*

Eh bien, étois-je un monstre ? Et s'écrie-t-il encor :
„ L'abominable prévoyance ! „

SYLVANDRE.

Ah, Thémire, à votre bonté
Mesurez ma reconnoissance !
Mais ayez un peu d'équité.
Convenez de mon innocence,
Et de votre sévérité.
L'amour vous a sur moi donné pleine puissance;

Mais l'amour permet-il que, faute de parler...

THÉMIRE.

L'amour encor va quereller!
J'épuiſerai notre unique reſſource.
Je m'enfuirai; ne me fatiguez pas.
De tous côtés déjà fuyant Hylas,
Tantôt, quand il faudra vous ſervir à la courſe,
Je ne pourrai plus faire un pas.

DORIS.

Oh! je prends ſon parti. C'eſt une barbarie;
Et vous pouſſez auſſi trop loin la raillerie.
Par votre cœur jugez du ſien.
Qui vous alarmeroit de même?
Je ne le voudrois pas, parce que je vous aime;
Mais vous le mériteriez bien.



SCENE VIII.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

HYLAS *à Thémire.*

Je viens vous combler d'allégreſſe.
Je diſois bien que ma richeſſe...

THÉMIRE.

Paix! je ne m'informe de rien.



SCENE IX.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

THÉMIRE *à Célémante qui entre.*

VENEZ, joyeux Célémante,
Venez, des ſombres humeurs,
Et d'à-travers les grandeurs,
Sauver ma gaîté mourante.

CÉLÉMANTE.

Adorable Thémire, à parler franchement,
Ma belle humeur n'eſt pas inutile à la vôtre.
Je devois être votre amant.
Oui, dites votre ſentiment,
N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre?

THÉMIRE.

On diroit en effet que l'amour ayant peur
De ne pas ſignaler un pouvoir aſſez vaſte,
Affecte d'attacher un cœur
Preſque toujours à ſon contraſte.
C'eſt ainſi que l'on voit unis
Le vif & le fougueux Eraſte,
A l'indolente & froide Iris;
La belle Galathée, au difforme Nicandre;
L'enjoué Célémante, à la triſte Doris;
Et moi, qui ſuis ſi gaie, au ſérieux Sylvandre.

DORIS.

Notre humeur eſt le ſceau des plus tendres amours.
Laiſſons la badinerie
Et tous vos mauvais diſcours.
Si j'étois de vous deux bien tendrement chérie,
Tous deux euſſiez paru bien plus intéreſſés
A ce qu'un pere vient de dire :
Et vous vous feriez plus preſſés,
Vous, ma ſœur, de l'apprendre ; & lui, de m'en inſtruire.

CÉLÉMANTE.

Mon air ſatisfait dit aſſez
Qu'apparemment j'ai ce que je deſire.

HYLAS *à Célémante.*

Tant mieux ! Touche là, mon garçon.
Grace à l'hymen, nous voilà freres :
Du moins nous ne tarderons gueres.
Tu m'as vu demander Thémire à Polémon.
L'apparence pour moi peut-elle être meilleure ?
Le bon papa n'a pas dit non ;
Et pour ſe conſulter, ne demande qu'une heure.

CÉLÉMANTE.

Mais à peine étiez-vous ſorti,
Qu'à mon tour je l'ai demandée.

HYLAS.

Qui, Thémire ?

CÉLÉMANTE.

Oui.

HYLAS.

Bon ! Quelle idée !

CÉLÉMANTE.

Son pere accepte le parti,
Et me l'a d'abord accordée.

THÉMIRE.

Moi !

SYLVANDRE.

Themire !

DORIS.

Ma sœur !

HYLAS.

A vous !

CÉLÉMANTE.

A moi, mon pauvre Hylas. C'est une affaire faite.
Consolez-vous. Adieu. Songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embrassez votre époux.

HYLAS.

Non pas, non pas, l'ami; tout doux !
(*à Thémire.*)
Ne vous chagrinez point, mon aimable bergere.
On a ce qu'on veut pour de l'or.
Ce coup mal-à-propos, Doris, vous désespere.
On ne l'a pas livrée encor ;
Et je vais y mettre l'enchere.

SCENE X.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

MA sœur a commencé. C'est aujourd'hui le jour
Des mauvaises plaisanteries.

SYLVANDRE.

Je suis ravi qu'elle ait son tour;
Et voilà de ses railleries.

THÉMIRE.

Je n'ai pas la foiblesse au moins de m'effrayer,
Ni de quereller Célémante.
J'ai l'esprit de voir qu'il plaisante,
Et qu'aux dépens d'Hylas il vouloit s'égayer.

CÉLÉMANTE.

Voici quelque chose d'étrange!
Désabusez-vous tous. Je ne plaisante pas.
J'ai voulu supplanter, & je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle donc au change?

THÉMIRE *à Sylvandre.*

Voilà le tour qu'Hylas vous avoit annoncé.
Célémante veut rendre alarme pour injure.

CÉLÉMANTE.

Je ne sais ce qu'Hylas aura dit; mais je sai
Que ce que je vous dis est la vérité pure.

THÉMIRE.

Célémante, c'eſt par bonté
Que l'on héſite de vous croire.

DORIS.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité ſi noire?

SYLVANDRE.

Une marque évidente, ami, que ſur ce point
Je ne vous crois pas plus qu'un autre;
C'eſt que je ne vous offre point
Un combat qui termine, ou ma vie, ou la vôtre.

CÉLÉMANTE.

Eh! point d'inutile courroux.
Vous me faites rire, Sylvandre.
Quel intérêt, de grace, encore y prenez-vous?

SYLVANDRE.

Quel intérêt j'y prends? L'intérêt le plus tendre,
Et le plus ſenſible de tous;
Tout celui qu'un rival furieux & jaloux,
Contre un ami perfide eſt capable d'y prendre.

CÉLÉMANTE.

Bon, ſi vous pouviez vous attendre
A vous voir jamais ſon époux;
Mais vous n'y devez plus prétendre.
Le débat n'eſt plus entre nous.
Même plus que jamais votre amitié m'eſt due;
Car je veux vous venger, & de plus vous ſervir.

SYLVANDRE.

Qui vous dit que pour moi Thémire etoit perdue ?

CÉLÉMANTE.

Hylas alloit vous la ravir.

SYLVANDRE.

Vous connoiſſez les loix qui l'auroient défendue.
Elle eût paré ce coup fatal,
En courant contre mon rival ;
Et ſon agilité me l'eût bientôt rendue.

CÉLÉMANTE.

S'en prévaut-on contre un amant qui plait ?
C'eſt de ſon propre aveu qu'Hylas l'a demandée.
Il l'obtient d'elle-même ; & riche comme il eſt,
J'ai conçu le noble intérêt
Qui dans ce choix l'aura guidée.
Voyant donc Polémon tout prêt
De former ce nœud ridicule,
Sur le marché d'Hylas j'ai couru ſans ſcrupule,
Et j'ai fait prononcer l'arrêt.
Ce procédé ne déſoblige
Que Thémire & celui qui vous l'alloit ravir ;
Et je n'ai prétendu, vous dis-je,
Que vous venger & vous ſervir.

SYLVANDRE *à Thémire.*

Voilà ce qu'a produit le malheureux ſilence,
Qu'avec Hylas à tort vous avez affecté.

THÉMIRE.

Vous eûtes part à l'imprudence.

Mais votre ami, de ſon côté,
Affecte ſur mon compte une crédulité
Qui choque toute vraiſemblance.
Adreſſez le reproche à qui l'a mérité.

DORIS.

Thémire, vous ſeriez l'épouſe d'un perfide,
Qui nous met à tous trois le poignard dans le cœur?

SYLVANDRE.

Non, Doris; croyez-en la fureur qui me guide.
Ne réclamez pas votre ſœur.
Il faut que le fer en décide,
Et donne à tous trois un vengeur.
(*à Célémante*)
Viens, ſuis-moi, traître.

CÉLÉMANTE.

Qui te preſſe?
Pourquoi d'abord ne ſe prévaloir pas
Du ſecours qui pouvoit débarraſſer d'Hylas?
La courſe peut encor m'enlever ta maitreſſe.
Juſques là ſuſpendons le ſoin prématuré
Que ta mauvaiſe humeur ſe forge.
Si mon bonheur alors devient plus aſſuré,
Nous aurons tout le tems de nous couper la gorge.

THÉMIRE.

Oui, Sylvandre, je vous défends
De me fermer une carriere aiſée,
Où je vais, à pas triomphans,
Le rendre de Tempé l'opprobre & la riſée.

(à Célémante.)

Lâche ! viens recevoir ce premier châtiment
Du volontaire aveuglement
Qui m'oſe imputer les foibleſſes
D'un cœur où l'amour des richeſſes
Etouffe tout beau ſentiment.
Viens, viens voir échouer tes ruſes criminelles.
La honte & les remords courront à tes côtés.
Je veux qu'à leur voix tu chanceles ;
Viens ! l'horreur que me font tes infidelités,
Pour fuir un ſcélerat, va me donner des ailes.

SCENE XI.

SYLVANDRE, CÉLÉMANTE, DORIS.

SYLVANDRE.

Et moi, perfide ! & moi, je vais la ſecourir
De mes vœux & de ma préſence.
Tu pourrois par haſard tromper ſon eſpérance.
Mais quelque heureux que tu ſois à courir,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.



SCENE XII.

CÉLÉMANTE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Les tendres proteſtations !
Et vous, belle Doris, vous êtes la derniere

A charger d'imprécations
Mes honnêtes intentions ?
Vous, qui deviez vous plaindre la premiere ! ?

DORIS.

Vous êtes trop paisible. Oui, j'ouvre enfin les yeux:
N'être pas plus ému, c'est n'être point coupable.
Oui, tandis qu'on vous prend pour un monstre effroyable,
Vous êtes un ami fidele, officieux,
Dont, malgré ses discours, on devoit juger mieux.
Mais la crainte rend tout croyable,
Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable.
Elle vous a rendu capable
De croire, non pas que ma sœur
De l'or ait eu la soif honteuse;
Mais qu'à la course, entre elle & son persécuteur,
La victoire seroit douteuse:
Et vous laissant vaincre à propos,
Vous prétendez, sans en rien dire,
Et de Sylvandre & de Thémire
Vous-même assurer le repos.

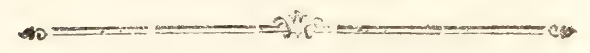
Ici Célémante, qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité, baise la main de Doris avec un transport de tendresse & de joie qui acheve de la rassurer. Elle continue.

Un coup-d'œil obligeant devoit donc m'en instruire.
L'espérance en mon cœur facilement s'éteint:

Vous savez qu'un rien le déchire,
Berger, & vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint!
Souvent la vérité se faisant trop attendre,
Arrache en vain le trait dont l'erreur a blessé.

CÉLÉMANTE.

Vous voilà comme Sylvandre.
Les alarmes ont cessé;
La querelle va reprendre.
Épargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez sur le présent l'esprit un peu fixé.
Goûtez en paix ses douceurs passageres,
Sans l'empoisonner des chimeres
De l'avenir & du passé.
Quand vous me croyiez un volage,
C'étoit à moi de m'offenser:
Oubliez les terreurs, ainsi que moi l'outrage.
(Doris sourit.)
La paix est-elle faite? Oui; ce sera, je gage,
Tout-à-l'heure à recommencer.



SCENE XIII.

HYLAS, CÉLÉMANTE, DORIS.

HYLAS.

ALERTE, Célémante! On ouvre la barriere.
Pour donner le signal, on n'attend plus que vous;

Et Thémire, déjà vêtue à la légere,
Impatiente en ſon courroux,
Adreſſe à Daphné ſa priere.

CÉLÉMANTE *à Doris.*

Quoi qu'il arrive au moins, modérez vos eſprits.
Montrez-vous raiſonnable amante;
Et croyez, ſans ſonger à qui ſera le prix,
Que le ſort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.



SCENE XIV.

HYLAS, DORIS.

Tout le commencement de cette ſcene, juſqu'au vingt-ſeptieme vers, ſe paſſe ſans que Doris, *occupée uniquement de ſes profondes réflexions & de ſes inquiétudes, s'apperçoive des réponſes ni de la préſence d'*Hylas, *qui de ſon côté applique à ſes intérêts particuliers tous les* a-parte *de* Doris, *& croit qu'elle parle de* Polémon, *tandis qu'elle ne parle que de* Sylvandre.

DORIS *bas & à part.*

QUE le ſort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.
(haut.)
Ceci, tout de nouveau, commence à m'interdire.

HYLAS.

Votre pere jamais n'a voulu s'en dédire.

DORIS *à part.*

Et je ne ſais plus qu'en penſer.

HYLAS.

Ni moi, ſinon qu'au jeu l'on veut m'intéreſſer ;
Mais je prends le parti d'en rire.

DORIS *à part.*

Ma flamme ingénieuſe à prendre de l'eſpoir,
S'eſt laiſſée à coup ſûr follement décevoir
Sur une apparence frivole.

HYLAS.

L'eſpérance n'étoit point folle :
Il étoit permis d'en avoir.
Un homme eſt honnête homme, & n'a que ſa parole.

DORIS *à part.*

Dans le peu qu'il a dit, ce n'eſt qu'ambiguité...

HYLAS.

Il joue un aſſez vilain rôle.

DORIS *à part.*

Que myſtere & ſubtilité.

HYLAS.

Oui, vous voyez comme on me leurre.
Pour en choiſir un autre, il me demande une heure.
Belle fineſſe, en vérité !

DORIS *à part.*

Mais toutefois quelle apparence
Qu'il ſonge à me tromper, en s'offrant à courir !

Quelle

Quelle feroit fon efpérance ?
Et quand il en auroit, quelle eft ma défiance ?
Suffit-il d'afpirer ici pour conquérir ?
D'une victoire impoffible
Dois-je avoir la moindre peur ?
Ai-je oublié que ma fœur,
A la courfe eft invincible ?

HYLAS.

Invincible ! Oh que non ; ne vous en flattez point.
Le berger n'eft pas fot au point
D'accepter le défi, fans en avoir plus qu'elle.

DORIS *l'écoutant enfin.*

Que dites-vous ?

HYLAS.

Que l'infidele
N'eft pas une tête à l'évent ;
Qu'à la courfe, où l'on croit que votre fœur excelle,
Dès long-tems en fecret il s'eft rendu favant ;
Et que dans l'erreur il vous laiffe
Par malice ou par politeffe.
Mais moi qui l'ai furpris à s'éprouver fouvent,
Je vous l'avoûrai fans fineffe :
La fleche vole avec moins de viteffe ;
Et j'oferois pour lui gager contre le vent.

DORIS.

Ah, que vous redoublez ma crainte !
Ciel ! quel eft le projet qu'il aura médité ?
Sa démarche eft-elle une feinte ?

Eſt-elle une infidélité ?

HYLAS.

Si peu de choſe vous tourmente !
C'eſt faire injure à vos appas.
Mettons la choſe au pis : là, ſerez-vous centente,
Si je vous préſente Hylas,
En place de Célémante ?
Oh, que nous ſaurons bien vous le faire oublier !
Comme un jeune & ſot écolier,
Je ne m'en tiendrai pas à la ſimple fleurette.
Tous les matins, au chant de l'alouette,
Mon amour vif & régulier
Vous promet une chanſonnette,
Quelqu'air de vielle ou de muſette,
Des fleurs plein le petit panier,
De beaux rubans à la houlette,
Dedans la cage une fauvette,
Nouvelle deviſe au collier
Du levron & de la levrette...
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux,
Je lui peindrai ſi bien l'amour & tous ſes charmes,
Vous me verrez ſi tendre à vos genoux
Et j'y ferai ſi doux, ſi doux,
Qu'il faudra bien rendre les armes...

DORIS.

Ah, je vois revenir Thémire toute en larmes !
Mon infidele eſt ſon époux !

SCENE XV.

HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

DORIS *continue.*

JUSTES dieux ! Qui l'auroit pu croire ?
Que vous nous euſſiez dû favoriſer ſi peu,
Contre une trahiſon ſi noire ?

THÉMIRE.

A leur honte, j'en fais l'aveu.
Tous mes efforts n'ont pu balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'eſt que les fripons, pour être heureux au jeu.

SCENE XVI.

SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

SYLVANDRE *à Thémire.*

J'ÉTOIS vengé ſans votre pere ;
Sans Polémon, c'en étoit fait.
Du lâche qui triomphe au bout de la carriere,
Mon javelot lancé puniſſoit le forfait.
Mais en ces lieux il doit ſe rendre :
Il n'a, tant que je vis, que de vains droits ſur vous.
Qu'il vienne ! je l'attends. Rien ne peut le défendre ;

J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre ;
Le perfide à vos pieds va tomber sous mes coups.

THÉMIRE.

Ah ! modérez cette fureur extrême.

SYLVANDRE.

Thémire exhorteroit Sylvandre à la céder ?

THÉMIRE.

Je vous ai dit que je vous aime.

HYLAS *à part.*

Oui-dà ? J'étois bien dupe !

SYLVANDRE.

Eh ! c'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

THÉMIRE.

J'ai dit aussi que rien ne pourroit me résoudre
A couronner d'autres amours ;
Que l'on verroit plutôt les rochers se dissoudre ;
Pénée interrompre son cours ;
Nos monts sacrés, réduits en poudre,
Dans ce délicieux vallon
Livrer passage à l'aquilon ;
Et le laurier frappé du foudre,
Sur le front même d'Apollon.
C'étoit vous dire assez au point où nous en sommes.
Quand j'aurois contre moi mes parens & le sort,
Je saurois faire un noble effort,
Et contre les dieux & les hommes,
Trouver le secours de la mort.

SYLVANDRE.

Ah ! ce discours ne fait que redoubler ma rage.
C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
La mort doit n'être le partage
Que du malheureux qui vous perd,
Ou du cruel qui vous outrage.

DORIS.

Suspendez les effets de ce juste courroux,
Sylvandre. Auparavant laissez agir nos larmes.
Ma sœur & moi, par de si tendres armes,
Peut-être le fléchirons-nous.

HYLAS.

Pour des bagatelles pareilles,
Faut-il en effet...
(*Appercevant Célémante.*)
Paix ! ne lui témoignez rien.
(*à part.*)
Voyons ce qu'il va dire. Ils feroient pourtant bien
De se donner un peu tous deux sur les oreilles.

SCENE XVII.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Eh bien, Thémire, les remords
N'ont pas du scélérat empêché la victoire !

(*à Doris.*)

Pour vous, je gagerois le prix de mes efforts,
Que déjà du traité vous perdez la mémoire;

(*à Sylvandre.*)

Et toi, si Polémon n'eût retenu ton bras,
Tu donnois au vainqueur une belle couronne!
En vérité, tous trois, vous êtes bien ingrats,
Et vous ne mériteriez pas...
Mais je suis bon; je vous pardonne.

THÉMIRE.

Ame sans pudeur & sans foi!
Tu joins l'insulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point. Plutôt que d'être à toi,
Je m'arracherois mille vies.
Je ne reçois ta main qu'après le coup mortel.
J'en atteste les dieux; je le jure à Sylvandre;
Pour ne pas en douter, cruel,
Acheve ton forfait; viens; & sans plus attendre,
Ose me conduire à l'autel.

(*Elle veut sortir.*)

CÉLÉMANTE *la retenant.*

Ecoutez...

SYLVANDRE.

Monstre!...

CÉLÉMANTE *à Sylvandre.*

Et toi, tâche aussi de m'entendre.
Tu vois comme elle t'aime; & tes soupçons jaloux
Que souvent on a vu jusques sur moi s'étendre,

Doivent être guéris par un ſi beau courroux.
C'eſt la moindre vengeance, ami, que j'ai dû prendre
D'un travers qui rompoit tout commerce entre nous.
Thémire a, pour ſa part, payé de quelque larme
Le plaiſir malin qu'elle a pris
De te donner ſouvent l'alarme,
Comme à regret j'ai dû la donner à Doris.
Enfin, admire ici le zele
D'un ami prudent & fidele :
Sans être de Thémire aujourd'hui le vainqueur,
Je ne pouvais en ta faveur,
Comme je fais, diſpoſer d'elle,
Ni d'un fâcheux délai t'épargner la rigueur.
(*à Thémire.*)
Je viens à Polémon d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre ſœur.
(*à Sylvandre.*)
Au double mariage il ſouſcrit de bon cœur ;
Et ſon impatience égale au moins la nôtre.
Ainſi j'ai dû courir, & j'ai vaincu pour vous.
Qu'on ſe faſſe juſtice à préſent l'un à l'autre.
(*à Thémire, lui préſentant Sylvandre.*)
Thémire, de ma main recevez cet époux.
Vous, Doris, pardonnez au vôtre.
(*à Sylvandre.*)
Et toi, ſi tu le veux, maintenant battons-nous.

SYLVANDRE.

Quelle étoit mon erreur ! & qu'ai-je penſé faire !

HYLAS.

Mais je ne trouve pas mon compte en cette affaire.
Et moi donc, qui m'épousera ?

CÉLÉMANTE.

Un autre contre-tems qu'Hylas excusera,
C'est la danse & les chants qu'exige ici l'usage.

(*On entend un bruit d'instrumens.*)

HYLAS.

Là là, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas sage,
Et dès demain faire mauvais ménage ;
L'un des deux alors le paira.



DIVERTISSEMENT.

Une troupe de bergers & de bergeres, au ſon des hautbois & des muſettes, arrivent en danſant ſur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles ſuivantes.

CHOEUR DE BERGERES.

UNE BERGERE *alternativement avec le chœur.*

BERGERES, bergeres, la légéreté
Conſerve notre liberté :
Ne ſubiſſons de loix ni de choix que les nôtres ;
Que les bergers l'éprouvent tous :
Pour un qui, par haſard, l'emportera ſur nous,
Nous l'emporterons ſur mille autres.
Bergeres, &c.
Pour une beauté rigoureuſe,
Que ſert de courir comme on fait !
Quelqu'avantage que l'on ait,
Jamais la courſe n'eſt heureuſe.
Bergeres, &c.

UN BERGER.

Séveres bergeres,
A la courſe légeres
Comme les zéphirs,
Laiſſez une fuite
Qui traîne à ſa ſuite

Mille repentirs.
Une vaine gloire
Vous en fait accroire.
Comblez nos desirs :
De notre victoire,
Naîtront vos plaisirs :
De notre victoire,
Naitront vos plaisirs.

UNE BERGERE.

La colombe
Sur qui tombe
Le vautour,
Ne prend pas la fuite plus vite
Qu'une belle, quand elle évite
La poursuite
D'un importun amour.
Mais que cette vitesse extrême
Se ralentit,
Lorsque l'on fuit
Ce que l'on aime !
Pour fuir un doux lien,
Nous n'épargnons rien :
Soin frivole !
Nous courons bien ;
Mais l'amour vole,
Mais l'amour vole, l'amour vole.



VAUDEVILLE.

PEU de chose arrête le cours
De la fortune & des amours.
Dans l'une & dans l'autre carriere,
Après mille & mille embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire;
Par malheur, on fait un faux pas.

Un berger qui couroit gaîment,
Du triomphe vit le moment.
Tout prêt d'atteindre sa bergere,
Il étendoit déjà les bras;
Il n'avoit plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

Une simple & jeune beauté
Ne fuyoit que par vanité.
Son berger n'y comptoit plus guere:
De la poursuivre il étoit las.
Elle n'avoit qu'un pas à faire;
Exprès elle fit un faux pas.

Une prude approchoit du tems
Qui fait taire les médisans;
Son honneur antique & sévere
Nous regardoit du haut en bas.
Il n'avoit plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

Un trafiquant dans ſon état,
Sur l'honneur étoit délicat ;
Les autres faiſoient leurs affaires ,
Lui ſeul ne s'enrichiſſoit pas.
A l'exemple de ſes confreres,
Par bonheur, il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux-eſprits,
Plus d'un coureur manque le prix.
Du parterre en vain on l'eſpere ,
Même après bien des brouhahas ;
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur, on fait un faux pas.



GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE

Représentée pour la premiere fois par les comédiens François, le 7 janvier 1733.



A MONSIEUR

LE COMTE DE LIVRY,

En lui envoyant ma tragédie de GUSTAVE, écrite de ma main.

COMTE, de plus en plus je reſſemble à l'amour;
Mais c'eſt par un endroit qui fera peu d'envie :
La lumiere à mes yeux ſera bientôt ravie.
O comte aimable à voir ! je vais perdre le jour
Long-tems peut-être avant la vie.

Le philoſophe en moi parle du mieux qu'il peut:
La cécité, dit-il, a de grands avantages,
Même elle a fait par fois l'ambition des ſages.
Ici bas, il eſt vrai, l'on voit plus qu'on ne veut,
Quand on lit bien ſur les viſages.

Foible ſoulagement que ſe forge l'eſprit !
Le ſeul qu'offre mon cœur à ma douleur mortelle,
Ce ſera de ſonger, dans la nuit éternelle,
Que mes derniers regards, dans ce dernier écrit,
Vous auront témoigné mon zele.

Il a pris, dira-t-on, bien de la peine en vain,
Et ce prétendu zele eſt d'une étrange eſpece :
L'eſprit avec la vue apparemment lui baiſſe.

A quoi bon préfenter un brouillon de fa main,
Quand le mis au net eft fous preffe ?

Mais c'eft ne raifonner, ne fentir qu'à moitié.
De l'amour délicat j'ai fuivi le fyftême :
On veut de fa main propre écrire à ce qu'on aime.
Eh ! pourquoi le refpect, l'eftime & l'amitié
Ne penferoient-ils pas de même ?

Pour vous au fond du cœur j'ai ces trois fentimens :
Qu'au lecteur à jamais ce manufcrit l'attefte !
J'épargne un long éloge à votre front modefte ;
J'ai dit ce que je dois vous dire en ces momens.
Le public va lire le refte.





A MONSIEUR
LE COMTE DE LIVRY,

Chevalier des ordres du roi, lieutenant-général des armées de Sa Majeſté, ſon premier maître d'hôtel, &c.

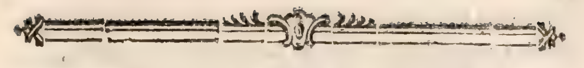
MONSIEUR. Ce que le cours de cette piece imprimée, s'il étoit heureux, auroit de plus agréable pour moi, ce ſeroit qu'en vous la dédiant, j'en répandrois plus au loin le ſentiment de reconnoiſſance qui me fait de cet hommage un devoir indiſpenſable. Il eſt vrai que je commets une eſpece d'indiſcrétion, & que ceci s'ajuſte mal à votre noble façon de penſer. Je n'en ſaurois douter, à l'extrême attention qu'en me prodiguant vos bienfaits, vous avez eu de m'en cacher la ſource. Ne m'avoir pas voulu mettre moi-même dans votre ſecret, c'eſt avoir encore moins voulu ſans doute y mettre le public. Mais, monſieur, je ne dois pas, ce me ſemble, déférer aveuglément aux délicateſſes d'une pareille répugnance. Celle que je ſens à me taire, eſt, je crois, de nature à devoir être écoutée préférablement à la vôtre. Pardonnez-moi donc, monſieur, ſi je me ſatisfais, au riſque de vous déplaire innocemment. Laiſſez-moi commencer à m'acquitter ſelon mon pouvoir. Laiſſez-moi publier, à la gloire de l'humanité, qu'en m'obligeant depuis long-tems par les endroits les

plus sensibles & les plus essentiels, vous avez craint les remercîmens, comme un autre eût craint l'ingratitude; ensorte qu'il m'a fallu recourir aux plus subtiles recherches, pour découvrir quelle étoit l'invisible main d'où me venoient continuellement de si bons offices. Générosité bien pure, bien rare, & bien digne d'avoir eu pour objets des talens plus capables de la célébrer que ne le sont les miens. Mais, après tout, de quoi sert le talent, où le sentiment supplée? Qu'importe tout l'art du monde, où l'expression la plus simple peut tenir lieu de la plus vive éloquence? En aurai-je moins publié, en saura-t-on moins qu'il n'a pas dépendu de vous, monsieur, que vous n'ayez été jusqu'à la fin un bienfaiteur anonyme? Et une qualité si extraordinaire ne sera-t-elle pas toujours, entre mille autres, un des beaux endroits de votre éloge? Une partie de cet éloge est déjà gravée dans le cœur des grands & des petits qui vous aiment; l'autre se manifeste assez dans les honneurs que vous a décernés l'équité du prince. Pour moi, le seul auquel j'aspire, c'est de me faire connoître par-tout où je pourrai, pour l'homme du monde qui est & qui doit être toute sa vie, avec la plus vive reconnoissance & le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

PIRON.



A SA MÉMOIRE.

En 1755.

COMTE, qui dans mon cœur revis à tous momens,
Et dont la bonté peu commune
Me fit ſentir les premiers agrémens
Que répand ſur la vie un rayon de fortune!
Belle & grande ame à ſentimens,
Si digne d'un beau ſort, ſi viſiblement née
Pour habiter les lieux charmans,
Où l'on nous peint la vertu couronnée!
Près de toi j'y vole en eſprit;
Que ma reconnoiſſance & t'y parle & t'y ſuive!
Le plus doux des devoirs veut qu'elle te ſurvive,
Puiſque le bienfait te ſurvit. (a)
Reconnois, aime encor cette muſe naïve,
A qui chez toi tant de fois ont ſouri
L'amphytrion & le convive;
Dont le ton naturel fut le ton favori;
Et qui fit ſi ſouvent de ſes chanſons à table,
Retentir l'écho délectable
Du veſtibule de Livri.

La verve me tranſporte au-delà du Cocyte,

(a) M. le comte de Livry avoit laiſſé à l'auteur une penſion de 600 livres.

Je les vois ces beaux lieux que ta chere ombre habite ;
Rendez-vous des plaiſirs de la terre & des cieux,
Séjour pur & délicieux ;
Retraite & céleſte & champêtre,
Ouverte aux ſeuls amis des hommes & des dieux,
Où tu ne pouvois manquer d'être.
Lieux où l'on nous dit qu'un héros
S'amuſe, s'exerce & s'applique
A ce qui fit ſa peine ainſi que ſon repos ;
Achille, à manier la pique ;
Orphée, un inſtrument lyrique ;
Et Diomede, des chevaux ;
Où, dans ſa cervelle héroïque,
Corneille en conſéquence arrange un plan tragique ;
Le grand Condé, des bataillons ;
Quinault, des mots pour la muſique ;
Et Deſcartes, des tourbillons.

(*a*) Là, ſous un des beaux pavillons
Qu'ait jamais dreſſé la nature,
Plafonné de jaſmins, de pampre, & de lauriers,
Parqueté de gazon, lambriſſé de roſiers,
J'apperçois ta noble figure,
Brillante des rayons de l'immortalité,
Qui, faiſant les honneurs d'une fête éternelle,

(*a*) *Conſpicit ecce alios dextra lævaque per herbam*
Veſcentes, lætumque choro Pæana canentes,
Inter odoratum lauri nemus. Æneid. lib. VI.

Repréſente avec grace, aiſance & dignité;
Invite, engage, arrête, & retient auprès d'elle
L'amateur délicat de tout ce qui s'appelle
Ordre, choix, élégance, abondance & gaîté.
A ta voix attrayante accourent à la ronde,
Pour ſe venir ranger à tes côtés,
Nombre de gens d'élite, & même des beautés,
Celle-ci brune, l'autre blonde,
Dont les aimables qualités,
Les dons & les talens firent en notre monde
Sentir de celui-ci les pures voluptés.
Que leurs noms ſoient un myſtere.
Sur des levres de coral,
Leur doigt me fait un ſignal
Qui m'ordonne de me taire.
Bien à regret je m'y rends.
Que j'oſe au moins nommer tes hôtes;
Et les nommer ſans obſerver les rangs.
Eſt-il ici petits & grands,
Conditions baſſes ni hautes?
Non: c'eſt comme chez toi, quand le poëte admis
Dans le cercle brillant de tes nobles amis,
De Bourgogne avec eux y célébroit les côtes;
Et par eux inveſti des droits du ſiecle d'or,
A tout ſon enjoûment donnoit un plein eſſor,
Sans que ſa liberté fût miſe au rang des fautes.

Fait au bruit des feſtins, ſouple, ardent, vif & gaî,
Zélé panégyriſte, & rival de Nolai,

À tout ce que tu veux, le premier se devoue,
Le complaisant, le doux, le nectareux Launai.
Des trésors de la table il fait l'offre & l'essai;
Avec son appétit sa langue se dénoue;
Et s'embarrassant peu, comme souvent je fai,
S'il réussit ou s'il échoue,
Plein de son Lafontaine, ou de son Mézerai,
Il conte en prose, en vers, rit, boit, mange, te loue,
Et te louant dit toujours vrai.
Vient ensuite à pas lents, le généralissime
Saint-Martin, Philantrope à la fois & Timon,
Grave ensemble & joyeux, goguenard & sublime,
Citant à tout propos Torsac & Ciceron,
Merlin-cocaie, Horace, Euripide & Scaron;
Digne par cela seul du suffrage unanime,
Qui chez toi dans sa main mit le sceptre d'Aimon.
Fête unique & solemnelle,
Dont l'appareil glorieux
Eût mérité d'un Apelle
Le pinceau laborieux,
Et dans un tableau fidele,
De passer à nos neveux,
Par toute autre main que celle
De l'auteur du *Paresseux*.
Tems écoulé! tems heureux,
En comparaison du nôtre!
Hélas, tous plaisirs ont pris fin!
Jeunes gens, quel siecle est le vôtre?

Dans un cercle, ou dans un festin,
Tout étoit sage ou calotin;
Nul à présent n'est l'un ni l'autre;
Et grace au *persifflage* intrus,
L'ennui qui n'ose ici paroître,
De chez vous ne disparoît plus.
Applaudis-toi de n'y plus être,
Comte, & de te voir au milieu
De cette même compagnie
Que là haut t'amenoit le dieu
De la rime, de l'harmonie,
Des sciences, des arts, du goût & du génie.
Je te revois avec elle en effet.
Je vois l'irréparable & gracieux Mouret,
Boze, La Faye, Aimon, Chirac, La Peyronie,
Fuzelier, Grécourt, & Danchet.
Celui-ci, d'un signe de tête,
De loin me disant grand'merci
Des vers qu'a fait ma muse honnête
Sur son entrée en ces lieux-ci. (*a*)
Et je le remercie aussi,
L'ayant dans ce petit ouvrage,
Chargé, comme chacun le fait,
De te présenter mon hommage,
Ce que sans doute il aura fait.
D'Esculape, d'Amour, des sœurs de Calliope,

(*a*) *Danchet aux champs Élisées*, poëme.

Je vois l'aimable fectateur,
Le nouveau débarqué, Procope,
Galant couru, poëte & docteur.
Plus récemment encor forti de la nacelle,
Où jamais l'on n'entra vif,
Arrive à grands pas Nivelle,
Dont la mufe au ton plaintif
A fi fort mis en cervelle
Momus au bec affilé,
Qu'il crie encore après elle,
C'eft Melpomene en dentelle!
C'eft Thalie en effilé!
Ah! treve; & plus de querelle.
Notre ami défabufé
Du focque informe & bronzé
Dont j'ai donné le modele, (*a*)
A ce coup l'a déchauffé;
Et le pied débarraffé,
Vole où le bon goût l'appelle.
Son génie ayant paffé
Par la célefte coupelle,
Naturellement fenfé,
S'eft aifément redreffé;
Et déjà l'ami Nivelle,
Dans tes repas, de grand cœur

(*a*) Voyez *la préface de l'École des peres*, tome I.

Préfere au bon le meilleur,
A l'humeur ſombre la belle,
Le chaud à la tiédeur,
Le piquant à la fadeur,
L'ambroiſie à l'aſphodele. (*a*)
Soit antipathie ou raiſon,
J'évitois, je frondois ſon phlegme de Caton;
Mais ſous des cieux nouveaux toute choſe nouvelle.
Comte, loin de le fuir, le comble de mes vœux,
Laiſſant dès ce moment ma dépouille mortelle,
Seroit d'avoir entre vous deux,
Telle que je la vois, une place éternelle.

En attendant mon paſſeport,
De lui pour t'amuſer daigne apprendre mon ſort.
Qu'il te diſe comment, malgré les vents contraires,
Ma barque enfin ſurgit au port;
Tu fus ſenſible à mes miſeres,
Tu le ſeras à mon bonheur.
Apprends donc par ſa bouche & la grace & l'honneur
Que m'ont fait à la fois ſes illuſtres confreres,
Et leur auguſte protecteur.
Mais du banquet divin reprenons les délices.
Serrez-vous! place, place à tous ces ex-ſeigneurs,

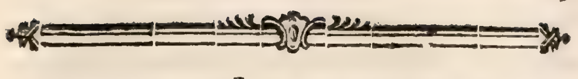
(*a*) Plante qu'on faiſoit croître anciennement auprès des tombeaux, dans la perſuaſion où l'on étoit que les mânes s'en nourriſſoient.

Qui de notre théatre ont paſſé les couliſſes ;
Tous guerriers diſtingués, ou fins ambaſſadeurs,
Tous des Ajax ou des Uliſſes.
Ceux-ci n'enviant plus du pas les vains honneurs,
Mais ayant oublié, ſous des aſtres meilleurs,
Et l'Eſpagne, & le Nord, & Vienne & l'Angleterre,
Sans autre affaire que les leurs,
Que le repos & ſes douceurs,
L'eſprit libre, le front couronné de lierre,
Tels enfin qu'autrefois, quand la ſaiſon des fleurs
Et l'oranger hors de ſa ſerre
Avoient à peine reverdi
Tes bois, ton parc & ton parterre,
On les voyoit, raſant les plaines de Bondi,
Chez toi voler vers le midi,
Des extrêmités de la terre.
Ta main, ta noble main, d'un jet preſte & hardi,
A la ronde a verſé le nectar à plein verre.
Quelqu'un s'écrie : au ſage Seneterre !
Les conviés ont applaudi,
Et des cryſtaux en l'air le bloc eſt arrondi.
Survient du monde : on ſe reſſerre.
Au bon pere pacha Mehemet Effendi !
Au duc ! A milord ! A czar Pierre !
A Charles d'Armagnac, homme & prince excellent,
Jadis fier & brave à la guerre,
Autant qu'en paix doux & galant !

A fon nom, de nectar une cruche eft fablée :
Et l'on en va fabler une autre que voilà.
La délicieufe affemblée,
(Que n'en fuis-je encore !) où déjà
Par aucun contre-tems la fête n'eft troublée !
Tous fereins, lumineux, fatisfaits & rians !
D'inquiétudes pas la moindre !
Seulement quelquefois ils font impatiens
De revoir leurs amis qui font fi peu friands
Du bonheur d'aller les rejoindre,
Qu'à tous nos médecins fans ceffe ils fe font voir.
Tant mieux, tant [illegible] Procope,
Que de là naiffe votre efpoir.
Qui mieux que moi doit le favoir ?
Dès que chez ces meffieurs la faculté galope,
Vous allez bientôt les ravoir.
Devant le grand Chirac on rit d'un trait fi libre.
Ne tient-il qu'à cela ? Vous n'avez qu'à vouloir ;
J'en ai mille en mon fac au moins de ce calibre,
Qui même pourroient mieux valoir.
Bonnes gens, laiffez-moi de grace être des vôtres !
Et tant défunts foyez-vous,
Je vous ferai voir à tous,
Qu'un vivant en vaut bien d'autres.
Eft-ce ici la langue du lieu ?
Non, je détonne. Où fuis-je ? Ah, l'illufion ceffe !
Je revois nos cieux ; le jour baiffe :

Tout difparoît. Cher comte, adieu.
Oh, comme tout s'en va, tout s'éclipfe & tout paffe !
Quelle différence, grand Dieu !
Je me fentois tout de feu,
Et je me fens tout de glace.
Mais je m'en étonne peu.
Hélas ! je te parlois, te voyois face à face !
Tout le cœur en étoit; l'efprit avoit beau jeu;
Et je veux faire une préface.





PRÉFACE.

A l'amour près, qu'il a fallu faire entrer dans mon ſujet, pour me conformer à l'uſage bien ou mal établi ſur nos théatres, tout eſt ici très-exactement tiré de l'hiſtoire des révolutions de Suede, publiée par M. l'abbé de Vertot, l'un des écrivains de nos jours qui, pour l'étendue des lumieres, la ſolidité du jugement, les graces de l'eſprit & la noble ſimplicité du ſtyle, a le mieux mérité de tenir parmi nous la plume hiſtorique.

Ainſi le caractere du barbare Chriſtierne, celui du vertueux Frédéric & celui du grand Guſtave; l'empriſonnement de ce dernier contre le droit des gens; ſon évaſion long-tems après les malheurs de ſa patrie miſe à feu & à ſang à la faveur de ſa détention; ſa fuite & ſes pénibles épreuves au fond des déſerts glacés de la Dalécarlie; ſa marche contre l'uſurpateur avec une poignée de ſauvages, que, dans ſa miſere, il avoit ſu gagner, aguerrir & diſcipliner; ſa tête miſe à prix; *la menace de faire expirer devant lui ſa mere dans les plus cruels tourmens, s'il ne mettoit bas les armes*; ſon combat ſur la glace; ſa pleine victoire ſuivie de ſon couronnement à

Stockolm & de celui du prince Frédéric en Dannemarck ; enfin la cataſtrophe de Chriſtierne détrôné, abhorré & chaſſé de toutes parts : tous ces événemens répandus, les uns dans les expoſitions, les autres dans l'action de cette piece, ſont puiſés immédiatement à la ſource que j'indique.

Que ce détail ſerve de réponſe en général à tous ceux qui m'ont reproché le romaneſque, & que l'article de *la mere menacée d'une mort cruelle aux yeux de ſon fils, s'il ne mettoit bas les armes*, ſerve en particulier à redreſſer l'auteur des feuilles qui nous venoient de Londres en 1733, ſous ce titre connu : LE POUR ET CONTRE. *Ouvrage périodique d'un goût tout nouveau, par l'auteur des* Mémoires d'un homme de qualité.

Cet auteur, de romancier devenu ſubitement critique & journaliſte, me traite ſans aucun ménagement, vol. I, n°. 6, pag. 134. Non content d'attribuer tout l'honneur du ſuccès de ma piece aux talens éminens de nos acteurs tragiques, & de pouſſer la froide & mordante hyperbole juſqu'à dire, *qu'on ſoupçonnoit les comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juſte opinion de leur habileté à ceux qui viendroient à la lire après avoir appris les applaudiſſemens qu'elle a reçus*; il veut encore me dépouiller im-

pitoyablement du peu qui pourroit après cela me revenir de ma misérable part d'auteur; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même. A propos de quelques personnages qui lui ont paru de trop dans la piece, il me dénonce comme son plagiaire en s'écriant : *Quel besoin de la mere de Gustave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une scene intéressante, dans le quatrieme tome des* Mémoires d'un homme de qualité ! Sur quoi, en vrai paon jaloux d'une de ses plus belles plumes, & qui veut l'arracher à la prétendue corneille, il renvoie à cette note, au bas de la page : *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de dona Diana de Velez.*

Je voudrois bien, pour l'amour du lecteur, du journaliste & de moi-même, avoir pu me dispenser de cette petite discussion polémique, qui peut-être ne sera guere amusante pour tous les trois. Mais on doit, je crois, réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique ; & sur-tout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité, que le sont ceux de l'auteur *des Mémoires d'un homme de qualité*, & de *Manon Lescot.*

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célebre auteur, aussi bien que pour moi qui suis son partisan, & qui voudrois n'avoir

qu'à le faire admirer en tout, c'eſt qu'en me forçant de me juſtifier, il me réduit à la néceſſité de l'accuſer & de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me ſuppoſe.

En effet, le ſujet de cette ſcene intéreſſante qu'il revendique ſi hautement, où l'ai-je trouvé? où l'ai-je pris? Où naturellement je le devois trouver, où j'avois tout droit de le prendre; dans l'*Hiſtoire des révolutions de Suede*; c'eſt-à-dire, dans l'hiſtoire même de mon héros qui y eſt compriſe. Remarquons enſuite que cet ouvrage ſi connu & ſi digne de l'être, eſt fort antérieur aux *Mémoires d'un homme de qualité*; & de là nous conclurons que c'eſt ſur l'auteur de ces mémoires, non ſur moi, que retombe à plomb & que demeure imprimée la tache du plagiat.

L'hiſtoire eſt ici ma ſource unique, authentique & légitime. Plus j'y prends, plus je ſuis en regle. Jetons les yeux ſur les préfaces de Corneille & de Racine: nous y verrons que moins ces grands maîtres ont ſubſtitué du leur dans un ſujet pris de l'hiſtorien, plus ils s'en ſont félicités. L'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une tragédie eſt travaillé ſur l'hiſtorique, mieux il eſt conçu; & tout épiſode imaginé alors pour être lié au fait

principal,

principal, n'eſt jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolere en faveur, ou de la ſéchereſſe du fond, ou du goût particulier de notre théatre. Mon ſujet, dans ſa ſource, ſe trouvant donc heureuſement enrichi d'un incident auſſi pathétique que celui *d'une mere menacée de la mort aux yeux de ſon fils victorieux, s'il ne met bas les armes*, n'euſſé-je pas été bien mal-habile, bien mal inſtruit de mes droits & de mes avantages, ſi j'euſſe fait ſcrupule d'en uſer, parce que j'aurois ſu qu'un autre ſe les ſeroit injuſtement appropriés? Etoit-ce à lui de les réclamer & de m'en faire un ſujet de reproche, comme s'il ne ſavoit pas, ainſi que je viens de le dire, qu'autant le poëte dramatique a bonne grace de ſuivre l'hiſtoire pas à pas, autant il ſied mal au romancier de ne pas s'en écarter le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à ſoi ſeul le mérite d'un ouvrage qui n'en a guere d'autre que celui de l'invention?

Je ſerai avec lui de meilleure compoſition ſur la propriété des honneurs du premier ſuccès. Il la décerne aux comédiens: je la leur abandonne. Le plus ou le moins d'habileté dans les acteurs, influe en effet preſque toujours ſur le ſort des nouveautés. C'eſt une vérité dont j'ai trop profité & trop ſouffert, pour ne pas l'atteſter & pour

n'en pas convenir avec qui le voudra. Oui, ſans doute, l'acteur eſt alors un de nos principaux mobiles; quand ſur-tout nous n'avons pas le don ni les facultés néceſſaires pour préſider également aux répétitions & aux premieres repréſentations, pour donner le ton d'abord aux acteurs, enſuite aux ſpectateurs, & puis à tous les journaliſtes; pour ſavoir enfin, à toute ſorte de prix, tant par nous-mêmes que par nos dévoués, prévenir, captiver, violenter, harceler, acheter même s'il le faut, les ſuffrages quels qu'ils ſoient, de poids ou non, pourvu qu'ils ſoient bruyans ou nombreux; dût la piece, de deſſus le théatre où elle viendroit de triompher, aller échouer ſous la preſſe, & grêler le libraire, après avoir un peu refait le comédien. Oui, encore une fois, tout auteur qui ſe ſera produit ſur la ſcene ſans de ſi belles précautions, tout auteur, dis-je, honnêtement jaloux de ne réuſſir que par les bonnes voies, ne pourra guere y parvenir d'emblée, qu'à la faveur des talens du comédien; & s'il en ſort à ſon honneur, ſa cauſe alors, fût-elle auſſi bonne par elle-même que la mienne au fond peut-être étoit douteuſe, il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie; ou c'eſt un préſomptueux, &, qui pis eſt même, un ingrat.

Où le ſuccès commence à nous devenir un peu

plus propre, c'eſt aux diverſes repriſes, & quand, après la retraite des premiers acteurs, la piece remiſe au théatre produit toujours le même effet entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique, qui fut ſi vive & ſi prématurée, ſoutiendra-t-elle encore que l'auteur n'y eſt pas pour quelque choſe? Ce ſeroit en vouloir trop auſſi à l'amour-propre de ſon prochain, en bien craindre les égaremens, & pouſſer étrangement loin le charitable ſoin de les réprimer. Que ce beau zele ſe tranquilliſe ſur mon compte, en s'aſſurant que je ne ſuis pas plus enflé du ſuccès théatral qui a continué, que je le fus de celui qui l'annonça: or, celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Je ne fus donc pas aſſez enorgueilli du premier accueil fait à *Guſtave*, pour avoir eu beſoin que l'auteur du *Pour & contre* ſe mît ſi fort en peine de me rappeller à mon néant; puiſque même encore aujourd'hui, quand je ſerois aſſez peu ſenſé pour me laiſſer éblouir du bonheur conſtant des repriſes, & pour m'oſer prévaloir d'un titre ſi foible, je ſerois toujours forcé de redeſcendre bientôt à ma place, aux cris humilians de la plupart de mes lecteurs, juges ſéveres, mais éclairés, à qui rien n'impoſe, & qui, non ſans grande apparence de raiſon, n'attribuent la bonne fortune

de cette tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent, je veux dire à la multiplicité des événemens.

J'avoue que je venois de me trouver si mal de la simplicité du sujet de *Callisthene*, que je laissai l'esprit s'emparer de tous les *remplissages* que lui présenta l'imagination, tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas, comme on voit, & je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma piece. Je pense là-dessus comme tout autre, & comme le plus simple raisonnement invite à penser, sans le secours des poétiques. Rien n'est mieux sans doute que de savoir, avec un sujet simple, entretenir pendant le cours de cinq actes l'attention du spectateur dans toute sa vivacité, sans autre magie que celle du flux & du reflux des passions embellies de cette élégance & sage & continue dont fut doué l'unique & l'inimitable Racine. Quiconque y parviendra, méritera toujours infiniment plus que celui qui, bondissant, pour ainsi dire, d'incidens en incidens, se tire enfin d'affaire, moins par la fertilité de son propre fonds, que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci.

La multiplicité des événemens, sans contre-

dit, eſt inexcuſable quand elle affoiblit, qu'elle exténue, & qu'elle abſorbe l'intérêt principal; quand elle eſt mal amenée, mal tiſſue & mal débrouillée. Les objets ſe diſperſent alors & ſe croiſent; l'attention du ſpectateur ſe diviſe avec ces objets; & l'eſprit les ſuivant quelque tems avec contention, ſe relâche enfin, s'embarraſſe & ſe perd dans le labyrinthe. Dès-lors l'ouvrage n'amuſe plus; il égare, il fatigue, & par-là même il ceſſe d'être un ouvrage d'agrément; ce n'eſt plus pour les ſpectateurs qu'une étude vaine & fatigante.

Mais ſi, au contraire, tous ces événemens procedent ſans peine les uns des autres, & ſe ſuccedent par une progreſſion immédiate; s'ils s'entrelacent & ſe démêlent avec ordre & ſans embarras; ſi, toujours ſubordonnés à l'action principale, ils ne font, en conduiſant à la cataſtrophe, que la ſuſpendre agréablement; ſi ce ne ſont enfin que des points de lumiere très-vifs & très-diſtincts, qui ſur le chemin arrêtent le regard ſans trop le fixer & ſans faire perdre de vue le centre eſſentiel & lumineux où ils doivent tous aboutir & s'éteindre; reprocher l'abondance alors, je crois pouvoir le dire, c'eſt mauvaiſe humeur, peut-être mauvaiſe foi; je dirai même ingratitude.

Or, pour faire voir comme les événemens se produisent ici, s'enchaînent & se développent naturellement & sans confusion, je vais, en joignant à l'historique par où j'ai débuté, ce qu'exigeoit de moi l'usage du théatre françois, je vais, dis-je, dans le moins d'espace que je pourrai, dévider ici tout le fil de ma fable, & conduire ce fil d'un bout à l'autre, précisément & localement comme il se trouve étendu dans le cours du poëme.

A la vérité, j'ôte par-là un peu du plaisir de la surprise à ceux qui, lisant cette préface, n'auroient encore ni vu ni lu la piece. Mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir ni la lire, par une prévention fondée sur le rapport des *feuilles périodiques* du tems; & cette analyse alors pourra les en guérir, ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs ouvrages en tous genres, ont souffert & souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance à des curieux nonchalans, ces sortes d'arrèts épistolaires que dictoient à la hâte l'ignorance, l'erreur & la partialité! Ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon écrivain, dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément. Car enfin c'étoit avoir à

paſſer par une eſpece d'inſulte, avant que d'en être au vrai péril ; & ſe voir déjà, pour ainſi dire, à moitié proſcrit, en arrivant au pied du ſeul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc eſſuyé cet échec, je ne m'en puis relever que par un extrait qui, ſans cette raiſon, ſeroit auſſi déplacé qu'inuſité dans une préface.

Déployons d'abord l'avant-ſcene, c'eſt-à-dire, la matiere des expoſitions.

FABLE DE L'AVANT-SCENE.

ADÉLAÏDE, fille de Stenon, prince & adminiſtrateur de Suede, avoit été dès l'enfance, engagée par ſon pere à Guſtave, à qui elle demeuroit attachée par l'inclination la plus tendre. A la mort de Stenon, quand cet amant étoit devenu la reſſource unique de ſa princeſſe, & le dernier défenſeur de la liberté des Suédois, il ſe trouvoit malheureuſement détenu priſonnier à Copenhague, contre le droit des gens, par les ordres de Chriſtierne, roi de Dannemarck & de Norwege, ſurnommé pour ſes cruautés, *le Néron du Nord.* Celui-ci, à la faveur d'un avantage ſi mal acquis, s'étant avancé ſans obſtacle juſqu'au pied des murs de Stockolm, avoit pris la ville d'aſſaut, & y avoit commis toutes les cruautés

d'un vainqueur de ſon caractere. Entr'autres violences, en haine & de Guſtave & de la mémoire de Stenon, il avoit fait empriſonner Adélaïde, ſans daigner ſeulement la voir ni l'entendre. Il avoit auſſi fait enfermer avec elle, ſans qu'il s'en doutât, & à titre de ſimple ſuivante, Léonor, mere de Guſtave, laquelle paſſoit pour avoir péri dans le maſſacre général. Quelque tems après, des raiſons d'état avoient engagé Chriſtierne, qui étoit marié & ſans enfans, à conclure, contre ſon gré, le mariage de ſa priſonniere avec Fréderic, héritier préſomptif de ſes deux couronnes. Ce prince, vivement épris des charmes d'Adélaïde, mais auſſi vertueux que Chriſtierne l'étoit peu, non ſeulement avoit eu la grandeur d'ame de ſacrifier ſon bonheur au repos de cette amante infortunée, mais pouſſoit encore la magnanimité juſqu'à juſtifier, juſqu'à ſolliciter même auprès du tyran, les délais qu'elle demandoit; juſqu'à flatter enfin l'eſpérance aſſez mal fondée qu'elle conſervoit toujours de revoir bientôt ſon libérateur. Auſſi Chriſtierne, également impatienté & des égards de l'un & des retardemens de l'autre, avoit cru mieux ſe faire obéir, en portant lui-même ſes ordres à la princeſſe. Il l'avoit donc vue, & de ce moment en étoit devenu éperdument amoureux.

Dès-lors, occupé du ſoin de ſatisfaire ſa paſſion effrénée, en prenant la place de Fréderic, & ne ſe faiſant pas une affaire, quand il en ſeroit tems, d'en agir avec lui ſans aucune meſure, il avoit ſongé d'abord à ſe débarraſſer de la reine par un divorce : & dans le même tems, pour ôter à la princeſſe un reſte d'eſpérance nuiſible à ſes deſſeins ſecrets, il avoit mis à prix la tête du rival aimé, la tête de Guſtave, dont les armes victorieuſes ne l'alarmoient déjà que trop. Car ce prince qui, de ſon côté, ne s'étoit pas endormi, ayant enfin trompé la vigilance de ſes gardes, & ramaſſé quelques troupes, venoit à grandes journées venger & délivrer ſa princeſſe & ſa patrie. Son armée n'étoit pas loin de Stockolm ; & d'intelligence avec un parti conſidérable qu'il s'y étoit fait, il tenoit embuſquée aux portes de la ville, l'élite de ſes troupes, prête à fondre au premier ſignal. Mais, au moment d'un triomphe qu'il regardoit comme aſſuré, craignant, non ſans raiſon, que ſon ennemi réduit au déſeſpoir, ne le privât du fruit de ſa victoire, en attentant, dans ſa rage, à la perſonne d'Adélaïde, il avoit, devant tout, formé le hardi projet de l'enlever, & ne s'étoit repoſé de l'exécution que ſur lui-même. C'eſt où les choſes en ſont quand la toile ſe leve, & que Chriſ-

tierne en raconte une partie, flatté des deux plus agréables nouvelles qu'il pouvoit recevoir; l'une vraie, c'étoit la mort de la reine; l'autre fauſſe, c'étoit la mort de Guſtave.

Fable de la piece.

Gustave donc, qui s'eſt fait devancer du bruit de ſa mort, & de qui la perſonne eſt inconnue (*a*) à Chriſtierne, s'annonce & ſe préſente à lui comme un guerrier qui, dans un combat ſingulier, vient de ſe défaire de l'ennemi dont il avoit mis la tête à prix. Il répond d'une maniere préciſe à toutes les queſtions qu'on lui fait, & rejette fiérement ce prix, en noble & zélé citoyen qui n'avoit eu en vue que ſa propre gloire, le repos de ſon maître & celui de ſa patrie. L'honneur ſeul ayant donc été ſon motif, il ne veut, pour toute récompenſe, que le dégage-

(*a*) Casimir.

Et ne craignez-vous pas, ſeigneur, en vous montrant,
D'un tyran ſoupçonneux le regard pénétrant?

Gustave.

Non. Lorſque le barbare uſa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de ſa préſence;
Et rendu par le tems, méconnoiſſable aux miens,
Je puis me préſenter ſans riſque aux yeux des ſiens.

Act. II, ſc. 3.

ment d'une parole qu'il a cru pouvoir donner à ſon adverſaire expirant : c'eſt de remettre à la princeſſe, en main propre, un billet où cet amant malheureux, en lui faiſant ſes derniers adieux, lui conſeille de céder au tems. Chriſtierne reconnoît l'écriture, & ne voyant rien dans le billet qui ne lui faſſe deſirer que la princeſſe le voie, il accorde à l'inconnu l'entrevue qu'il demande. Guſtave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde. Il l'inſtruit du bon état des affaires, & du projet de ſon enlevement. Elle lui apprend qu'il en eſt un plus eſſentiel & plus difficile encore à tenter ; c'eſt celui de ſa mere qu'il croyoit avoir perdue, & qui non ſeulement eſt vivante, mais qui de plus, ſur le bruit de la mort de ſon fils (la douleur l'ayant trahie & fait reconnoître), venoit d'être miſe dans les fers, où, d'un inſtant à l'autre, elle eſt en danger du dernier ſupplice. Il s'agit donc de s'aſſurer avant tout d'un ſi précieux otage. Adélaïde s'y emploie vivement la premiere, en faiſant agir Fréderic qui demande en effet à Chriſtierne la liberté de Léonor ; mais avec tant de hauteur & ſi peu de ſuccès, que déſagréable & ſuſpect au tyran, il perd la ſienne lui-même & ſe voit arrêté. Guſtave, de ſa part, comme on peut croire, n'agit pas moins avec toute l'ardeur que ſon devoir exige. Mais ſes

mesures, qui jusques-là n'avoient été prises que pour le salut de la princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauroient être bien justes. Aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement, au poids de l'or, la fidélité des gardes; & par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non seulement les gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils feignent de ne le pas être. Ce dernier contretems fait tomber Gustave dans le plus funeste piege qu'on puisse appréhender pour lui. Trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers, & conduit à Christierne. Il est reconnu pour Gustave, au transport douloureux de sa mere, devant qui, sur de forts soupçons, le tyran le fait paroître exprès en cet état. Il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa faction leve l'étendard. On l'arrache des mains de ceux qui le menent à la mort. Le signal se donne, ses troupes se montrent; & suivi d'elles, il revient & rentre au palais. Christierne n'y étoit plus. Comme le plus foible, à la premiere nouvelle de ce tumulte, il avoit fui; & emmenant avec lui la princesse, il tâchoit de regagner sa flotte, où ses fideles serviteurs avoient eu la précaution de transporter par avance & Fréderic & Léonor. Gustave le poursuit & l'atteint qu'il

n'étoit encore que ſur la partie des eaux glacées qui ſéparent la côte & la rade. Après un combat rare, opiniâtre & ſanglant, il arrache Adélaïde au raviſſeur, & le laiſſe échapper, ignorant malheureuſement que Léonor demeuroit en ſon pouvoir. Il ne l'apprend qu'au moment que, de retour au palais, on lui propoſe de la part du tyran l'horrible alternative, ou de la voir poignarder ſur le tillac, ou de livrer la princeſſe. L'heure qu'on lui laiſſe pour ſe réſoudre ſuffit aux Danois pour faire éclater ſur la flotte une conſpiration formée de longue-main en faveur de Fréderic ; il en eſt fait aſſez de mention dans le cours de la piece, pour que ce dernier incident qui dénoue, ne ſoit pas une pure machine. Ainſi Fréderic, de la captivité, remonte ſur un trône que ſon peu de goût pour la ſouveraineté lui avoit fait céder à Chriſtierne. En roi digne de l'être, en rival généreux, il ſignale ſon avénement par renvoyer la mere au fils, & avec elle leur ennemi commun chargé des fers dont ils ſortoient tous les trois. Guſtave ſe venge, mais en héros. Il laiſſe la vie avec la liberté à Chriſtierne, & le fait embarquer à l'inſtant pour aller traîner l'une & l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouiſſe. La tendreſſe & la valeur couronnées, couronnent à leur tour l'heureux dénouement.

Que voit-on là d'obſcur, de vague, de forcé, & qui ne tienne intimément à l'intérêt principal? Tout n'y eſt-il pas clair, naturel, préparé, conduit, & dans le degré de vraiſemblance qu'on peut raiſonnablement exiger des pieces de théatre? La ſimplicité reſſerre, il eſt vrai, le plan de *Calliſthene* en une ſeule page; & la multiplicité en fait occuper ici quatre ou cinq à celui de *Guſtave.* Si leur différence eſt grande à cet égard, celle de leur ſort ne le fut pas moins. *Calliſthene* eſt tombé: *Guſtave* a réuſſi. Peut-être auſſi ni l'un ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita; je ſuis fondé du moins à le croire, ſur ce que le premier, dans ſa diſgrace, a trouvé des apologies juſques ſous la plume de feu M. l'abbé Desfontaines, & ſur les levres de M. de Voltaire, deux priſeurs compétens, & qui ne penchoient pour moi rien moins que vers la flatterie: au lieu que ces mêmes apologiſtes ſe ſont tû ſur *Guſtave*, & que mes autres confreres les auteurs ne m'ont jamais félicité de ſa chance, que de ce ton dont à la cour on ſe félicite les uns les autres des graces du maître. Je m'en tiens donc au bon ton, à celui dont mes deux illuſtres défenſeurs ſe ſervirent en faveur de l'infortuné *Calliſthene*; je m'endors ſur leur généreuſe protection, & les en remercie. Quant au trop heureux *Guſtave*, de quelque

façon qu'ils en aient pensé eux & les mécontens, tous conviendront au moins que, si le public l'a injustement favorisé, c'est de ces injustices qu'un auteur lui pardonne aisément; & moi, de mon côté, je conviens que ce ne sont pas là de ces lauriers si bien plantés ni si verdoyans, que le poëte ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'événemens en effet rassemblés les uns proche des autres, il ne pouvoit manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux, appellés par les néologues, *coups de théatre*, légers phénomenes, jolis éclairs toujours les très-bien venus & revenus sur le moderne horison de nos parterres: coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté, qu'ils étoient animés du feu séduisant, & soutenus de la figure intéressante d'un des plus brillans acteurs (*a*) qui, depuis Baron, aient joint sur le théatre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'acteur, c'est, je crois, apprécier la piece à peu près ce que ceux qui la rabaissent le plus veulent bien qu'elle vaille. Ils doivent être contens. Tâchons maintenant de répondre à d'autres objections.

(*a*) Dufresne.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à Chriſtierne ; quand même, à toute rigueur, on auroit quelque raiſon, ne pourrois-je pas dire qu'en pareil cas, n'avoir raiſon qu'à toute rigueur, c'eſt avoir extrêmement tort ? Ne nous doit-on pas, dans nos poëmes, quelques libertés, quelques licences même, en conſidération du plaiſir qui en réſulte, auſſi bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que, vis-à-vis des écrits utiles, jouent ces pénibles bagatelles ? *Malheureux ouvrages* (dit ſenſément l'auteur d'*Alzire* dans l'épître dédicatoire), *qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur du public, & à l'illuſion du théatre, pour tomber enſuite dans la foule & dans l'obſcurité.* Tant de veilles pour ſi peu de fruit, méritent bien, dis-je, quelques commodités & quelque tolérance. Nous qui n'ambitionnons qu'à divertir & qu'à plaire, demandons-nous trop, pour notre peine un peu gratuite, quand nous demandons quelque relâchement ſur la rigidité du vrai & du vraiſemblable ? Auſſi, depuis le *Cid* juſqu'à *Zaïre* qui précéda immédiatement *Guſtave*, le théatre a-t-il joui du privilege qu'on veut m'ôter, & que je réclame. Auroit-il été révoqué préciſément pour moi ? Et l'indulgence diminueroit-elle à meſure que les talens diminuent ? Mais faiſons voir que

l'indulgence

l'indulgence de mes juges part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde ſait que la peinture a deux ſortes de vrai : le *vrai ſimple* & le *vrai idéal*. La poéſie a les deux mêmes ſortes de vraiſemblable. Le *vraiſemblable ſimple* eſt celui qui, dans un événement, ſe préſente naturellement à l'eſprit : le *vraiſemblable idéal* conſiſte en un choix de diverſes conjonctures qu'on raſſemble, & qui rarement ſe trouvent réunies dans le cours d'un événement ordinaire. Le poete alors, pour former un objet bien théatral, diſpoſe à ſon gré des coups de la fortune, à peu près comme le peintre, pour embellir ſon tableau, commande en quelque ſorte à la nature. C'eſt ce *vraiſemblable idéal* que mes cenſeurs appellent *impoſſibilité*; mais, ſelon l'uſage du théatre, on verra qu'il n'y a plus rien de régulier dans la crédulité de Chriſtierne, & que je n'ai pas pris mes aiſes ſi fort à la volée qu'on veut le faire penſer. D'abord, tout eſt préparé. Le bruit de la mort de Guſtave a devancé ſon arrivée : Chriſtierne en a déjà parlé comme d'une choſe qu'il ne révoque plus en doute. Il étoit pourtant néceſſaire, pour le *vraiſemblable ſimple*, qu'il demandât à voir la tête qu'on lui apporte. Il n'y manque pas non plus. Pourquoi, dit-il à l'inconnu,

Pourquoi ſe préſenter, ſans ce gage à la main?

L'inconnu étant Guſtave lui-même, ſi le tyran inſiſte par-delà un certain point, la pyramide auſſi-tôt s'éboule. Il inſiſte donc, mais ne paſſe pas mes vues; & c'eſt ici où, à la faveur du *vraiſemblable idéal*, je prends décemment mes commodités dramatiques. Chriſtierne interroge cet inconnu ſur ſon nom, ſur les lieux, ſur les tems, & ſur les circonſtances. Eſt-ce en croire les gens ſi fort les yeux fermés? Les réponſes ſont poſitives, mais enveloppées à la vérité ſous quelques mots à double entente, ſi agréables au théatre en ces ſortes de cas; mots peſés ſi curieuſement par l'auditeur mis au fait; mots officieux qui ſauvent également le héros, & de la honte du menſonge devant lui-même, & du danger de la vérité devant le tyran. De plus, la contenance ferme & tranquille du brave inconnu, le noble refus qu'il fait du ſalaire honorablement acquis, ſes ſentimens impoſans & relevés qui frappent le tyran lui-même d'admiration, la teneur artificieuſe du billet qu'il donne à lire, enfin cette facilité qu'il y eut toujours à perſuader les hommes de ce qu'ils deſirent le plus ardemment; tout cela, n'en déplaiſe à la chicane des mal-intentionnés, tout cela, dis-je, devant des auditeurs entraînés de bonne foi par l'amour du plaiſir, ſuffit, & de

reſte, pour établir la confiance dans le cœur d'un tyran de théatre, & pour aſſeoir en conſéquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au *vraiſemblable idéal* pour juſtifier l'aveuglement prétendu-volontaire, dont on taxe Adélaïde. Elle a long-tems, dit-on, ſon amant devant elle, ſans le reconnoître. Elle ne l'a point d'abord devant elle; quand il s'y trouve enſuite, elle ne le voit point. Rien n'eſt plus naturel, ni plus dans la vraiſemblance. On en va juger. Que le lecteur veuille bien ſeulement ſe faire un peu ſpectateur. Le jeu que je le prie de ſe repréſenter, doit aider à mon raiſonnement.

Comment Adélaïde pourroit-elle reconnoître ſi-tôt Guſtave? Dans quelle circonſtance, en quel inſtant paroît-il? Au moment qu'elle ne peut plus douter de ſa mort qui vient de lui être confirmée; au moment que ſa chere Léonor, arrachée d'entre ſes bras, eſt peut-être livrée aux bourreaux; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux autels pour y donner ſa main. Trois coups de foudre, qui l'accablent à la fois, font qu'elle ne voit, n'entend, ni ne ſe ſent plus. Qu'on ſe la figure donc, au-devant du théatre, abymée en elle-même & comme pétrifiée, tandis que du fond Guſtave s'avance à pas lents;

Gustave annoncé comme un simple particulier porteur des dernieres volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie; Gustave changé par onze ou douze ans d'absence & de travaux, & sur-tout aux yeux d'une personne qui n'en avoit que dix ou onze lors de leur séparation; enfin Gustave jaloux, & justement alarmé des préparatifs du mariage de la princesse, vivement intéressé par conséquent à ne se pas laisser démêler si-tôt, pour la mieux pénétrer, & voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle. Il avance, dis-je, à pas lents & le front baissé, vers Adélaïde qui, sans l'envisager, sans presque tourner la tête, prend le billet après quelques mots mal articulés qu'à peine elle écoute, & qu'il ne prononce que d'une voix basse & altérée. Voilà dans quelle position de part & d'autre se donne & se reçoit ce billet qui arrache à la princesse les larmes, les plaintes & les regrets les plus tendres. Gustave alors tout transporté, tombe à ses pieds, & se fait reconnoître. Est-ce là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? Les clair-voyans qui demandent où sont les yeux de la princesse, voudroient-ils bien nous dire maintenant où étoient les leurs? Et ne sont-ils pas eux-mêmes accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Venons à Léonor. Abſolument parlant, on eût pu ſe paſſer ici de ce rôle de mere; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente à ſa place, puiſque cette mere en fait l'office; & que, de tous les tems, la bienſéance & le dialogue en exigerent une à côté de nos princeſſes. Or on ne ſait que trop ce que cette ſorte de rôle poſtiche (même dans M. Racine qui ne s'en paſſa jamais) entraîne ſouvent après ſoi de foible & d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire de fondre ce perſonnage oiſif & néceſſaire, dans celui d'une mere, qui donne lieu à de grands incidens? Dès lors, de froid & de ſubalterne, le rôle devient noble, intéreſſant, & par conſéquent celui d'une principale actrice. Où la ſcene eût donc été vuide & rampante, elle eſt ornée & ſoutenue; le pathétique & le grand prennent la place du ridicule & du languiſſant; enfin, la chaleur également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralyſie invétérée, & fait ainſi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque ſurabondance, en eſt-ce une au fond ſi vicieuſe?

Ce que je n'accorderai jamais, c'eſt que la piece ait pu ſe paſſer de Fréderic; & ce que je nie encore davantage, c'eſt que ſon caractere ne ſoit ni héroïque, ni naturel. Mollir ſur ce ſecond

article, ce ſeroit prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cauſe, il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce prince eſt, dit-on, foible & mépriſable au point d'en être une eſpece de monſtre en morale : 1°. Parce qu'il s'eſt démis volontairement des droits qu'il avoit ſur deux couronnes. En ſecond lieu, parce qu'aimant une belle princeſſe que le devoir & l'amour attachent à un héros qui l'adore, il ne ſe prête pas à la politique d'un tyran qui la lui veut faire épouſer. Ce ſont là, ſuivant mes critiques, les rêves d'une imagination déréglée, & deux excès de généroſité qui ne ſont ni l'un ni l'autre dans la nature.

Voilà donc deux ſi beaux triomphes ſur ſoi-même, relégués parmi les faits monſtrueux. Pour moi, ce que je trouve ici de vraiment monſtrueux, c'eſt que cela puiſſe le paroître ; & ce qui l'eſt peut-être encore plus, c'eſt qu'il y ait des gens qui ne ſe faſſent pas une affaire du déshonneur où l'on s'expoſe en l'oſant dire ouvertement. J'aurois cru, vu la corruption rafinée de nos mœurs, l'hypocriſie & plus d'uſage & plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes, cela n'eſt que trop poſſible & que trop ordinaire ; mais qu'un peu de pudeur au moins ne plâtre pas ce manque de goût : encore

une fois, une ſi rare indifférence ſur ce qu'on laiſſe à penſer de ſoi, en penſant ſi mal tout haut, me paroît ſans comparaiſon moins naturelle que celle qu'on reproche à mon Fréderic ſur les interêts de ſon amour & de ſa grandeur. Mais quoi? C'étoient encore ici de ces ſortes d'*honnêtes gens* crayonnés dans la préface de l'*Ecole des peres*, qui trouvoient à redire que je nommaſſe *fils ingrats*, des enfans enrichis par un pere qu'ils abandonnent dans ſon indigence. *Ce ne ſont*, diſoient-ils froidement, *que des hommes faits comme les autres, que des hommes uniquement occupés de leurs intérêts particuliers.* Ces honnêtes gens effectivement ſe connoîtroient-ils mieux que moi aux hommes de leur tems? & ſeroit-ce là véritablement comme ils ſont faits? En ce cas, je m'écrie avec Curiace:

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

Et j'ajoute ſur le ton de Xipharès, en revenant à Fréderic:

Si l'avoir peint tel, eſt un crime,
Mon eſprit n'en eſt pas ſeul coupable aujourd'hui;
Mon cœur eſt mille fois plus criminel que lui.

Car, en compoſant ce rôle, je m'en ſouviens très-bien, je ſentois plus que je n'imaginois; &

j'y prenois trop de plaisir après tout, pour que la fiction ne fût pas plus que moins dans l'ordre des choses naturelles. En effet, & je l'ai toujours pensé, la générosité (ce mot pris dans toutes ses acceptions, & sur tout dans celle dont il s'agit ici) est de toutes les vertus la seule peut-être qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes; c'est de plus, selon moi, celle de toutes les vertus, dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce. Mais aussi ce genre de félicité, dans toute son étendue, n'étant réservé qu'à la grandeur & qu'à l'opulence, & me trouvant né si loin de l'une & de l'autre, je me dédommageois en poëte; c'est-à-dire, que mon esprit se transplantoit dans le cœur d'un prince de ma fabrique, & que là, comme dans la sphere natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité, il se délectoit à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déjà pour moi purement chimérique, sans que, me soutenant que le principe l'est aussi, l'on me la veuille encore totalement anéantir? On n'en viendra point à bout. Le principe est bon. Les deux sacrifices que je fais faire à Fréderic sont dans la nature. Eh quoi, parce que la haute vertu seroit malheureusement devenue plus rare que la scélérateſſe, celle-ci conserveroit sur nos théatres un

air de vraiſemblance qu'on ne trouveroit plus à l'autre! Graces au ciel, le ſcandale ne va pas encore ſi loin. La clémence d'Auguſte dans *Cinna* nous paroît auſſi vraiſemblable pour le moins, que la rage effrénée de Cléopâtre dans *Rodogune*, que les forfaits de Narciſſe, de Mathan & de Rhadamiſte. Diſons plus : n'y a-t-il pas de la méchanceté d'eſprit, ou tout au moins de la noire miſantropie, à croire qu'il n'eſt plus d'ames de la belle trempe? Quand même il ne s'en trouveroit plus (ce qu'à Dieu ne plaiſe que je ſuppoſe pour plus d'un moment), ne ſuffiroit-il pas ici, pour ma juſtification, qu'autrefois il y en ait eu, & qu'il fût fort à ſouhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui? Or, il eſt ſûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a dans l'hiſtoire plus que ſes équivalens. Des ames qu'aſſurément on ne taxera pas de foibleſſe, Dioclétien, Charles V, tant d'autres, & ſans ſortir du lieu de ma ſcene, Chriſtine de Suede, tous ont abdiqué l'autorité ſouveraine. Effort qui paſſe peut-être celui de la refuſer. Tel en effet pourroit ne la jamais ambitionner, qui, l'ayant en main, ne s'en deſſaiſiroit jamais. Quant à ſacrifier les intérêts d'une paſſion auſſi frivole que l'amour, au bonheur de la perſonne aimée, ou ſeulement à celui d'un rival eſtimable, nous en avons pour exemples

ſignalés la continence de Scipion, & le don qu'Alexandre fit de ſa maîtreſſe au peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin : la vengeance eſt une paſſion bien autrement puiſſante encore ſur le malheureux cœur humain, que l'amour & que l'ambition : témoin ces vers d'Atrée :

Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux !
Du plus puiſſant de tous, j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

Cependant combien de pardons généreuſement accordés ! Qui ne ſait le bel acte & l'excellent mot de M. de Guiſe ? tous les deux ſi pieuſement & ſi fidélement employés dans le dénoument d'*Alzire*, où, en expirant, Guzman dit à Zamore qui vient de le poignarder :

Ton dieu t'a commandé le meurtre & la vengeance ;
Et le mien, quand *ton bras* vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Cela n'a paru ni romaneſque ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur & la bouche d'un Eſpagnol, & d'un Eſpagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il eſt, je l'ai peint aſſurément tel qu'il fut. Au pis-aller, n'euſſé-je fait que le peindre tel qu'il doit être, j'aurai du moins rempli le devoir le plus eſſentiel de mon état : j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du

reste, Fréderic, dans tout ce qu'il dit, exprime du mieux que j'ai pu, les sentimens de courage & d'honneur convenables, pour imprimer à son désintéressement tout le caractere de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un lecteur vertueux & sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'être. Rien n'est pourtant plus vrai, & j'ai cru devoir y répondre sérieusement, parce qu'il arrive souvent qu'en gardant le silence, la bonne cause demeure en butte à la froide & mauvaise plaisanterie, laquelle prend toujours faveur, & quelquefois racine.

Quant à la versification de ma piece, je me tais. Non que je l'avoue aussi négligée qu'on le veut dire ; tant s'en faut. Eh, qui mieux que moi peut savoir le contraire ? Il n'y a point ici de négligence. Les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquoit. Mais je vois ce que c'est : n'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie & le naturel, dans un poeme aussi plein d'événemens & d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages, rien moins que des poetes. Attentif uniquement à remuer le cœur, ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit & l'oreille. Figures bril-

lantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithetes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, &c. j'aurai trop mis tout cela malheureuſement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canoræ;* en un mot, j'aurai trop ſuppoſé à mon ſiecle un goût pareil à celui de nos anciens, qui *aimoient mieux*, dit le ſage moderne auquel nous devons l'hiſtoire critique de la philoſophie, *être émus par les beautés fortes qui réſultent du tout enſemble, que par les beautés de détail.*

Juſques-là, je n'aurai peut-être pas eu grand tort; mais il me reſtera toujours celui d'avoir laiſſé à deſirer dans mes vers plus de pompe & d'harmonie qu'il n'y en a. Des illuſtres du métier ont avancé que cette pompe & cette harmonie, eſſentielles à la vérité dans l'épopée & dans l'ode, non ſeulement ne l'étoient point dans le dramatique, mais que même elles y étoient quelquefois nuiſibles & déplacées. Ils s'abuſoient. M. Racine témoigne contre eux. Ses endroits les plus ſimples s'en ſont trouvé & ſuſceptibles & toujours embellis. Mais ce grand homme emporte avec lui le ſecret d'un ſi précieux mêlange. Ses ſucceſſeurs ont moins recueilli l'héritage, qu'ils ne l'ont démembré. Chez les uns, on deſire cette chaleur & ce beau ſimple ſi eſſentiels; &

chez les autres, cette harmonie si desirable. Vouloit-on que je réunisse en moi, misérable glaneur, des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager ? Cette versification-ci sera donc assurément destituée de pompe & d'harmonie : & principalement de cette harmonie exquise, si chere à nos déclamateurs de ruelles, qui plus environnés de leur talent imaginaire, que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur, vont récitant à qui veut & ne veut pas les entendre, tantôt avec emphase :

Rhodes, des Ottomans le redoutable écueil, &c. (*a*)

Ou, d'un air voluptueux & passionné :

Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes. (*b*)

Ou bien, d'un ton fier & farouche :

Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage, &c. (*c*)

Encore une fois, je n'ai rien fait pour ces mauvais comédiens là, & dès lors je sens dans quel néant, devant eux, je dois tomber à la lecture. Mais je ne m'intéressois qu'à mes spectateurs, pour qui j'espere avoir assez fait, en cas que l'on admette ce principe avancé par un écrivain versé

(*a*) *Bajazet*, act. II, sc. premiere.
(*b*) *Britannicus*, act. II, sc. premiere.
(*c*) *Rhadamiste*, act. II, sc. II.

dans ces matieres (*a*) : *Ce n'eſt autre choſe*, dit-il, *que la prononciation qui conſtitue la douceur ou la rudeſſe des mots ; & l'oreille juge de l'harmonie d'après la prononciation ſeule.* Or les vers de *Guſtave*, tels qu'ils ſont, furent très-bien prononcés, & fort bien reçus. L'auteur du *Pour & contre*, comme on a vu, n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrois donc n'être pas tout-à-fait ſans replique ſur ma verſification ; mais la prétérition n'eſt déjà que trop longue. Et qui ne ſait d'ailleurs le danger qu'il y a de ſe trop bien défendre, ne courût-on que le riſque d'avoir raiſon devant des adverſaires qui ne le prétendent ni ne le pardonnent jamais ? Ne nous brouillons avec perſonne. Un auteur doit le plus qu'il peut s'aſſurer de l'indulgence de tout le monde ; un auteur tel que moi, plus qu'aucun autre ; & de celle de ces meſſieurs, plus que de celle des gens raiſonnables qui n'en manquent jamais.

(*a*) Réfutation des principes de M. Rouſſeau de Geneve, page 22.





STANCES à la tête d'un exemplaire présenté à la reine de Suede en 1733. *(a)*

DIGNE sang du grand roi que j'ai peint dans mes vers,
Du prix de ses hauts faits pacifique héritiere,
D'un coup-d'œil obligeant qu'envîra l'univers,
Favorisez l'essor d'une muse étrangere.

Il nous suffit souvent, pour nous faire un grand nom,
Du seul nom des héros que nous faisons paroître ;
Si de les bien chanter je n'ai pas l'heureux don,
J'ai du moins, comme on voit, celui de m'y connoître.

Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers neveux
Iront à plus d'un titre, & d'un titre bien juste :
Le talent, toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

Gustave est un héros, est un *(b)* nom dont l'appui
Peut aussi me transmettre à la race future.
Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux, en lui
Triomphent la valeur, l'amour & la nature.

Plus d'un prodige encore illustra sa maison.
Charle, Christine, Adolphe, à l'envi l'ont ornée.
Les retrouvant en vous, l'Europe avec raison,
Admire vos vertus, sans en être étonnée.

(a) Ulrique Eléonor, derniere princesse du sang de Gustave.

(b) Gustave est l'anagramme d'Auguste.

Tous quatre à la Suede ont coûté bien des pleurs.
Mais vos profpérités finiront leur hiftoire :
Et fans avoir eu part jamais à leurs malheurs ,
Vous n'aurez partagé que leur trône & leur gloire.

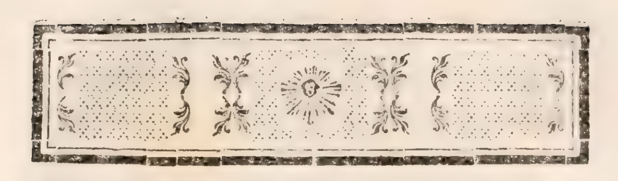
Tout vous en eft garant : les droits de vos aïeux ,
L'amour de vos fujets , les vœux du nord , les nôtres ;
L'heureufe étoile enfin du prince aimé des cieux ,
Dont les nobles deftins fe font unis aux vôtres.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, *prince du fang des rois de Suede.*
ADELAÏDE, *princeffe de Suede.*
CHRISTIERNE , *roi de Dannemarck & de Norwege.*
FREDERIC, *prince de Dannemarck.*
LEONOR , *mere de Guftave.*
CASIMIR, *feigneur Suédois.*
RODOLPHE, *confident de Chriftierne.*
SOPHIE, *confidente d'Adélaïde & de Léonor.*
GARDES.

La fcene eft à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suede.

GUSTAVE-



GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Chriſtierne abſent révere-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma préſence,
Le Dannemarck en paix ſouffre-t-il la régence?
La reine....

RODOLPHE.

Elle n'eſt plus, ſeigneur, & cette mort
Peut-être enleve un ſceptre au monarque du nord.
Du ſénat mécontent l'autorité jalouſe
Ne ployoit qu'à regret ſous votre auguſte épouſe;
A peine a-t-il en main le timon de l'état,
Que le peuple, ſous lui, reſpire l'attentat;
Traite d'invaſion, de puiſſance uſurpée,

Ce qu'ici vous tenez de Rome & de l'épée ;
Et s'érigeant en juge entre Stockholm & vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort. Sa chûte & décide & prononce.
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce ;
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suede, & retint suspendu,
Entre Gustave & moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asyle ;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler ;
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause ;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc pour un tems ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux, dès long-tems, méditoit l'infortune :
Oui, la mort la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée,

Les tranſports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent, que toujours il s'eſt tû.

RODOLPHE.

Tout le monde en effet, ſeigneur, en eſt encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta ſurpriſe augmente en apprenant ſon nom;
Adélaïde.

RODOLPHE.

Elle!

CHRISTIERNE.

Oui: la fille de Sténon,
Héritiere du trône, attachée à Guſtave,
Promiſe à Fréderic, détenue en eſclave,
Reſte unique & plaintif d'un ſang que j'ai verſé;
Voila d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si ſa poſſeſſion, ſeigneur, vous eſt ſi chere,
Pourquoi permettre donc que Fréderic eſpere?

CHRISTIERNE.

Hélas! ſouvent ainſi nous-mêmes contre nous,
Du ſort qui nous pourſuit, nous préparons les coups.
Juſte punition de la façon barbare,
Dont ma rage accueillit une beauté ſi rare!
Ecoute, & plains un cœur qui n'a pu s'attendrir,
Qu'après avoir tout fait pour n'oſer plus s'offrir.
Par un dernier aſſaut cette ville emportée,
Couvroit de ſes débris la mer enſanglantée;

La vengeance y faifoit éclater fa fureur ;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce palais renfermant de nombreufes cohortes,
Nous y courons. La hache en fait tomber les portes :
J'entre, on fuit devant nous, le fang coule, & nos cris
Font voler la terreur fous ces vaftes lambris.
Mourante entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colere enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient défarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le refte d'un fang funefte à ma famille.
Les armes de fon pere ont fait périr mon fils ;
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournois les yeux de deffus la victime ;
Et ce courroux ainfi, libre dans fon effor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en fortir jamais elle étoit condamnée ;
Mais on adore ici le fang dont elle eft née.
Il étoit important de tout pacifier ;
Et ce fut à ma haine à fe facrifier ;
A fouffrir que l'hymen unît à fa perfonne,
L'héritier préfomptif de ma triple couronne.
Fréderic, avoué de l'état & de moi,
Eut donc ordre d'aller lui préfenter fa foi.
Il y fut ; le penchant fuivit l'obéiffance ;
Mais quoiqu'il eût pour lui rang, mérite & naiffance,

Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mit fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines,
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah, Rodolphe! peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi!
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse, & des graces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment;
Ni jamais dans un cœur l'amour ne prit naissance,
Avec tant d'ascendant, & si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible,
Que de loin dominoit un rival invincible?
Je n'osai donc parler; mon feu se renferma;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Fréderic ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine;

Qu'il parte, & que l'honneur d'un ſi brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Fréderic eſt encor vertueux & fidelle;
Mais il eſt adoré dans le parti rebelle:
Et des écrits publics ſont revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.
Erreur pernicieuſe, ou damnable artifice,
Qui traveſtit le crime en acte de juſtice,
Du maître & des ſujets rompt le ſacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen.
N'expoſez pas le prince au danger trop viſible
D'oublier ſes devoirs, en trouvant tout poſſible;
Et ſur-tout, au moment qu'environné d'amis,
Son amour offenſé ſe croiroit tout permis.
Laiſſez-le, s'occupant de ſa folle tendreſſe,
Vainement ſoupirer aux pieds de la princeſſe;
Cependant, ſous le joug ramenant le Danois,
Et bientôt, pour un ſceptre, en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre:
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre:
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plait, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des ſoucis dévorans où mon cœur ſe conſume,
Je ſens que ta préſence adoucit l'amertume.
Sur tes conſeils, ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute & vois tout, ne te ralentis pas.

Perce de cette cour l'obſcurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde ;
Fais-la de ſa priſon paſſer en ce palais ;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du ſort de ſon amant gardons-nous de l'inſtruire ;
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Vas ; tâche ſeulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la diſpoſer à l'offre de mon cœur.

SCENE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce & me prépare,
Un ſi fidele ami ſans doute eſt la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit.
La fortune me cherche, & le bonheur me fuit.
Sous le ſuperbe dais des trônes que l'on vante,
Siegent les noirs ſoupçons & l'aveugle épouvante ;
Un ſommeil inquiet en ſuſpend les travaux ;
Et le trouble m'y ſuit, juſqu'au ſein du repos.
Quoi, pour objets de crainte ou de guerre éternelles,
Des voiſins ennemis, ou des ſujets rebelles !
J'ai dompté les premiers ; & les autres, cent fois,
D'un châtiment ſévere ont reſſenti le poids.
Déjà, ſi je n'accours, l'hydre eſt prête à renaître.
Eſclaves révoltés, tremblez ſous votre maître !
Redoutez un courroux trop ſouvent rallumé !
Traîtres, je ſerai craint, ſi je ne ſuis aimé.



SCENE III.

CHRISTIERNE, FREDERIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE.

FRÉDERIC, ſavez-vous le deſtin de la reine ?

FRÉDERIC.

Seigneur, on me l'apprend, & le devoir m'amene....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit auſſi, qu'infidele à ſon roi,
Mon peuple oſe, pour vous, s'élever contre moi ?

FRÉDERIC.

Ah ! je le déſavoue, & je n'ambitionne....

CHRISTIERNE.

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on ſoupçonne.
Qui m'eût été ſuſpect ſur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçu ſon arrêt.
Je vous connois ſi bien, que mon ordre ſuprême,
Du ſoin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint, pour vous, l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ſes feux.

FRÉDERIC.

A de pareils égards je dois être ſenſible ;
Mais cet objet aimé, ſeigneur, eſt inflexible ;
Il le ſera toujours ; & quelque éloignement
Seroit, pour moi, plutôt un ſecours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, & n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse ;
Et je veux.....

FRÉDERIC.

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir.
Ah ! laissez-moi me vaincre, & soyez moins rigide.
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs ;
Mais puisque sa constance & vous & moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave,
Est serré par le tems, loin d'en être affoibli,
Je ne veux & n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDERIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDERIC.

Qu'une ombre ! Quoi, Gustave....

CHRISTIERNE.

Est tombé sous les coups
D'une secrete main vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle ;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.

L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même, & ne m'accufez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuifer & d'effuyer fes larmes.
Du refte, vantez-lui vos foins officieux;
Je leur accorde enfin fon retour en ces lieux:
Elle y peut revenir; mais plus de réfiftance.
Sachez faire ceffer fa défobéiffance,
Lui faire refpecter mes ordres abfolus:
Ou le maître offenfé ne vous confulte plus.



SCENE IV.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

MON ame dès long-tems, feigneur, vous eft connue.
Souffrez qu'en liberté je pleure à votre vue
Les malheurs de Guftave, & ceux de mon pays.

FRÉDERIC.

Les intérêts du mien ne font pas moins trahis.
Répandons, Cafimir, l'un & l'autre des larmes;
Toi, fur ton prince; & moi, fur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi fi grand.
Chriftierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain! & je fuis fon fujet! lui, mon maître!
Ah! laiffant là les droits du fang qui m'a fait naître,
C'eft un cri qui du ciel doit être autorifé;

Tout sceptre que l'on souille, est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique & ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas, que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets & du sang !
Faut-il que la vertu modeste & magnanime
Néglige ainsi ses droits, pour en armer le crime !

FRÉDERIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux.
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :
J'évitai le fardeau de la toute-puissance,
Je cédai sans effort des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran, ma mollesse est coupable ;
Et pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté,
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
Pour achever ma honte, & consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime !
Que de moi la princesse apprenne son malheur !
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur !
Evitons-la. Fuyons. Prévenons ma foiblesse.

Son amour inquiet m'interroge ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe à regret le mien ſe voit réduit
A ne lui pas ôter l'eſpoir qui la ſéduit :
Lui laiſſerai-je encor cet eſpoir inutile ?
Et quand je le voudrois, ſerois-je aſſez tranquille ?
Un ſeul mot, un regard, un ſoupir.... Je la voi.
Retiens, cher Caſimir, tes pleurs, ou laiſſe-moi.



SCENE V.

FREDERIC, ADELAIDE, LEONOR.

ADÉLAÏDE.

SÉJOUR où commandoit l'auteur de ma naiſſance,
Lieux témoins du bonheur de ma paiſible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur ſang eſt proſcrit,
Hélas, que votre aſpect me frappe & m'attendrit !

FRÉDERIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité ſa préſence ?
Mon trouble à chaque inſtant peut trahir mon ſilence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cauſe un nouvel effroi,
Seigneur, à qui ſubit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur il parle à ſa captive.
Ce changement, qui tient en ſuſpens mes eſprits,
De ma ſoumiſſion devoit être le prix ;

Vous l'êtes-vous promife ? Auriez-vous laiffé croire
Que je fonge à trahir & Guftave & ma gloire ?

FRÉDERIC.

Non, madame. Vous-même avez-vous un moment
Accufé mon amour d'un tel égarement ?
Non : fincere & foumis, j'ai fur votre conftance,
Ainfi que mes difcours réglé mon efpérance.
Fréderic qui vous aime, & que vous avez craint,
N'afpire qu'à l'exil, & ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint ! Ah, feigneur, le deftin qui m'outrage,
Ne permet qu'à moi feule un fi trifte langage.
Vous aimez, dites-vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'eft-ce que l'amour qui fait couler mes pleurs ?

FRÉDERIC.

Madame, l'on reffent, quand l'amour eft extrême,
Avec fes propres maux, ceux de l'objet qu'on aime ;
Souffrant donc à la fois ma peine & vos ennuis,
Nul ici n'eft à plaindre autant que je le fuis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le fais, partagé mes alarmes.
La prifon d'où je fors vous a coûté des larmes ;
Et votre appui fans doute en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon perfécuteur,
De la même pitié l'adreffe téméraire
Ne m'eût peinte incertaine & prête à lui complaire.
Grace au ciel, elle a fu plus noblement agir,
Et je puis en goûter les effets fans rougir.

Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance.
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance !
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer.
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant,
La volonté d'un pere, & d'un pere expirant.
Ma fille, me dit-il, *comptons sur sa vaillance :*
Il sera mon vengeur ; soyez sa récompense.
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits : j'en compte encore un, son malheur,
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique ;
Exil où mon image est sa ressource unique !
Cela seul en mon cœur a droit de le graver :
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi pour nous moins inhumaine,
Si la victoire un jour en ces lieux le ramene,
De ce héros instruit de vos bontés pour moi,
L'estime & l'amitié paîront ce que je doi.
J'espere tout encor, seigneur, puisqu'il respire :
Et c'est vous tous les jours qui me le daignez dire.
Il m'aime : il saura vaincre ; il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FRÉDERIC, *à part.*

Malheureuse princesse !

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez ! Quelle eſt la douleur qui vous preſſe ?

FRÉDERIC.

Vous connoiſſez le roi, madame ; & vous ſavez. . .

ADÉLAÏDE.

Je ſais que le barbare oſe tout. Achevez.

FRÉDERIC.

Hélas !

LÉONOR.

Va-t il ſur nous fondre un nouvel orage ?

FRÉDERIC.

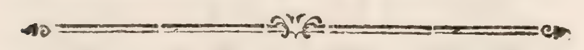
Léonor, ſoutenez aujourd'hui ſon courage.
Adieu. (*Il ſort.*)

LÉONOR *le ſuivant.*

Qu'annonce enfin ce douloureux tranſport ?

ADÉLAÏDE.

Ah, mon cœur a frémi, ſeigneur ! Guſtave eſt mort !



SCENE VI.

ADELAIDE, LEONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réſervée,
Madame, & par vos ſoins je m'y vois arrivée !
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas !
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,

Le jour où dans les fers par vous je fus ſuivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes triſtes yeux, qu'à regret je r'ouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une ame plus virile:
Eſt-ce à vous à pleurer quand ſa mere eſt tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne ſert en ce jour
Qu'à prouver que le ſang eſt moins fort que l'amour.

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge, un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'eſt auſſi cher que vous l'eſt un amant;
Et je ne voudrois pas lui ſurvivre un moment
Mais n'eſt-ce pas, madame, être auſſi trop crédule?
De nous tromper ici ſe fait-on un ſcrupule?
On veut vous dégager de vos premiers ſermens.

ADÉLAÏDE.

Ah, le prince eut toujours de nobles ſentimens!
Fréderic eſt ſincere.

LÉONOR.

Oui; mais, madame, il aime.
Chriſtierne d'ailleurs peut l'abuſer lui-même:
Celui-ci, ſur un bruit qui flatte ſa fureur,
Tout le premier peut-être eſt auſſi dans l'erreur.
Se plaiſant au récit d'événemens ſemblables,
Le peuple a de tous tems donné cours à des fables.

Guſtave,

Gustave (sans chercher d'exemples au-dehors)
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son pere,
L'opinion publique enveloppant sa mere,
Sans doute quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit ; que dis-je ! il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, madame, enfin si le vouloir céleste,
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel au châtiment trop lent à se resoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il étoit revêtu :
Tandis que, sous ses pieds, Christierne abattu,
Cachant dans la poussiere un front sans diadême,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ?

ADÉLAÏDE.

Eh bien donc ! de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parens, pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle, & qui l'a répandue.
Vous aurez jusques là suspendu mes tourmens.
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens !



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CASIMIR.

HÉROS de la patrie, ombre auguste & plaintive,
Prince, à qui les destins veulent que je survive;
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici bientôt, ici, ton bourreau mercenaire
Doit venir, de ton sang, demander le salaire;
Ce fer le lui réserve; il mourra! fût-ce aux yeux
Du cruel abreuvé d'un sang si précieux,
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes.
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes,
Dans leur sang, quel qu'il soit, défend de se tremper;
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc.....

SCENE II.

FREDERIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH, seigneur! où courez-vous? D'où naissent
Les transports & le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDERIC.

Ah, je me fuis moi-même, & je me fais horreur!
Cafimir, c'en eft fait! j'ai part au parricide.
J'ai du fort de Guftave inftruit Adélaïde.
Je n'ai pu furmonter la pitié qu'infpiroit
Une efpérance vaine où fon cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée; & j'en porte la peine.
Son malheur, contre moi, va redoubler fa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même ofé,
C'eft m'être mis au rang de ceux qui l'ont caufé.
Ma douleur, à fes yeux, peut-elle être fincere?
Elle craint mon amour; elle croit que j'efpere;
Qu'un triomphe fecret renferme dans mon fein
Les lâches fentimens d'un rival inhumain;
Je ne la blâme pas: d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle foit raffurée?
Il n'eft pour elle ici qu'injure ou faux refpect;
Rien qui ne lui doive être odieux ou fufpect.
Je ne m'en prends qu'aux foins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable.
A fa honte, à la mienne, il veut être obéi;
Et s'il me fervoit moins, je ferois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princeffe,
Que fans doute, pour vous, en ce moment il preffe.

FRÉDERIC.

Eh! c'eft là le fujet de mon emportement.
Je courois la rejoindre à fon appartement,

Épancher à ses pieds & mon cœur & mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes,
Et là-dessus du moins la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y suivre, on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'ame outrée.
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui, hors de l'équité, méconnoît tout pouvoir;
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime.
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Fréderic à son rang.

CASIMIR.

Remontez y, seigneur. Abattez qui vous brave.
Attaquez-le en un tems, où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits,
Aux lieux d'où part la foudre, a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel, & les vœux de la terre.
Que dis-je! le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple & le sénat, pour vous, ont tout osé.
La clameur vous couronne; & la flotte informée,
Déjà du même zele est sans doute animée.
Éclatez: la victoire est sûre, & n'est pas loin.
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-tems des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi!

Et que le jour, après, s'il veut, me ſoit ravi !
Trop content, ſi je ſuis la derniere victime
D'un pouvoir ſi funeſte & ſi peu légitime !

FRÉDERIC.

Adieu; le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aſpect qui me bleſſe les yeux.

SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR *à part, voyant Guſtave qui détourne la vue à ſa rencontre, & ſemble vouloir l'éviter.*

DEVROIS-JE d'un défi favoriſer le traître ?

(Haut, & tirant l'épée.)

Monſtre ſouillé du ſang de mon auguſte maître,
Évite, ſi tu peux, le péril que tu cours !
Je ne t'imite point, lâche ! défends tes jours.

GUSTAVE *ſe découvrant & allant à lui.*

Arrête. Ouvre les yeux, Caſimir : enviſage
L'ennemi qui t'aborde, & que ton zele outrage.
Cet accueil pour Guſtave eſt un accueil bien doux.

CASIMIR *ſe jetant à ſes pieds.*

Que vois-je ? Quel prodige! Ah, ſeigneur, eſt-ce vous ?
Vous, de qui la Suede a pleuré la diſgrace !

GUSTAVE.

Parlons bas. Leve-toi, Caſimir, & m'embraſſe,

Je ſaurai dignement récompenſer ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi.
Ma ſurpriſe eſt égale à ma frayeur extrême.
Vous, vivant! vous, ici! vous, dans le palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un aſſaſſin!

GUSTAVE.

Je connois Chriſtierne, & ſais où je m'expoſe:
Sois tranquille. J'eſpere encor plus que je n'oſe.
En vain la barbarie habite ce ſéjour,
Cher ami, ſi pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais, rentre en ma confidence.
Mais ſe peut-on parler ici ſans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais eſt le plus aſſuré.
De tous ſes courtiſans Chriſtierne entouré,
Ne revient pas ſi-tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre ſoin, raſſure un feu timide
Qui de dix ans d'abſence a lieu d'être alarmé.
Le fidele Guſtave eſt-il encore aimé?

CASIMIR.

Oſe-t-il ſoupçonner la foi de la princeſſe?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de ſa promeſſe,
N'eût-elle pas laiſſé diſpoſer de ſa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR.

Dans la tombe, avec vous, elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte, ni danger,
Ami ; Stockolm est libre, & je vais vous venger.

CASIMIR.

Et quelle trame heureuse a donc été tissue ?
J'ignore l'entreprise, au moment de l'issue :
De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

En entrant (tu l'as vu) sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, & craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils, & ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible ?
Non, seigneur, non ; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné ;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront : mais le motif est beau.
Vos amis, sans cela, seroient tous au tombeau.
Je flattois sans rougir, une injuste puissance
Qui souvent, à ma voix, épargna l'innocence ;

Et vous devez, ſeigneur, à ce zele, à ma foi,
Ceux que vous avez cru plus fideles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne; & déſormais, n'ayons l'ame occupée,
Que du plaiſir de voir toute erreur diſſipée.
Je te retrouve ſtable & ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant, & plein d'un bel eſpoir.
Dans le piege mortel, je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Caſimir, mon audace & ma joie?
Pour te les peindre, ſonge aux horreurs du paſſé,
A tant d'excès commis, à tant de ſang verſé!
Rappelions-nous ici ma premiere infortune;
Image à des vengeurs plus douce qu'importune!
A la cour du tyran, Guſtave ambaſſadeur,
Et d'un ſang dont l'on dut révérer la ſplendeur,
Éprouve des cachots la rigueur & l'injure.
Je languis dans les fers; tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, & fuyant nos frontieres,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangeres,
Je paſſai ſous un ciel encor plus ennemi,
Où le ſoleil n'échauffe & ne luit qu'à demi;
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours diſpute encore à des hommes ſauvages;
Aſyle inhabitable & tel qu'en ces déſerts,
Tout autre fugitif eût regretté ſes fers.
Sans amis, ſans patrie, ignoré ſur la terre,

C'eſt là durant trois ans, que je fuis & que j'erre;
Qu'impuiſſant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je ſuis né.
Une miſere enfin ſi profonde & ſi rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du nord, du fond de ſes frimats,
Je ſus faire ſortir des hommes, des ſoldats,
Et même des amis généreux & fidelles
A ne le pas céder aux ames les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens; & les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vaſtes mers.
A peine ai-je abordé cette triſte contrée,
Et de quelques ſuccès ſignalé mon entrée;
Que l'eſpoir, à ce bruit, renaiſſant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers ſous mes drapeaux vengeurs.
C'eſt alors que pour vaincre, il fallut diſparoître;
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'aſſaſſins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuiſible:
Traveſti, mais des miens par-tout l'ame inviſible,
Je marche à la faveur de ce déguiſement;
Et Guſtave à couvert, triomphe impunément.
Dans Stockolm, à l'abri de l'heureux ſtratagême,
Je viens ſeul me ſervir d'émiſſaire à moi-même.
Là, je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre enſanglanté,
Une veuve, une fille, une mere plaintive;

Tout m'émeut ; tout retrace à mon ame attentive,
L'inſtant où, de leur fils réclamant le ſecours,
Périrent ſous le fer les auteurs de mes jours.
Et juge de ma tendre & vive impatience,
Quand le cœur embraſé d'amour & de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible priſon,
Où vous laiſſez gémir le beau ſang de Sténon.
J'aſſemble mes amis ; mon aſpect les anime ;
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime ;
Ils doivent cette nuit attaquer le palais ;
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tous prêts,
Du creux de nos rochers, ſortant ſous ma conduite,
Ameneront l'alarme & le meurtre à ma fuite.
Du carnage mon nom ſera l'affreux ſignal.
Mais je veux m'aſſurer, avant l'inſtant fatal,
D'un ſalut dont le ſoin m'agiteroit ſans ceſſe ;
Je veux de ce palais enlever ma princeſſe.
Dans ce deſſein (qu'en vain tu n'approuverois pas
Après avoir ſemé le bruit de mon trépas,
J'oſe me préſenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Guſtave.
J'héſitois, je l'avoue, à m'y déterminer ;
L'ombre de l'impoſture a de quoi m'étonner ;
Mais ſongeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis, pour punir un perfide.

CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, ſeigneur, en vous montrant,
Du tyran ſoupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non. Lorſque le barbare uſa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de ſa préſence;
Et rendu par le tems méconnoiſſable aux miens,
Je puis me préſenter ſans riſque aux yeux des ſiens.
Mais quand, pour m'introduire auprès de la princeſſe,
Il ne me faut pas moins de courage & d'adreſſe;
Que perſonne (du moins tel eſt le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Fréderic;
Ami, j'y réflechis Dis-moi. Comment t'en croire?
Sur quoi l'aſſures-tu fidelle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Fréderic lui-même a laiſſé voir;
Sur ſa pitié pour elle, & ſur ſon déſeſpoir.
N'en cherchez pas, ſeigneur, de preuve plus ſolide;
Son déſeſpoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'amant maltraité, ſon cœur compatiſſant
N'a de maux & d'ennuis que ceux qu'elle reſſent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuſe.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuſe;
Du tyran qui le ſert, il déteſte l'appui;
Ses prétentions même ont ceſſé d'aujourd'hui.
D'aujourd'hui, comme un crime, il regarde ſa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival, bien de la grandeur d'ame.

CASIMIR.

Et c'eſt ce que je vois de plus flatteur pour vous.
Plus le rival eſt grand, plus le triomphe eſt doux.

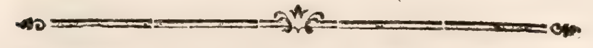
J'aimerois mieux une ame & moins noble & moins
tendre.
Moins Fréderic prétend, plus il a dû prétendre.
Que n'eût pu ſa vertu ſur un cœur vertueux ?
Je ſerois bien injuſte & bien préſomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périſſe,
D'exiger ou d'attendre un ſi grand ſacrifice.
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'eſtime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déjà peut-être..... Mais mes yeux vont m'en inſtruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire.
Sors ; je cours te rejoindre au ſortir de ces lieux ;
Apprendre à nos amis à te connoître mieux ;
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en méſurer les ſuites ;
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir, & de n'en craindre plus.

SCENE IV.

GUSTAVE.

MES yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde !
Je tremble ! Voilà donc ce Guſtave intrépide
Qui vient changer la face & les deſtins du nord ?
Ce guerrier redouté qui mépriſant la mort,
Juſques dans ſon palais vient braver Chriſtierne ?
Un mouvement jaloux l'abat & le conſterne !
De quoi jaloux encor ? J'en rougis : mais hélas !

Tendre & toujours abſent, quels ſoupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît. Gardons que ce trouble n'éclate !



SCENE V.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

QUEL air tranquille & fier ! je vois ce qui la flatte ;
Elle croit qu'on la trompe, & loin de renoncer.....
Eſt-ce là le ſoldat qu'on vient de m'annoncer,
Celui qui de Guſtave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui, ſeigneur. Triomphez ; & que le ciel apprête
A tous vos ennemis un ſemblable deſtin !

CHRISTIERNE.

Pourquoi ſe préſenter ſans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'aſſurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puiſſance.
C'eſt un ſpectacle affreux dont vous pouvez jouir :
Et c'eſt à vous, ſeigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'eſt ſelon moi, ſeigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me ſens une ame au-deſſus du commun,

Qui bientôt m'en promet & ſaura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguiſemens de ce chef téméraire,
A tes yeux vigilans, n'ont donc pu le ſouſtraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, ſeigneur, pour échapper,
Je le connoiſſois trop, pour m'y laiſſer tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? Dans quelle circonſtance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? Dans quels tems?

GUSTAVE

A Stockholm. Aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux!

GUSTAVE.

Ici même; & dans l'inſtant peut-être,
Qu'au péril de vos jours, il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes. Pourſuis. Comment triomphes-tu?
L'as-tu pris ſans défenſe, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la ſuite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,

Que je le fais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(*à Rodolphe.*) (*à Gustave.*)

J'aime fa noble audace. Indique ton falaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé.
Un intérêt fi bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en expofant ma vie,
La gloire de fervir mon maître & ma patrie :
Et puifque l'honneur feul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout falaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'efpérance frivole.
Prononce. Que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE *tirant un billet.*

Guftave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit par un dernier effort ;
Et j'ai cru lui pouvoir hafarder la promeffe
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princeffe.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient ; tu feras fatisfait.
Je connois fa main ; donne. Oui, c'eft elle en effet,

(Il lit.)

Adieu, princeſſe infortunée.
La victoire n'eſt pas du plus juſte parti.
Je vous ſervois, je meurs; telle eſt ma deſtinée:
Et mon aſtre cruel ne s'eſt point démenti.
D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment que je meurs.
Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due;
Laiſſez-en déſormais diſpoſer les vainqueurs.

(à Guſtave lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux diſparoiſſe,
Rodolphe te fera parler à la princeſſe.

GUSTAVE.

Il me reſte une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Et quoi?

GUSTAVE.

Que par ménagement & pour elle & pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de ſa perte;
Mais comme un ſimple ami dont la main s'eſt offerte.

CHRISTIERNE.

Je t'entends: c'eût été le premier de mes ſoins.



SCENE

SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien, lui faudra-t-il encor d'autres témoins ?
Elle en croira Guſtave : elle verra ſa lettre ;
Et ſon dernier avis peut enfin la ſoumettre.
Mais que ſon cœur ſe rende ou non, j'aurai ſa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de tems.....

CHRISTIERNE.

Non, Rodolphe ; demain.
C'eſt tout le tems que peut ſouffrir la violence
D'un amour qu'ont laſſé la gêne & le ſilence.
Soumiſe ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarraſſer des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuîront des ſujets infidelles ?

CHRISTIERNE.

Vains diſcours ! je ne crains ni lui, ni les rebelles.
Fréderic y renonce ; oſant le déclarer,
Lui-même il s'eſt privé du droit d'en murmurer.
Et quant à mes ſujets, tout le mal ne procede
Que du feu de la guerre allumée en Suede.
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout ſera déſarmé.

Je te dispense enfin de ces marques de zele.
J'adore Adélaïde, & je ne vois plus qu'elle.
Toi-même qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu sans injustice opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contrainte, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesures à garder?
Il s'agit de mourir, ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien; daignez plaire : essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous....

CHRISTIERNE.

Oui, Rodolphe, oui; telle est mon ardeur:
Dût-elle, entre mes bras, signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse......
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, & je regne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?

Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux, ne désarment-ils pas ?
L'hymen a des devoirs ; le trône a des appas :
L'un ou l'autre peut-être adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flame.
D'un amant couronné tu relevois les droits ;
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Fréderic elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Et qui donc ?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, seigneur, vous est-elle connue ?

CHRISTIERNE.

C'est, il m'en souvient bien, la suivante éperdue,
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable & mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans le ressentiment qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus ; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est, se démêle à travers l'apparence ;

Et tout ſon air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-deſſus du rang qui l'avilit.
En tout ceci, daignez ſouffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce ſera l'irriter.
N'importe : ton avis n'eſt pas à rejeter.
Uſe en homme éclairé de ton zele ordinaire.
Obſerve-les de près : & s'il eſt néceſſaire,
Pour peu que tes ſoupçons pénetrent plus avant,
Tu peux les ſéparer. Vas; mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expoſe,
Vole au temple. Que tout pour demain s'y diſpoſe.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux ſeulement laiſſe ignorer le nom;
C'eſt au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque abſolu je prétends l'en inſtruire.

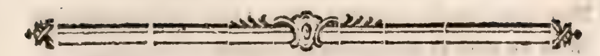
RODOLPHE.

Vous pouvez tout, ſeigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE.

Plus d'avis,
Ni de retardemens. Je le veux. Obéis.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! chere Sophie, après tant de misere,
Libre enfin tu t'es vue entre les bras d'un pere?
Je partage avec toi.... Mais je vois à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que la prison n'a-t-elle été ma sépulture!
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé par-tout le deuil & le ravage.
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant,
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte;
Un désert est resté. Vaste & lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros,
A péri dès long-tems par la main des bourreaux.

Mon pere fut du nombre, & je viens de l'apprendre.
Mais en vain je demande où repose sa cendre;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton pere fut fidele & cher à sa patrie;
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie;
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur, quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir à la fois l'amour & la nature....
Car enfin, sois sincere, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, madame; sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! Eh, quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour!

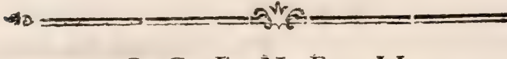
SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carriere;
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtriere;

Et qu'à ce défenſeur long-tems victorieux,
On arrache la palme & la vie à nos yeux.
Sa déplorable mere eſt enfin convaincue ;
Et du coup trop certain ſa grande ame abattue....

ADÉLAÏDE.

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai beſoin, comme toi, d'être ſeule un moment.



SCENE II.

ADELAIDE.

Et ma douleur profonde, à ce récit funeſte,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reſte !
Ainſi donc la vertu cede au crime impuni !
Toute erreur eſt ceſſée, & tout eſpoir fini !
Ai-je bientôt du ciel épuiſé la colere !
O mort ! ô ſeul aſyle !...



SCENE III.

ADELAIDE, LEONOR.

LÉONOR.

Ah, ma fille !

ADÉLAÏDE.

Ah, ma mere !

LÉONOR.

Moi ſans fils comme vous maintenant ſans époux,

Notre unique reſſource eſt à des noms ſi doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai cru plus propices !

ADÉLAÏDE.

Preſſentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux ſont trahis.

ADÉLAÏDE.

O mon dernier eſpoir ! ô Guſtave !

LÉONOR.

O mon fils !

ADÉLAÏDE.

Heureuſes qu'en ce jour d'amertume & d'alarmes,
Il nous ſoit libre encor de confondre nos larmes !

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur ! ne l'oubliez jamais !
Je vivrai du plaiſir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur ! oubliez-vous vous-même,
Combien, depuis quel tems, à quel titre je l'aime ?
Oubliez-vous, madame, en ce triſte moment,
Que je le pleure à titre & d'époux & d'amant ?
L'un à l'autre promis preſque dès ma naiſſance,
Le déſir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un ſouvenir ſi cher attendrit nos adieux.

Bien que mon ſecond luſtre alors finit à peine,
L'éloignement n'a fait que reſſerrer ma chaine.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus ſolemnels,
Croiſſoit de jour en jour ſous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je meſurois la ſienne.
Mon pere fut le ſien, ſa mere étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des ſentimens ſi doux.
Ils faiſoient notre joie. Ah, madame! eſt-ce à vous,
Quand la mort nous l'enleve, eſt ce à vous d'oſer croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?
Qui ſeroit-ce? Jamais Fréderic à mes yeux,
Tout ſoumis qu'il paroît, ne fut plus odieux.

LÉONOR.

Encore eſt-ce un bonheur que dans notre infortune,
Il ſache commander à ſa flamme importune;
Et que l'uſurpateur, juſqu'ici ſon appui,
Semble craindre à préſent de vous unir à lui.
Oh! que vous voyant libre & moins tyranniſée,
Étrangement tantôt je m'étois abuſée!
A de juſtes remords j'imputois ſa douceur.
Mais c'eſt qu'il ne voit plus d'obſtacle à ſa grandeur.
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raiſons d'état,
Qu'il a ſu mieux trancher par un aſſaſſinat.

ADÉLAÏDE.

Madame, attendons-nous à quelque ordre ſiniſtre.
Le tyran ſe fait craindre à l'aſpect du miniſtre.

SCENE IV.

ADELAIDE, LEONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE.

NON, madame ; le roi veut faire déſormais
A la ſévérité ſuccéder les bienfaits.
En ce jour où tout prend une paiſible face,
Il veut que le paſſé ſe répare & s'efface ;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ſes exploits.
La garde qui vous ſuit déjà n'eſt plus la ſienne.
Ce palais reconnoît en vous ſa ſouveraine :
Commandez-y, madame, & rempliſſez un rang
Où la vertu vous place encor plus que le ſang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître eſt touché des pleurs qu'il fait répandre,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce palais ſe doit aſſujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laiſſe ſortir.
Trop d'horreur eſt mêlée à l'air qui s'y reſpire.
Il eſt d'affreux climats qui bornent cet empire ;
La nature y languit loin de l'aſtre du jour ;
Mon repos, mon bonheur eſt là ; c'eſt le ſéjour,
L'aſyle & le palais qu'on demande à ton maître ;
Et non des lieux ſouillés du ſang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déſerts me faire abandonner.

Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre pere n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser :
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême ;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, & les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans souvent c'est les trahir ?
Parlons à cœur ouvert, & laissez l'insolence
Qui sous un beau semblant masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits ;
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix ;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel tems choisit-il pour en former les nœuds ?
Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,

Toute pudeur en lui, toute humanité cesse:
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui pour premier trophée à cette horrible fête,
De Gustave égorgé, verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile.
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquile;
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux,
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR.

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur & l'injure?
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'auguste caractere,
Sur-tout en adressant la parole à sa mere.

RODOLPHE.

Vous, sa mere!

ADÉLAÏDE.

Il manquoit cette horreur à mon sort.
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, madame. Le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours dès qu'elle vous est chere.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin

D'écarter de l'autel un ſemblable témoin ;
Et que pour contenir la douleur qui l'égare ,
D'avec vous aujourd'hui mon devoir la ſépare.]

ADÉLAÏDE.

Nous ſéparer , cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon maître , pour vous , je m'y crois obligé.
Gardes !

ADÉLAÏDE.

Qu'oſes-tu faire ? Eſt-ce là ma puiſſance ?

RODOLPHE.

Vous ſervir , ce n'eſt pas manquer d'obéiſſance.

LÉONOR.

Adieu , madame , adieu. Ce triſte éloignement
D'un trépas deſiré hâtera le moment.
Le tyran m'offriroit une grace inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reſte un aſyle !
Animés de l'excès des plus vives douleurs ,
Ces foibles bras ſauront vous diſputer aux leurs !
Eh , quoi vous me laiſſez déſolée & confuſe ?
A mes embraſſemens ma mere ſe refuſe ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ? Hé bien , je les reçois ,
Madame ; honorez-m'en pour la derniere fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma conſtance.
Ne vous oubliez pas juſqu'à la réſiſtance.
Qu'eſpérer des efforts d'une tendre amitié ?

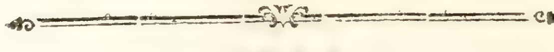
Eſt-il ici pour nous ni reſpect ni pitié ?
Et le ſexe & le rang y ſont ſans privileges.
Le ſort nous abandonne à des mains ſacrileges ;
Les déſarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités oppoſons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate ;
Confondez hardiment l'eſpoir dont on ſe flate.
Redoutant vos ſujets prêts à ſe révolter,
Chriſtierne à vos jours n'oſeroit attenter :
A qui donc oſe ici vous traiter en eſclave,
Expliquez-vous en reine, en veuve de Guſtave.
Redemandez le ſang d'un pere, d'un époux.
Pleurez-les : pleurez-moi : vengez-les : vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous ſéparée,
Si fidelle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le ferez. C'eſt trop offenſer votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi.

(*à Rodolphe.*)

Adieu. Fais ton devoir. (*Elle ſort.*)

RODOLPHE.

Gardes, qu'on la retienne !



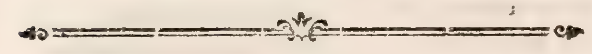
SCENE V.

ADELAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix plus forte que la ſienne,
Du côté le plus ſûr ſaura guider vos pas.

La mere fur le fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, fi vous bravez l'autorité fuprême,
Un amant peut ne pas vous fupplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de fa main :
Ses derniers fentimens s'y font affez connoître.
Un des fiens vous l'apporte ; & je le vois paroître.
Je vous laiffe.



SCENE VI.

GUSTAVE, ADELAIDE.

GUSTAVE *à part, & au fond du théatre.*

J'AI vu tout ce que j'avois craint.
Mon bonheur n'eft pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au temple où tout eft prêt ma mémoire eft profcrite.

ADÉLAÏDE, *fans prefque tourner les yeux de fon côté.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon afpect vous rappelle un prince qui n'eft mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon fort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter fa vie.

GUSTAVE, *élevant peu la voix & s'avançant lentement.*

Son malheur jufques-là n'eft digne que d'envie,
Madame ; à vos fujets rien ne paroît plus doux

Que l'honneur de combattre & de mourir pour vous.
Guſtave, je l'avoue, avoit plus à prétendre ;
Il croyoit....

ADÉLAÏDE, *ſans l'enviſager.*

Vous avez un billet à me rendre.

GUSTAVE.

Oui, madame ; au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos ſermens affranchi vos appas ;
Et le dernier effort de ſon amour extrême
Eſt allé juſqu'au ſoin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Il eût dû s'épargner des efforts ſuperflus.

(*L'ayant ouvert.*)

C'eſt lui-même. Écoutons un amant qui n'eſt plus.

(*Après avoir lu bas quelque tems.*)

. . . . (Haut.)

D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
Régnez ; je vous remets la foi qui m'étoit due ;
Laiſſez-en déſormais diſpoſer les vainqueurs.

Que plutôt mille fois périſſe Adélaïde !
Voilà donc mon arrêt, & ſur quoi l'on décide ?
Injuſte Fréderic, eſt-ce là ta vertu !
Ton rival expiroit : de quoi te prévaux-tu ?
Son aveu de mon ſort ne te rend pas l'arbitre ;
Il eſt pour toi plutôt un exemple qu'un titre.
Ah, ſur ce titre en vain ton eſpoir eſt fondé !

Guſtave

Guſtave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je deſcendre ?
Ce qu'il a fait pour moi je le dois à ſa cendre ;
Et m'embarraſſant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le ſuivre où le ſien l'a conduit.
Reprenons le récit que ma douleur exige.
(*Se tournant vers Guſtave.*)
(*Il eſt à ſes pieds.*)
Dites-moi. . . . Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Où ſuis-je ?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous !

ADÉLAÏDE.

Ah !... Je le reconnois ! J'embraſſe mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec uſure,
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la meſure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la meſure des miens,
Cruel ! Je n'attendois qu'une mort : & tu viens
M'en faire ſouffrir mille, en mourant à ma vue !

GUSTAVE, *ſe relevant avec fierté.*

D'un billet captieux le ſens vous a déçue,
Madame ; ſi j'accorde aux vainqueurs votre foi,
C'eſt qu'il n'eſt plus ici d'autres vainqueurs que moi.

Vos bourreaux & les miens vont payer de leurs têtes,
Les cruautés. . .

ADÉLAÏDE.

Songez & voyez où vous êtes.
Si quelqu'un. . .

GUSTAVE.

Je ne fuis écouté que de vous.
Cafimir nous feconde, & veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée !
Et fur des fictions laiffé couler mes pleurs !

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garans du plus grand des bonheurs.
Ils remettoient la paix dans une ame faifie
Des terreurs d'une aveugle & tendre jaloufie.
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à préfent,
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'abfence,
Les feux de Fréderic, fes vertus, fa puiffance,
Et dans le temple enfin fon bonheur annoncé. . . .

ADÉLAÏDE.

Ah, qu'un moment plus tôt mon amour offenfé,
A cette jaloufie injufte & criminelle,
Oppofoit un témoin bien cher & bien fidele !

GUSTAVE.

Et qu'attefter encore après ce que j'ai vu ?

Au fond de votre cœur l'heureux Guſtave a lu.
Ne ſongeons qu'à l'exploit qui va me faire abſoudre.
Cette nuit vous régnez ; je vous venge ; & la foudre
Tombe ſur Chriſtierne, avant qu'elle ait grondé.
Sans le ſoin de vos jours, le coup eût moins tardé.
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître ;
Qui dans ſon déſeſpoir vous faiſiſſant peut être,
Le poignard à nos yeux levé ſur votre ſein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs déſarmons la plus noire.
Qu'il ne diſpoſe pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend ;
L'uſage eſt d'importance, & l'avantage eſt grand.
Il en faut profiter. Si-tôt que la nuit ſombre
Sur ces lieux menacés épaiſſira ſon ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près ;
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguſte préſence.
A l'inſtant mon triomphe & le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit aux ſiens
Immoler les auteurs de vos jours & des miens.
Vous pleurez ! Doutez-vous du ſuccès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non, je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux raſſurés ne l'affoibliront pas.
Mais qu'à cet ennemi, dont vous craignez la rage,
Ma fuite laiſſe encore un précieux otage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le ſoin,
Madame : quel eſt-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidele témoin,
Près de qui s'inſtruiroit votre flamme jalouſe :
Une tête auſſi chere à vous qu'à votre épouſe :
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere ! Eh quoi, ma mere vit !

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je ſors, ſeule elle me ſuivit,
Et près de moi reſta tout ce tems inconnue.
Mais enfin ſa douleur ne s'eſt plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'eſt confirmé ;
De ce qu'elle eſt, par elle on vient d'être informé ;
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être....

SCENE VII.

GUSTAVE, ADELAIDE, CASIMIR.

CASIMIR.

J'APPERÇOIS Fréderic, ſeigneur ; il va paroître.
Sortons !

GUSTAVE.

Ah, Caſimir ! qu'ai-je appris ? Viens, ſuis-moi.

ADÉLAÏDE.

Gustave !....

GUSTAVE.

Demeurez ; & calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Fréderic implorer le crédit.....

SCENE VIII.

ADELAIDE.

Il m'échappe. Imprudente ! où suis-je, & qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire ? O fatale journée,
Par quels événemens seras-tu terminée ?

SCENE IX.

FREDERIC, ADELAIDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur ! si vous m'aimez....

FRÉDERIC.

Ne me reprochez rien,
Madame ; cet amour se justifira bien.
De notre hymen enfin la pompe se prépare :
Malheur à qui l'ordonne ! oui, puisque le barbare

Insulte à ma priere aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même.
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit.
Madame, soyez libre, & partons cette nuit.
La flotte est toute à moi, je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers & l'oubli de mes droits.
Vos malheurs & les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré, ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, & las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile.
Où je retrouve un trône, acceptez un asyle,
Madame; & que du soin qui m'anime pour vous,
Renaissent & ma gloire & le bonheur de tous.

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté,
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour, elle me soit rendue.
Sa vie est en péril, & la mienne en dépend.

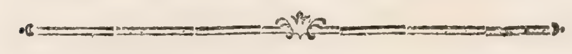
FRÉDERIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.

De Gustave en effet seroit-elle la mere?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chere,
Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez.
Seigneur! avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance....
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité;
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.



SCENE X.

FREDERIC.

LAISSONS là mon départ, courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

JE prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.

Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expira ce mépris, ou le fera cesser;
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire,
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Et dis-moi; d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,
De quel œil Fréderic a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cede ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;
Mais presque sur-le-champ l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, & plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas;
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas devant vous il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste;

Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeſte.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Caſimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Préſentons aux mutins leur idole abattue;
Dans la place publique où fut lu ſon arrêt,
Qu'à l'inſtant le proſcrit paroiſſe tel qu'il eſt.
Vas le prendre des mains de ſon brave adverſaire,
Et de là devant moi fais paroître ſa mere.
Voici le prince. Vas, cher Rodolphe; & reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.



SCENE II.

CHRISTIERNE, FREDERIC.

FRÉDERIC.

Vous avez deſiré, ſeigneur, que ma tendreſſe
Se chargeât d'eſſuyer les pleurs de la princeſſe;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du ſeul ſoulagement qu'elle eût dans ſon malheur.
N'eſt-il pas tems enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous laſſez-vous pas,
Et faut-il que le ſang marque ici tous vos pas?
Guſtave a ſuccombé. Puiſſe pour notre gloire,

Un ſemblable triomphe échapper à l'hiſtoire !
Enfin Guſtave eſt mort ; & tout vous eſt ſoumis.
Un coup infructueux joindroit la mere au fils.
La princeſſe m'implore, & nous la redemande.
Pour l'intérêt commun, ſouffrez que je la rende,
Seigneur ; & qu'une fois vous ayant déſarmé,
Je ſerve ce que j'aime, & puiſſe en être aimé.

CHRISTIERNE.

Prince, on oſe abuſer de votre miniſtere.
Le rival de Guſtave en doit craindre la mere.
Le paſſé, ce me ſemble, à tous deux nous l'apprend.
Et c'eſt une imprudence en vous qui me ſurprend.

FRÉDERIC.

La généroſité jamais n'eſt imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDERIC.

Mais ſi l'on obéit, ſi l'on vous ſatisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur ſéparation produira cet effet.

FRÉDERIC.

Mes ſoins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi ! cette ame hautaine...

FRÉDERIC.

Obtenant Léonor, ſeroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez ſa parole

FRÉDERIC.

Elle n'a rien promis :
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain : c'eſt moi qui vous l'annonce.

FRÉDERIC.

Quoi, je lui porterois cette triſte réponſe ?

CHRISTIERNE.

Triſte ou non ; j'ai parlé. Ce décret vous ſuffit.

FRÉDERIC.

J'aurois cru mériter que l'on me ſatisfît.

CHRISTIERNE.

A ſon retour du temple, on lui pourra complaire.

FRÉDERIC.

Il s'agit d'une grace, & non pas d'un ſalaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une auſſi, quand je laiſſe eſpérer.

FRÉDERIC.

Mais la princeſſe craint ; il faut la raſſurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de ſon obéiſſance.
Léonor lui rendroit bientôt ſon arrogance.
De leurs derniers adieux en fait l'emportement.
Souvent l'amour d'ailleurs ſe flatte aveuglément.
Le vôtre un peu crédule & prompt à vous ſéduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous eſpérez beaucoup. Ne pourroit-on ſavoir

Les discours échappés d'où vous naît cet espoir ?

FRÉDERIC.

Non, seigneur : je vous crois ; je l'ai mal entendue.
Tant de gloire en effet peut ne m'être pas due ;
Je le veux. Mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et ne consultant qu'elle, être moins écouté ?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence ?
Ah ! ne pouvoir m'aimer, ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chere ; oui, seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois, je le répete encore ;
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux ;
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies.
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité ;
Rien ajouter au poids des fers d'une captive
Si digne du haut rang dont le destin la prive ;
Rien devoir en un mot à ses nouveaux malheurs.
Je respectois ses feux : je respecte ses pleurs.
Pour la derniere fois enfin je le déclare :
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare ;
Mais nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes, & nos rois & nos premiers sujets.
Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,

(Ainsi qu'il eſt permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a par ma voix demandé Léonor,
Léonor de ma main lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée :
Je ne vous ai que trop ſecondé là-deſſus ;
Contentez-la, ſeigneur, ou ne me preſſez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc ſatisfait : loin que je vous en preſſe,
Je prétends qu'entre vous toute liaiſon ceſſe ;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'eſt pas pour vous que l'autel eſt paré.

FRÉDERIC.

Et pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDERIC.

Pour vous !

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même ;
Je l'épouſe. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

FRÉDERIC.

Eſt-ce moi ? (moi pour qui ſon cœur eſt tout de glace)
C'eſt celui qu'elle aimoit, qu'il faut que l'on remplace ;
Et ſi quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer.
Quoi, ſeigneur, c'eſt donc là l'uſage que vous faites

Des droits de ma naiſſance, & du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême,
Pour voir gémir le foible, & pour gémir moi-même?
Ainſi, vous confiant le plus ſaint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple aſſurer le repos;
Et j'aurai préparé ma honte & leurs ſupplices!
Que dis-je? Malheureux dans tous mes ſacrifices,
J'adore Adélaïde, & j'en ſuis eſtimé;
Je ſurvis au rival qui ſeul en eſt aimé;
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends; & vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je ſerai plus jaloux.
Je me ſuis immolé pour elle, & non pour vous.
L'appui de Fréderic ne ſera point frivole.
Vous oſerez me perdre, ou je tiendrai parole:
Oui, d'un ſi juſte prix vous paîrez mes bienfaits;
Ou vous vous ſouillerez du plus noir des forfaits.

CHRISTIERNE.

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre:
Mais j'ai de mon côté, comme vous, à me plaindre;
Et laiſſant là le ton dont vous m'oſez parler,
Perfide! cette nuit, où vouliez-vous aller?
Gardes!

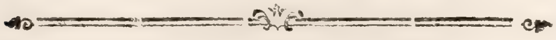
FRÉDERIC.

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus ſon bienfaiteur. Pourſuis, ciel équitable!

Protege Adélaïde, en foudroyant l'ingrat;
Et que ce ſoit ici ſon dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuiſſance eſt féconde.



SCENE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

QUE l'on ſuive ſes pas, allez : qu'on m'en réponde;
Et qu'il ne ſorte plus de ſon appartement.
Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi! devois-je encor ſouffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE.

La rigueur n'a jamais été plus néceſſaire.
Tout me devient ſuſpect; tout vous doit l'être ici;
Et ce qui me ſurprend, va vous ſurprendre auſſi.
Guſtave n'eſt point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus ſur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi, ce fier inconnu....

RODOLPHE.

N'étoit qu'un impoſteur

Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir enfuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE.

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots....

RODOLPHE.

Eft en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, eft Guftave lui-même.

CHRISTIERNE.

Guftave! d'où te naît ce foupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens qui gardoit Léonor.
Dans fes empreffemens pour cette prifonniere
On a cru voir un fils alarmé pour fa mere.
La garde incorruptible a feint de l'écouter.
Par ce moyen, fans bruit, on a fu l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur fon front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit & la rage impuiffante.
Ses regards dédaigneux, un filence obftiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai foupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même;
Mais pour nous en convaincre, ufons de ftratagême:
Il ne peut être ici reconnu que des fiens,
Moins prêts à refferrer qu'à rompre fes liens.

Songeons

Songeons donc à percer prudemment ce myſtere.

CHRISTIERNE.

Il en eſt un moyen. Tu m'amenois ſa mere ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet evénement.

CHRISTIERNE.

Dans le ſallon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier ſignal il ſoit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il eſt ſon fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité ſe verra confirmée
Dans les regards ſurpris d'une mere alarmée.
Pour me nommer Guſtave, elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on faſſe arrêter Caſimir.
Il me trahit : ceci le condamne & m'éclaire.
Ainſi que Fréderic, à mes deſſeins contraire,
Il a pour Léonor employé ſon crédit.
Il entre. Vas, cours, fais tout ce que je t'ai dit.

SCENE IV.

CHRISTIERNE, LEONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE.

VOTRE juge offenſé n'eſt pas inexorable.
Dans vos premiers tranſports, vous étiez excuſable;
Peut-être dans les miens me ſuis-je trop permis;

En les déſavouant, ceſſons d'être ennemis :
Mais ſachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On ſignale à ſa honte un courage imprudent.
Le vôtre ne ſeroit qu'une aveugle foibleſſe.
Car expoſant des jours ſi chers à la princeſſe,
Vous expoſez les ſiens. Songez-y, Léonor.
Sauvez-la, ſauvez-vous, il en eſt tems encor :
Promettez-moi près d'elle une heureuſe entremiſe.
A mes intentions rendez-la plus ſoumiſe.
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne ; & je ſuis ſatisfait.

LÉONOR.

N'eſpere pas, tyran, que mon orgueil ſe laſſe.
Le tien ſe ſatisfait à me parler de grace,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puiſſent mes ſoins te nuire autant que je te hais !
Vas ! j'ai de la princeſſe affermi le courage.
Pour moi, je reſpirois après un long orage.
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon eſpoir.
Pourquoi ſe changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous propoſes-tu ? quelle offre oſes-tu faire ?
Quels traités? Nous pleurons: moi, Guſtave & ſon pere;
Elle, un trône uſurpé, ſon pere & ſon époux.
Ce n'eſt qu'à des vengeurs à traiter avec nous ;
Et du traité ta mort ſeroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace & le même langage !
Et pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre, & les coups du destin ?
Le ciel favorisa mes armes légitimes;
Son pere & ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, & n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a point trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup ?..

LÉONOR.

Mérites-tu, lâche, qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils ?
Et son assassin vient t'en demander le prix !
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître !
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour excuser ta fureur ?
D'un forfait si visible, est-ce ainsi qu'on se lave ?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourmens ignorés.
Que du monstre, à mes yeux les membres déchirés,
Nous prouvent...

CHRISTIERNE.

J'y consens. Qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers.
Rodolphe, paroissez !

SCENE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, GUSTAVE, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE.

TIENS, regarde ces fers.
Eſt-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je accuſable encor du meurtre de tes proches ?
Qu'il périſſe ; & qu'enfin ce coup nous rende amis.
Qu'on l'immole. Frappez !

LÉONOR, *retenant le bras du garde.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah, c'eſt ton fils !

GUSTAVE.

Oui, je le ſuis. Je fais cet aveu ſans contrainte.
Pour d'autres que pour moi, j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en uſer ;
Et je le ſens trop peu pour daigner t'abuſer.

LÉONOR, *embraſſant Guſtave.*

O ſang d'un cher époux ! Fils d'un malheureux pere !
Dans quel état le ſort te rend-il à ta mere !

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre ſentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'inſtrument.
La ſeule piété nous ravit la victoire.

Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laiſſer pour otage en ces lieux;
Et voulant vous ſauver, je péris à vos yeux.
Daignez pour prix d'un ſoin ſi funeſte & ſi tendre,
Si pourtant le devoir a des prix à prétendre,
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos perſécuteurs!
Guſtave, à peine ému de ſa propre miſere,
Oſeroit-il s'offrir pour exemple à ſa mere?
Que perdez-vous, madame? Un fils déjà pleuré;
Mais moi qui vois la mort d'un viſage aſſuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds avec la vie une mere, un empire,
D'incroyables travaux le fruit preſque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde enfin;
Pour tout laiſſer.... Hélas! à qui?

LÉONOR.

Qu'on me ſoutienne!

GUSTAVE.

Ma mere!.. Mais ſes yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine.
Elle ſe meurt! Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendreſſe & d'effroi!
Frappe!

CHRISTIERNE.

Prenez ſoin d'elle, emmenez-la, Sophie;
Et que votre ſecours la rappelle à la vie.



SCENE VI.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE.

Gustave, il n'eſt pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant, ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds : à quoi tendoient toutes tes impoſtures ?
Eſt-ce à l'aſſaſſinat qu'aſpiroit ta vertu ?
Quel eſpoir, quel deſſein, quel complice avois-tu ?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu ſe taire,
Sourd à la voix du ſang, ſi j'avois pu me faire
Un cœur auſſi farouche, auſſi bas que le tien,
Je ne ſubirois pas ce funeſte entretien.
Je veux bien m'abaiſſer encore à te répondre ;
Et c'eſt pour t'obéir, moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeller ici tous mes diſcours.
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la ſoif de mon ſang, qui te les faſcinoit,
Vers l'erreur à mon gré plus que moi t'entraînoit.
Sois ſûr qu'un vrai courage animoit l'entrepriſe.
On n'aſſaſſine point l'ennemi qu'on mépriſe.

Je te l'ai dit : celui qui t'eût fait ſuccomber,
Sait arracher la palme, & non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'eſt point éprouvée.
A la tête des miens la princeſſe enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort;
Et le droit du plus brave eût réglé notre ſort.
Tels étoient mes projets. Le deſtin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue.
Tu regnes, & je meurs. Triomphe; mais crois-moi,
Ton bonheur ſera court, triomphe avec effroi.
Tant de calamité que Stockholm a ſoufferte,
Mes ſoins & mon exemple ont préparé ta perte.
Elle ſuivra la mienne, & la ſuivra de près.
Sois maître de mes jours; & tandis que tu l'es,
Éprouve ma conſtance au milieu des ſupplices.
Je n'y dirai qu'un mot : c'eſt que j'eus pour complices,
Tous les gens vertueux qu'ont laſſés tes forfaits.
Je ne les trahis point : tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot ſeul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout eſt ſuſpect, tout eſt indifférent.
Le ſang des Suédois coulera par torrent.
Que ſur un échafaud, le tien les en inſtruiſe :
Vas y trouver la mort. Gardes! qu'on l'y conduiſe;
Et que dans un moment je me ſaçhe obéi.



SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, ADELAIDE, RODOLPHE, GARDES.

ADELAÏDE, *courant à Guſtave.*

Ah, prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je oui!

(*Se jetant au-devant des gardes.*)

Soldats, n'avancez point! N'oſez rien entreprendre,
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que ſenſible ou ſourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE.

Adieu, belle princeſſe.
Vous ſortirez bientôt des fers où je vous laiſſe.
Si Guſtave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageuſement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Flechiſſez! Léonor, moi, tout vous y convie.

(*Tombant aux pieds de Chriſtierne.*)

Serez-vous ſans pitié, ſeigneur? & ne peut-on. . . .

GUSTAVE.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE.

Que direz-vous pour lui ? Vous l'entendez, madame.

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir ſur votre ame,
Plaignez mon infortune, & daignez m'écouter !

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'eſt de vous ſeule ici que dépend ma clémence.
Sa grace eſt aux autels.

ADÉLAÏDE, *bas.*

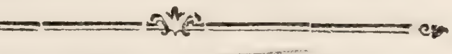
Éloignez ſa préſence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mene où j'ai dit ; mais en le gardant bien,
Que juſqu'à nouvel ordre, on n'exécute rien.
(*à Adélaïde.*)
Parlez ; je vous entends.

GUSTAVE.

Point de pitié cruelle.
Laiſſez frapper, madame, & ſoyez-moi fidelle !



SCENE VIII.

CHRISTIERNE, ADELAIDE.

CHRISTIERNE.

Mais conſultez-vous bien ; & ſongez qu'aujourd'hui
L'effort ſeroit funeſte à bien d'autres qu'à lui ;

Que si le fils périt, la mere est condamnée ;
Que Stockholm à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis & les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrêmités, & quel arrêt terrible !
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible ?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer ?
Les droits que la naissance attache à ma personne ?
Eh, s'il m'en reste encor, je vous les abandonne !
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés ;
Jouissez-en ! Jamais les ai-je réclamés ?
Ces droits depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
Les ai-je un seul instant regrettés ? Non, seigneur,
Toute ambition cesse, où regne la douleur.
De mon pere égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur & ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée,
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours,
Ou moins sévere, hélas, terminez-en le cours !
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidele & magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux,

Qu'elle a même déjà nommé du nom d'époux !
Veut-on qu'Adélaïde infidelle, parjure. . . .

CHRISTIERNE.

Rompons, rompons le nœud d'où naitroit cette injure !
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire ; & je dois un exemple.
Hola, gardes !

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple !
Contentez Fréderic, & le faites chercher !
Qu'il vienne, sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

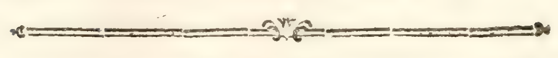
De vous servir encor vous le croyez capable.
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.
Nous saurons achever sans lui cet hyménée.
Venez, madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée ?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez. . . .

CHRISTIERNE.

Le nord n'a plus de reine, & vous le demandez ?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgraces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces,
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor, & tout votre pays. . . .
Rodolphe de retour ! Que viendrois-tu m'apprendre ?



SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADELAIDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Sur la flotte, ſeigneur, hâtons-nous de nous rendre ;
Par ces lieux detournés, on peut gagner le port.
Fuyons ! Vous tenteriez un inutile effort.
Grace à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince & Léonor ſont en votre puiſſance.
Saiſi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi, fuir !

RODOLPHE.

C'eſt un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, ſeigneur, ſont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ſes portes.
Le traitre Caſimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, & paroît au moment
Que la place déjà de mutins étoit pleine,
Et que tous nos ſoldats ne réſiſtoient qu'à peine.
Le nombre nous accable ; & pour tout dire enfin,
Le terrible Guſtave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête ; il vole ; & bientôt. . .

CHRISTIERNE.

Qu'il me voie !
Je cours le recevoir. (*emmenant Adélaïde.*)

Toi, tremble, & de ta joie
Viens payer à ses yeux ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive ! qu'il triomphe ! & je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *s'arrêtant.*

J'en suis le possesseur, & je la sacrifie !
(à Rodolphe.)
Fuis avec elle, ami ; ton roi te la confie :
Je te suis : mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumiere, & tu veux que je vive ?
Mais sous quel astre enfin ? Suis-je reine ou captive ?
Parle, dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, madame ; j'étois dans ce palais errante,
Lorsque sans mouvement, pâle, froide & mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs ?

Ma vue à tout cela ne s'eſt guere attachée.
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellés;
Par ces cris les vainqueurs au combat rappellés,
De tant d'événemens & le nombre & la ſuite,
N'ont pu de notre ſort me laiſſer bien inſtruite;
Et du feu meurtrier le bruit ſourd & lointain,
Dit trop que le ſuccès eſt encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'eſt l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce déſordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la ſurface,
Mes raviſſeurs fuyoient; & franchiſſant l'eſpace
Qui ſemble ſéparer le rivage & les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaiſſeaux.
J'en croyois Fréderic; & je m'étois flattée
De voir en ſa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet eſpoir.
Tout ce que j'apperçois, paroît dans le devoir.
Laiſſant donc pour jamais Guſtave & ma patrie,
Je demandois la mort, quand ce prince en furie,
Du palais où ſes yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous joint.
On ſe mêle. Je veux regagner le rivage;
Par-tout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune ſe joue en ce combat fatal.

Sur la glace long-tems l'avantage eſt égal ;
Elle nuit à la force, elle aide à la foibleſſe ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adreſſe.
Parmi des cris de rage & de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus ſiniſtre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin ſe fait entendre.
La glace en mille endroits menace de ſe fendre,
Se fend, s'ouvre, ſe briſe, & s'épanche en glaçons
Qui nagent ſur un gouffre où nous diſparoiſſons.
Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avoit échappé juſqu'alors à ma vue ;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reſte, mieux que moi tu n'es pas informée :
Ainſi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude & long combat, peut-être qu'affoibli,
Guſtave eſt demeuré ſous l'onde enſeveli ;
Peut-être que ſans chef, nos troupes fugitives
Auront à ſon rival abandonné ces rives ;
Et quand je me figure en proie à ſes tranſports,
L'épouvantable abyme où je retombe alors....

SOPHIE.

Non, non, d'un tel péril avoir été ſauvée,
Au bonheur le plus grand c'eſt être réſervée,
Madame ; eſpérez tout. Ceſſant d'être ennemi,
Le deſtin rarement favoriſe à demi.

ADÉLAÏDE.

Et que peut-il pour moi ? Que veux-tu que j'eſpere,

Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mere?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur,
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur?
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle dont le malheur n'est venu que du mien!
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien!
Son sang paîroit bientôt la commune alégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame. On vient à nous.



SCENE II.

CASIMIR *qui veut rentrer en voyant Adélaïde*, ADELAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Casimir, Casimir! pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miseres?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos peres.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor....

CASIMIR.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé ?

CASIMIR.

Non, mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah, vous n'avez rien fait !

CASIMIR.

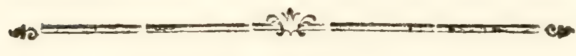
Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à préſent nos coups,
Guſtave impatient revenoit près de vous.
Mais par des furieux qui refuſoient la vie,
Preſque de pas en pas ſa courſe ralentie,
Veut qu'il combatte encor, & vainque à chaque inſtant.
Ami, prends, m'a-t-il dit, *un ſoin plus important ;*
Je ſaurai diſperſer cette foule impuiſſante.
Dans la tour cependant ma mere eſt gémiſſante ;
Chaſſe de devant elle & la crainte & la mort ;
Et pour la raſſurer, inſtruis-la de mon ſort.
Je le quitte, & j'accours. Mais, helas ! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre.... ô ſpectacle, où de la cruauté,
Triomphe ſous nos yeux l'horrible impunité !
Chriſtierne à ſes pieds d'une main forcenée,
Tenant ſur le tillac Léonor proſternée,
Et de l'autre déjà hauſſant pour ſe venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aſpect vers lui nos mains ſont étendues.
Du peuple ſuppliant le cri perce les nues.

Pour une heure le coup demeure ſuſpendu ;
Et par un trait lancé, ce billet eſt rendu.

ADÉLAÏDE, *le recevant.*

Ah ! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laiſſe.

(*Elle lit bas.*)



SCENE III.

GUSTAVE, ADELAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à ceux qui le ſuivent.*

SOLDATS, qu'on ſe retire, & que le meurtre ceſſe.
Que le ſang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'eſt moi qui commande en ces lieux.

(*Appercevant & abordant Adélaïde.*)

O faveur, que du ciel je n'oſois preſque attendre !
Que de graces déjà n'ai-je pas à lui rendre,
Madame, vous vivez ; & par d'heureux moyens,
Les ſecours de Sophie ont ſecondé les miens !
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur eſt ceſſée !
Dans quel état affreux je vous avois laiſſée,
Pour courir aſſurer un ſuccès balancé
Par l'ennemi qu'enfin vos armes ont chaſſé !

ADÉLAÏDE.

Hélas !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux ſervie.
Il eût avec le trône abandonné la vie ;

Mais des foins plus facrés me preffoient tour à tour.
J'avois à raffurer la nature & l'amour.
Vous & ma mere avez favorifé fa fuite.
Vous avez l'une & l'autre arrêté ma pourfuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient fuperflus.
Je vous vois : je refpire. Il ne me refte plus,
Pour goûter fans mélange une faveur fi chere,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mere.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!
Mais que m'annonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs...
Vous qui la fecouriez, répondez-moi, Sophie....
Cafimir.... Tout fe tait. Ah, ma mere eft fans vie!

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous foupirez tous?

ADÉLAÏDE *lui donnant le billet.*

Voyez quel facrifice on exige de vous.

GUSTAVE *lit.*

Ou deviens parricide, ou fléchis ma colere,
Guftave. Je t'accorde une heure pour le choix.
Songe à ce que tu peux, fonge à ce que tu dois.
Ou rends-moi la princeffe, ou vois périr ta mere.
Le barbare en fuyant l'avoit en fon pouvoir!

CASIMIR.

Du haut de ce palais, feigneur, on peut tout voir.
Le poignard à nos yeux refte levé fur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE.

Juſte ciel ! à qui donc ſera dû votre appui ?
La piété deux fois m'eſt fatale aujourd'hui.

ADÉLAÏDE.

Fréderic eût été notre reſſource unique ;
Je pourrois tout encor ſur ſon ame héroïque,
Et j'irois me jeter ſans rien craindre à ſes pieds,
Si ce rival étoit le ſeul que vous euſſiez.

GUSTAVE.

Le ſeul ! ce n'eſt pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAÏDE.

Non, ſeigneur.

GUSTAVE.

Eh qui donc ?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Chriſtierne ?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du ſort,
Lorſque ſur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Auſſi n'eſt-ce pas vous qu'on livrera, madame.
C'eſt à moi d'aſſouvir le courroux qui l'enflame.

(*à Caſimir.*)

Vas le trouver, ami ; ſache s'il y conſent,

De ce courroux ma mere eſt l'objet innocent.
Qu'il accepte au lieu d'elle un rival qu'il déteſte.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi ſi funeſte !
Tout ordre qui vous nuit, paſſe votre pouvoir,
Seigneur; & je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCENE IV.

GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mere, je le vois, n'a plus que moi pour elle.
(Il veut ſortir.)

ADÉLAÏDE *l'arrêtant.*

Ah, prince! où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Inſenſé! le devoir te fait-il une loi
De périr ſans ſauver ni ta mere, ni moi ?
Penſes-tu qu'à ſon fils elle veuille ſurvivre ?
Qu'en tous lieux ton épouſe héſite de te ſuivre ?
Qu'il me reſte un refuge ailleurs que dans tes bras?
Et qu'en m'abandonnant, tu ne me livres pas ?
Que deviens-je, s'il faut que ton ſang ſe répande ?
Qui veux-tu, ſi tu meurs, cruel, qui me défende

Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si courant au trépas tu crains peu qu'on m'outrage,
Reſpecte ta patrie, & daigne au moins ſonger
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroitre nos miſeres.
La cruauté ſans frein briſera ſes barrieres,
Et jointe à la vengeance, aura bientôt verſé
Le peu de ſang qu'ici ſes excès ont laiſſé.
Amant peu tendre, appui téméraire & fragile,
Pernicieux vainqueur, & victime inutile,
Vas perdre, n'écoutant qu'un aveugle tranſport,
Ta reine, ton pays, ta victoire & ta mort!

GUSTAVE.

Je ferai, ſi l'on veut un appui miſérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne ferai point un fils dénaturé!
Ma vie appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels feroit empoiſonnée,
Si faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laiſſoit tomber un coup.... que j'aurois dû prévoir,
Que ma mere pour moi voit levé ſur ſa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples ſur moi fixe à préſent les yeux.
Juſtice, amour, honneur, tout veut que je me livre.

Madame, encouragez ma mere à me ſurvivre.
Pour recevoir ſes pleurs, ouvrez-lui votre ſein.
Soyez-vous l'une à l'autre une reſſource. Enfin,
Pour Stockholm & pour vous ceſſez d'être alarmée.
Je vous laiſſe au milieu d'un peuple, d'une armée,
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur eſt pénétré de vos triſtes regards!
L'amour me fait ſentir tout le prix de la vie!
Mais j'aurai délivré ma mere & ma patrie.
Je vous aurai laiſſée au trône en vous quittant.
Mourant ſi glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me ſoupçonne.
Sous le fer menaçant la victime friſſonne:
Et chaque inſtant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'eſt la mort que je donne à qui je dois le jour.

(*à Sophie.*)

Adieu. Retenez-la.

ADÉLAÏDE *ſe jetant au-devant de lui.*

Vainement on l'eſpere!

GUSTAVE.

Hé que prétendez-vous? Laiſſer périr ma mere?

ADÉLAÏDE.

Non; mais t'accompagnant, je veux...





SCENE V.

LEONOR, GUSTAVE, ADELAIDE, SOPHIE.

LÉONOR.

RÉGNEZ, mon fils.

Nous triomphons, madame ; & nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah, que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE.

Eh, quel prodige heureux fait cesser nos alarmes ?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits !
Christierne laissant une foible espérance,
Ou peut-être à l'amour préférant la vengeance,
Partoit, & de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste & de la voix pressoit les matelots.
Un tumulte soudain l'intimide & l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, & le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidele aux volontés d'un traitre,
Glorieux & puni, meurt aux yeux de son maitre.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde ; & me tendant la main,

Honteux de mes liens, les détache lui-même.
Pour prémices, dit-il, *de mon pouvoir ſuprême*,
Madame, je vous rends à votre illuſtre fils ;
Que ſon épouſe & m'aime & m'eſtime à ce prix.
Allez, & de la paix ſoyez le premier gage.
Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage.
C'eſt pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
Et ne mettre mes ſoins déſormais qu'à régner.
Fréderic, à ces mots qu'un ſoupir accompagne,
Me laiſſe, & fait partir la flotte qu'il regagne ;
Tandis que ſur ces bords on ramene avec moi
Le monſtre dont la rage y ſema tant d'effroi.



SCENE VI.

GUSTAVE, ADELAIDE, LEONORD, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR.

L'ALÉGRESSE par-tout, ſeigneur, vient de renaître.
Chriſtierne enchaîné, devant vous va paroître.
Son ſang ſur le rivage eût auſſi-tôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaiſir légitime
D'égaler, s'il ſe peut, le châtiment au crime.
De la mort dont pour vous il ordonna l'appr êt,
Vous-même vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCENE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE *chargé de fers*, ADELAIDE, LEONOR, SOPHIE, CASIMIR, GARDES.

GUSTAVE.

QUEL ſpectacle! O fortune! ainſi donc ton caprice
Quelquefois ſe meſure au poids de la juſtice.
Tigre, l'horreur, l'opprobre & le rebut du nord!
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais ſort.

Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître.
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Leve les yeux, barbare, & les leve en tremblant.
Voici de tes forfaits le théatre ſanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
Ces marbres profanés, & ces murs, & ces voûtes,
Et l'ombre de mon pere, & celle de Sténon,
Et ce reſte éploré d'une illuſtre maiſon,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
Toi-même en as banni dès long-tems la clémence.
Le jour, l'heure, l'inſtant dépoſent contre toi.
J'ai vu lever le fer ſur ma mere & ſur moi.
La reine a craint encore un deſtin plus horrible...

CHRISTIERNE.

Tranche de vains diſcours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant, penſes-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croitroit mon déſeſpoir ?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devroit être aſſouvie.
Guſtave triomphant, le trépas m'eſt bien dû.
Tu vois ce que me coûte un ſeul inſtant perdu.
Profite de l'exemple, & ſatisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la ſatisfais donc. Je t'épargne Survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte & l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente.

Errant & vagabond, jouis-en ſi tu peux.
Exécrable par-tout, ſois par-tout malheureux;
Par-tout comme un captif que pourſuit le ſupplice,
Et qui du monde entier s'eſt fait un précipice.
Je vous charge du ſoin de ſon embarquement,
Caſimir; qu'on l'éloigne; & que dans le moment,
De ce monſtre à jamais on purge le rivage.
Et nous, madame, après un ſi long eſclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a ſoufferts.



LA

MÉTROMANIE,

COMÉDIE

Repréſentée pour la premiere fois par les comédiens François le 7 janvier 1733.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MAUREPAS,

Miniſtre & ſecretaire d'état.

NOBLE modele du vrai ſage,
Philoſophe au-deſſus du ſort,
Auſſi tranquille en plein orage,
Qu'un autre le ſeroit au port !

L'ESCARBOUCLE miraculeuſe
Tient d'elle ſeule ſa clarté,
Et n'en eſt que plus lumineuſe,
Pour être dans l'obſcurité.

TELLE votre vertu ſuprême
Luit quelque part que vous ſoyez ;
Vous y ſuffiſez à vous-même,
Ainſi qu'à tout vous ſuffiſez.

QUE ne puis-je dans cette épître,
Sans vous cauſer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un ſi bel appui !

MAIS vous ne voulez pas qu'on ſache
Que c'eſt le nom de M * * *,
Qui dans les étoiles ſe cache ;
Hé bien, ne l'en tirons donc pas.

Je ſaurai bien, ſans qu'il en ſorte,
De mon deſſein venir à bout,
En déſignant l'humain qui porte
Ce nom ſi révéré par-tout.

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer.
Ce qui vous reſſemble eſt trop rare,
Pour qu'on tarde à me deviner.

Parlons d'abord de vôtre aurore,
Et du mérite perſonnel
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre exceſſive modeſtie
S'alarme-t-elle à ce début?
Pour la ſatisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi-bien ce que je vais taire,
Seroit plus analogue au ſon
De la trompette de Voltaire,
Que du chalumeau de Piron.

J'abrege donc; & je renferme
Votre portrait dans un quatrain,
Et dans ce quatrain-là le germe
D'un panégyrique ſans fin.

RAISON, graces, lumiere infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'état, l'ami des muses,
L'amour de la société.

IL faudra, pour que l'on confonde,
Qu'ainsi que plus d'un M***,
Il soit plus d'un phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

QU'ON apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage,
Que je savois bien l'adresser.





PRÉFACE.

Un chaſſeur paſſionné, qui ſe trouve en automne au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile en gibier, ne ſe ſent pas le cœur plus réjoui que dût être l'eſprit de Moliere, quand, après avoir fait le plan du *Miſantrope*, il entra dans ce champ vaſte, où tous les ridicules du monde venoient ſe préſenter en foule & comme d'eux-mêmes, aux traits qu'il ſavoit ſi bien lancer. La belle journée de philoſophe! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théatre?

Telle étoit la réflexion continuelle que je faiſois en compoſant la *Métromanie*, le verſificateur ſe trouvant ici dans ſon élément, à peu près comme ce grand poëte & ce ſage perſécuteur du ridicule s'étoit trouvé là dans le ſien; mais avec la différence bien fâcheuſe pour moi, que dans le *Miſantrope*, le poëte étoit ſouverainement doué des talens néceſſaires au philoſophe; au lieu qu'ici les talens néceſſaires au poëte, manquoient totalement au verſificateur. De là s'élevoit en moi, comme s'élevera ſans doute auſſi dans l'ame du lecteur, un vif regret que le maître

ne ſe ſoit pas aviſé de traiter un ſujet aſſez fécond, aſſez piquant, pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du diſciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand homme, où j'ai dit ſi peu? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller, quels fruits n'eût-il pas fait naître ſur un terrein plus connu de lui que de nul autre, & & que je n'aurai tout au plus tapiſſé que d'un peu de mouſſe & de verdure?

Pénétré donc de mon inſuffiſance à ſi juſte titre, la plume à chaque vers eût dû me tomber de la main; mais que peut le raiſonnement contre la planete, & de quel poids ſont les réflexions balancées par l'aſcendant? Je ne prétends point, par les grands mots de planete & d'aſcendant, me donner pour un de ces hommes heureuſement nés ſous l'aſtre qui forme les vrais poetes; je ne viens pas de me rendre juſtice tout-à-l'heure pour me contredire ſi-tôt. Je ne me donne que pour ce que je ſuis, que pour un de ces eſprits trop ordinaires, qui reçoivent le jour, non ſous l'aſtre benin dont l'influence eſt ſi rare, mais ſous cet aſtre peſtilentiel & non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être poete, & ſouvent, qui pis eſt, celle de ſe le croire.

Je cédai donc à la force majeure: ainſi peut bien s'appeller cette manie qui fait ici tout à la

fois l'excuſe bonne ou mauvaiſe de l'auteur, & le titre de la piece; & je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien & le mal qu'elle m'a cauſé, je ne pouvois manquer d'avoir une vive démangeaiſon d'en dire tout le mal & le bien que j'en penſe.

Que de douceurs imaginaires, & que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas en effet répandues ſur le cours de ma vie! A commencer par les amertumes, que de perſécutions dès mon enfance, & qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des perſécutions; c'eſt-à-dire, qu'à rengréger le mal! Je ne péchai plus qu'en ſecret; & ſi des pécheurs c'eſt l'eſpece la moins ſcandaleuſe, c'eſt auſſi, comme on ſait, la plus endurcie. Que ceux qui veilloient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adreſſe & de patience, j'étois peut-être ſauvé: peut-être que s'ils m'euſſent laiſſé faire, ſoit dégoût ou légéreté, je me fuſſe redreſſé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute ſimple qu'elle eſt, a corrigé plus d'une ſorte de fous. Pourquoi notre jeuneſſe, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illuſions du tendre amour? A quel heureux manege a-t-elle acquis ſur ce point un degré de ſageſſe auquel nos peres avec toute la leur, n'arrivoient qu'à peine ſur la fin de leur vie? Elle doit ce bon-

heur au bel uſage où ſont aujourd'hui les parens de ne la plus réprimer dans ſes premieres ſaillies, de l'abandonner à la fougue des paſſions naiſſantes, & même de pouſſer ſouvent la complaiſance juſqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la perſécution qu'on me faiſoit fût juſte; comment l'entendoit-on, puiſque tandis qu'à la maiſon ce n'étoit que châtimens de toute eſpece pour rompre l'enchantement, au college au contraire, on n'épargnoit rien pour en augmenter la force? Les régens nous mettoient en main les poëtes claſſiques, en chargeoient nos mémoires, en abreuvoient nos eſprits, nous en faiſoient ſentir, & par-delà, l'élégance & les graces, les exaltoient avec enthouſiaſme, & finiſſoient par nommer ce langage le langage des dieux. Pour moi qui les écoutois avidement & de la meilleure foi du monde, je n'en rabattois rien dans ma foible judiciaire. J'obſervois de plus, que ces poëtes, ſans avoir eſſuyé ni la fatigue ni le danger des armes, & moins encore l'embarras des richeſſes, ſans avoir été ni des Cyrus ni des Créſus, n'avoient pas laiſſé, dans le calme de leur cabinet, que de ſe faire une célébrité ſinon plus grande, au moins plus pure, plus perſonnelle ſans doute, & plus durable peut-

être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y pétille déjà quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant? Se connoissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi? Je ne serois pas surpris que l'étourneau sous l'aile encore de la mere, appercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif & bien fait, *né* brave (car il en est, je crois, du brave comme du poëte : *nascitur uterque*); celui-ci donc, l'imagination échauffée à sa façon, de la lecture de l'Iliade, de l'Énéïde & de nos merveilleux romanciers, s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les dragons. Je n'en avois que douze ou treize alors; & j'en étois encore à mon premier enthousiasme, quand ce jeune étourdi partoit tout rempli du sien. *Adieu mon ami*, me dit-il d'un ton d'Artaban : *j'y perdrai la vie, ou je ferai voir jusqu'où peut monter un brave soldat.* Il croyoit déjà tenir à coup sûr & son épée & le bâton du maréchal Fabert dans le même fourreau. *Courage, ami*, lui répondis-je à peu près du même air : *& moi de mon côté, j'y perdrai mon latin, ou j'aurai moissonné d'aussi beaux lauriers que les tiens. Reviens un Achille, & sois sûr de retrouver en moi à ton retour, un*

Homere qui te chantera comme tu l'auras mérité. Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes; & depuis nous avons tous les deux atteint notre but à peu près l'un comme l'autre. Le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus & un bras de moins, est mort soldat aux invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes, qu'ils ne soient déjà presque aussi vains que pere & mere. Or des vanités, comme de raison, la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci qui rioit à ma sotte imagination, se joignoit l'amour du passe-tems; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue: plaisir vraiment puérile, & qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance aussi bien que dans notre ancienne poésie & notre nouvelle musique. Tout cela posé, n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix à douze ans, une amusette assez propre à lui piquer le goût, que celle d'agencer, d'enfiler, & de scander des syllabes françoises, de les arranger ensuite en lignes, & d'ourler enfin ces lignes de rimes qui, selon lui, sont le caractere essentiel de notre poésie? Cependant des mots petit à petit naissent les pensées; des pen-

ſées les figures ; des figures les images : l'eſprit s'accoutume au mouvement qui l'échauffant de plus en plus, le fait enfin parvenir juſqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchiſſe un peu ; ne ſeroit-ce pas quelquefois cette marche qui parmi nous auroit fait inſenſiblement du petit rimeur, un verſificateur de profeſſion, comme une verſion couronnée en *troiſieme*, aura fait par haſard d'un écolier un traducteur ? Peut-être n'eſt-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins, que nos vrais poetes (ſans en excepter les plus illuſtres) ſe ſeront apperçus de la ſupériorité de leur étoile. Le premier reſſort qui fait mouvoir tous ceux du cœur & de l'eſprit humain, eſt toujours quelque choſe de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des ſpéculateurs ? L'eſſaim d'abeilles qui par haſard ſe poſa ſur le berceau de Platon & ſur celui de S. Ambroiſe, ne paſſa que pour un préſage de leur éloquence ; qui ſait s'il n'en fut pas la cauſe ? Cette éloquence en eux s'éveilla peut-être moins par leurs diſpoſitions naturelles, que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, ſymbole alors de l'éloquence, s'étoient poſées ſur leur berceau. Quoi qu'il en ſoit, laiſſant là de ſi hautes deſtinées, & ſans ſortir davantage de mon ſu-

jet ni de mon humble ſphere, tels furent les derniers jeux de mon enfance & mes premiers pas vers le Parnaſſe. Aux boules de ſavon, aux châteaux de cartes, ſuccéderent immédiatement le badinage de la rime & les châteaux en Eſpagne.

L'adoleſcence arrivée, tout cela s'évanouit & s'éboula comme ce qui l'avoit précédé. Il fallut malgré moi ſonger au ſolide, & répondre au ſage empreſſement de mes parens qui me preſcrivirent le choix d'un état proportionné à la médiocrité de leur fortune & de ma naiſſance. Ils auroient bien voulu, laiſſant agir la ſimple vocation, attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même; mais le témoignage de mes régens les avoit habitués à ne m'en ſuppoſer aucun. De ce que j'étois de ces jeunes égrillards qui ne ſont pas toujours uniquement occupés de leurs triſtes devoirs, ces maîtres m'avoient déclaré atteint & convaincu d'une incapacité totale & perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux, quand il ne s'agit pas de l'horoſcope d'un faiſeur de thèmes ſans faute, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, ſoit par la naiſſance, par les emplois, ou par les richeſſes; car alors ils n'adouciſſent que trop les termes. Et quelles en ſont les ſuites? J'ai aſſez vécu pour en avoir été long-tems le témoin. La

plupart de ces héros des classes ont été durant leur vie, le rebut de la société; *& secùs.*

Je pensois dès lors assez sensément & assez haut de l'état ecclésiastique, pour m'être bien persuadé moi-même & pour avoir également persuadé les autres, que ce ne pouvoit ni ne devoit jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais, & qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération, & presque toujours de mettre à l'aise. Mais mes parens n'étoient pas gens à me blâmer, ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus. C'étoient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siecle poli; on m'entend, je crois : de ces bonnes ames devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut & de celui des leurs, que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire & fortune. Le ciel les en a bénis dans la personne d'un frere que je viens de perdre chez les PP. de l'oratoire, & qui pour ses longs travaux comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation.

Ce saint état donc mis à part, & s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé,

on me mit vis-à-vis de *Justinien*, de *Barême* & d'*Hippocrate*, & l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connoître : étois-je mieux appellé à pas un de ces trois états qu'au premier? Riant, ouvert, ingénu, sensible & compatissant jusqu'à la foiblesse, élevé dans les principes & sous les exemples de la simplicité la plus franche & la plus naïve, qui pis est, par conséquent, nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition ni de bonne opinion; étoient-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre & l'on ne réussit plus guere qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci, on a la gloire & la fortune en vue? Étoit-ce être fait sur-tout pour la finance, dont on m'insinua l'option, j'entends pour la finance telle qu'alors (*) on la pratiquoit? Car maintenant, ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite, tout est changé de mal en bien; & malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux. Le manteau de la saine philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même, l'urbanité, la rectitude & le désintéressement regnent autant qu'en toute autre; de sorte que nous voilà,

(*) En 1710.

grace au ciel, arrivés à l'âge inefpéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part : *ô tempora ! ô mores !*

Mis fur les voies, & fous la protection d'un des plus excellens maîtres, je vis donc en vain que né fous le chaume, on pouvoit en ce tems-là par un chemin très-court, très-facile & très-battu, fe flatter de vivre un jour fous des lambris dorés, & de millions en millions, s'élever par degrés jufqu'à mourir gendre ou beau-pere de tout ce qu'il y avoit de mieux. Tout cela ne me gagna point; deux chofes me rebuterent de cette forte d'élévation : l'aller & le revenir; la façon d'y parvenir, & les défagrémens d'y être parvenu.

La médecine & la jurifprudence me dûrent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étois, je regardois déjà ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh! quoi de plus digne de l'homme en effet, que la fcience de la nature & des loix? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet eft de veiller à la confervation des biens, de l'honneur, ou de la vie des citoyens? Né loin des grandeurs & de l'opulence, un homme obfcur fe peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux profeffions, qui le font également rechercher du peuple, des grands & du prince? Eft-il en un

mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur, pour ſortir du ſecond néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plû, pour ainſi dire, à la Providence de les faire entrer ſous la malheureuſe enveloppe & le fâcheux titre d'homme de néant?

Mais 1°. moi médecin! Moi qui par-deſſus tous les foibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à ſavoir à peu près ce que je dis, & ſans comparaiſon plus encore ce que je fais, quand ſur-tout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain! Moi, dis-je, oſer prendre poſſeſſion d'un bénéfice à charge de corps! Oſer exercer un art où le plus grand ſavoir ſouvent ne guérit de rien, & dans lequel une bévue, une impéritie n'expoſent pas à moins qu'à commettre un homicide! Prenons que malheureuſement l'habitude & le mauvais exemple m'euſſent aſſez aguerri pour que bientôt je ne me fuſſe pas beaucoup ſoucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à ſoi-même: ſeroit-ce donc tout? La roue d'Ixion, le rocher de Syſiphe, ſont-ils pires que ce que je conſidere au-delà? Eh quoi, avoir à ſoutenir de ſang froid, à combattre, à diſſiper ſans ceſſe les triſtes viſions d'un hypo-

condre ! Avoir à calmer les impatiences du vrai malade, ou les justes alarmes de l'homme en danger ! Avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne ! Avoir enfin, vingt fois par jour, à laisser de porte en porte & d'un ton décisif en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde, au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglans démentis ! Quels dons, quels talens, quel courage ne faut-il pas, pour faire d'un si fâcheux rôle, son rôle unique & perpétuel ? *Gaudeant bene nati !* Pour moi, du premier coup-d'œil, je reculai d'épouvante ; & franchement, ni la fortune solide, & le puissant crédit de nos médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils & de dégoûts, ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur & de les avoir évités.

Restoit à prendre le parti du barreau ; je le pris donc, & ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité, n'expose pas une ame délicate à moins de scrupules que le précédent : car enfin l'avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, & souvent qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassuroit : c'est qu'ici du moins, outre les

principes d'équité naturelle dont tout le monde a ſa portion, l'eſprit humain a pour ſecond point d'appui, l'étude opiniâtre des loix & des coutumes : océan vaſte à la vérité, mer qui comme les autres, a ſes bras, ſes détroits, ſes courans, ſes golphes & ſes baies; mais dont l'étendue immenſe, après tout, n'eſt pas à comparer à l'abyme impénétrable des regles & des caprices de la nature, qui tous les jours au chevet du lit des malades, ſe joue de la doctrine la plus ferrée, & de la plus longue expérience.

Ce qu'il devroit y avoir à mon gré, de plus rebutant pour un candidat du barreau, c'eſt que les fruits d'une ſi belle & ſi longue étude ne puiſſent percer ni ſe recueillir qu'à travers les gravois & les halliers de la chicane. Pour moi, j'avois courageuſement franchi toutes ces landes. Déjà je poſſédois aſſez joliment *Péreze*, *Daumat*, & le *Praticien François*. J'allois enfin débuter au grand ſoulagement des curieux bien ou mal prévenus, & tous également impatientés de tant d'apprêts & de précautions, quand un revers de fortune accablant tout-à-coup mes pauvres parens, renverſa mes projets & ruina tant d'eſpérances vaines ou malignes. Devenu du jour au lendemain plus à plaindre cent fois que bien des veuves & des orphelins, ce fut à moi à me

reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs; & à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par toute autre voie; car celle-ci me devenoit absolument impraticable, la profession d'avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer ou déroger; & je n'hésitai point: j'y renonçai. En quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrois-je en avoir, puisque de la trempe singuliere dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré j'aurois cru devoir abdiquer le doctorat, je sens également que j'eusse mis robe, sac & bonnet bas à la premiere bonne cause que j'aurois perdue. Et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avoit tous interdits; j'étois né presque aveugle.

En pareil cas, un provincial infortuné, pour cacher sa misere ou ou pour y subvenir, n'a d'asyle que Paris. M'y voilà donc, nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connoissances, & non seulement sans protecteurs, mais même entiérement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où

Où voudroit-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités ? Où les aurois-je acquis, ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, capables seuls d'impatroniser le premier sot qui les a, partout où bon lui semble de se présenter ? Auroit-ce été dans la poussiere d'un college de province ? Dans la solitude obscure des foyers paternels ? Dans l'austérité d'une éducation simple, grave & singuliere, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot, tout ce qui peut orner le corps & l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il étoit bon d'ignorer ou de négliger toute la vie ? Quelle école en comparaison des colleges & des académies de la capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaîment & de plain-pied aux toilettes des hommes & des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théatre, & tenir la place d'un rayon dans ces cercles appellés *bonnes compagnies*, sources de lumieres, de bonnes fortunes & de protections ! Hélas, c'étoit peu d'avoir été privé de ces dernieres ressources ! Je ne savois pas, je ne me pouvois pas douter qu'elles existassent. Qui me les eût indiquées, me les eût même indiquées vainement : ou je ne les aurois pu croire, ou cette malheureuse modestie si

naturelle à la jeuneſſe trop étroitement morigénée, m'en auroit plus écarté qu'approché.

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots & des écueils ; elle faiſoit eau de tous côtés ; je me noyois, quand la poéſie bien ou mal à propos me revint à la mémoire. Je m'en ſaiſis comme de la ſeule & derniere planche que je voyois flotter autour de moi dans mon naufrage. Je ſais trop quelle épithete on va donner à cette planche ; mais que veut-on ? Par inclination peut-être autant que par extrêmité, toute métaphore ceſſant, j'embraſſai l'unique & bizarre eſpece de profeſſion dont le début & l'exercice n'exigent outils, chefs-d'œuvres, lettres de maîtriſe, avances, degrés, naiſſance, crédit ni protection. L'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon lecteur de ſi petites choſes, & n'oſe parler de moi ſi long-tems, contre la loi du ſage, qu'en vue de me juſtifier humblement devant la ſociété, dont bientôt je me ſépare dans un âge avancé, ſans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile ni néceſſaire, n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché ni combattu ; n'ayant fait pour elle en un mot, que des vers ; & quels vers encore ! Des vers, comme on vient de le voir, moins inſpirés

par Minerve que par la néceſſité. Celle-ci, dit-on, eſt la mere des arts : c'eſt donc le nôtre excepté; car chacun ſait où en étoit le bon-homme Horace, quand il diſoit *obé*. Et ſi de la néceſſité ou de la poéſie l'une des deux doit la naiſſance à l'autre, je ſuis payé pour croire que c'eſt à la poéſie que ſont dus les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en ſoit, n'ayant contribué qu'en ſi chétive monnoie à ce que la ſociété a droit d'exiger de tous ſes membres, je me trouve à ſon égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant je le diminue par quelques excuſes mêlées à mes derniers adieux.

Du reſte, ſi mon eſprit dans ſa maturité ſe rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien triſtement & dans des idées fort éloignées de celles qui dans ce premier âge m'avoient enchanté. Quelle différence en effet entre ce qui ne fut qu'un amuſement, & ce qui devient une derniere reſſource! N'enviſageant pour lors la poéſie françoiſe que par ſon vrai côté, j'eſpérai peu, & préſumai encore moins. Quelle carriere à courir en effet ſur les pas de tant de grands hommes, qui par leurs ouvrages inimitables, ſemblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent ſuivre! Mais diſons

tout auſſi : plus d'une penſée conſolante me ſoutenoit dans ce coup de déſeſpoir. Le goût pour la retraite ; les douceurs de l'indépendance ; l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains ſur-tout, ne pouvoit ni ne devoit faire ombrage, envie, ni tort à perſonne ; enfin la ſatisfaction de ſonger que du moins je ſaurois dès les premiers pas, ſi je m'étois bien ou mal engagé ; n'étant guere poſſible, quelque illuſion qu'on ſe faſſe par-tout ailleurs, de ſe la faire ici long-tems. Car ici le but ſe manque ou ſe touche du premier coup, à ne laiſſer aucun doute. Au théatre, une comédie fait rire ou bâiller ; une tragédie, pleurer ou rire ; dès lors le maître a prononcé, & prononce ſans appel : au lieu qu'en tout autre canton des muſes, dans les ſciences d'eſprit, de mémoire & de raiſon, dans les hautes & dans les exactes comme dans les autres, le point de déciſion, le tort & le droit du ſavant demeurent à jamais ſuſpendus. Hiſtoire, juriſprudence, phyſique, morale, une autre ſcience encore ſans comparaiſon plus importante & plus ennemie du problême : tout cela, ſalles d'armes éternellement ouvertes aux aſſauts du pour & du contre. Le lecteur & l'écrivain, le profeſſeur & l'étudiant, l'orateur & l'auditoire, le littérateur, ſon antagoniſte, & leurs juges, tout reſte en

l'air. L'un propoſe, l'autre objecte, tous veulent opiner. C'eſt que ce ſont de grandes matieres qui intéreſſent le repos ou l'orgueil de l'eſprit humain; & dès lors il n'eſt petit ni grand qui ne veuille intervenir; on combat pour ſa dame, pour la ſouveraine de ſes penſées, pour la vérité dont il ſied bien à tous, même à des *Sanchos-Panſas*, d'être les *doms Quichotes*. D'abord on ne cherchoit peut-être d'aſſez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres; bientôt la diſpute & l'aigreur s'en ſont miſes; & de toute part enſuite il y eſt allé de la gloire à n'en pas démordre; auſſi ne démord-on plus nulle part. De là des controverſes à perte de vue, qui de ſophiſme en ſophiſme, jettent les fondemens ténébreux d'un patriotiſme univerſel. Quel ſupplice pour les amateurs & pour les défenſeurs du vrai, mais ſurtout pour les auteurs qui ſeroient preſſés de ſavoir s'ils ſont à leur place ou non! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amuſantes; le ſuccès de ſi petites choſes ne méritant pas d'exciter la moindre jalouſie, & n'intéreſſant pas plus ſérieuſement l'amour-propre des juges du camp, que le véritable honneur des champions, notre cauſe ſe décide militairement, & d'ordinaire aſſez bien. La récolte, il eſt vrai, de part & d'autre, eſt ici proportionnée à la valeur du

fond ; la perte & le gain des deux côtés, font on ne peut moins considérables ; il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement ou d'ennui ; à nous, un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front ; rien par-delà pour les premiers ; mais pour nous, ce qu'au moins nous en rapportons de plus, & d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés ; & sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut : perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément.

Mais des perspectives, la plus belle, au gré

Du souriceau tout jeune & qui n'avoit rien vu (*) ;

c'étoit l'idée touchante que je m'étois formée de nos auteurs contemporains, dont en nouveau confrere, je me réjouissois de rechercher la fréquentation ; car je ne devois pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des lettres, ce me semble, supposant une ame & des mœurs pareilles à celles des premiers tems. Me voilà, me disois-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi ! le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je

(*) La Font. fab. 108, page 135, édit. 1730.

conçois de plus rare & de meilleur en ce monde, avec les reſtes précieux de l'âge d'or? Où ſe trouveroient-ils en effet, les reſtes de ce bel âge, ſi ce n'eſt parmi les ſeules gens qui le dépeignent ſi bien & qui ſans ceſſe le regrettent ſi fort? Enfin je vais n'être & ne reſpirer qu'avec le bel eſprit, la ſaine raiſon, l'aimable candeur, & le déſintéreſſement philoſophique. Quel état raviſſant! Comme eux, ſans cupidité, ſans prétention, ſans artifice, puis-je manquer de ſympathiſer avec eux? Ils feront mes amis & mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, & non les riches ni les grands.

(*) *Gens faiſant tel bruit, tel fracas*
Que moi qui, grace au ciel, de courage me pique,
J'en ai pris la fuite de peur.

Ceux-là (**), *doux, benins, modeſtes, veloutés, d'humble contenance*, font bien mieux mon fait. Ils m'aideront dans mes tentatives, me releveront dans mes chûtes, me prôneront dans mes ſuccès. L'amour du travail, avec de tels ſecours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence, qui ſouvent mene plus loin que le talent même. Penſant & raiſonnant ainſi,

(*) Même fable.
(**) Même fable.

je ne craignois, je ne desirois presque plus rien. Je pleurois de joie. Cette belle espérance, au sein de la misere, étoit un rayon de lumiere, qui du plus léger crépuscule en moi, faisoit d'avance un bel orient, & déjà de l'espece d'enfer où j'étois, un paradis terrestre.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches & les grands (la reconnoissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi, que messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute, resterent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques & nombre de maux réels, dont le souvenir m'induisit à composer la *Métromanie*.

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire & de fortune, qui m'a tenu si fidelle compagnie dans tout le cours de ma carriere. J'eus toujours trop mollement l'une & l'autre en vue, pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espere qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune. Ce mépris est inné dans tout cœur passionné pour la liberté. Être libre & faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles; qui veut jouir de l'un, doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourroit donc n'en pas croire ai-

ſément ici le poëte à ſa parole, c'eſt lorſqu'il tranche encore de l'indifférent pour la gloire, s'entend pour cette gloire de ſuccès paſſagers & d'honneurs littéraires ſi vivement pourſuivis par les auteurs, & dont aucun d'eux n'oſe parler du ton que je fais, ſans ſe faire auſſi-tôt jeter au nez la fable du renard & des raiſins. En effet, la manie de verſifier paſſant pour un travers, perſuaderai-je qu'un travers jouiſſe d'un des plus ſolides avantages de la vertu, en ſoutenant, comme il eſt pourtant vrai, qu'il ſe peut ſuffire comme elle, & ſeul ſe ſervir à lui-même de récompenſe? Non, je n'y parviendrai point. Faiſons donc mieux; ſuppoſons, pour avoir la paix, accordons même s'il le faut, qu'en moi ſeul ſoit raſſemblé tout le ſot orgueil dont on veut que notre eſpece entiere ſoit enivrée; la belle indifférence dont je me pare, n'en reſtera pas pour cela moins naturelle ni moins vraiſemblable. Eh, qui ne ſait que le ſot orgueil, en cas de revers, a des reſſources infinies, & que plus il eſt mortifié, plus il eſt ingénieux à ſe forger des motifs de conſolation? Or n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui ſur l'article de la gloire dont je parle, peuvent s'offrir tout d'un coup à l'eſprit d'un auteur préſomptueux & mécontent? Le diſgracié dans ſon chagrin, n'a qu'à ſe repréſenter non ſeulement par

quelles voies & ſur quels fronts le plus ſouvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célebres ſont morts ſans les obtenir. Avec le talent que ſans faute il aura de ſavoir altérer un peu le fonds des choſes à ſon avantage, il trouvera bientôt de quoi ſe conſoler; & même ſans de grands efforts de raiſonnement, de quoi ſe faire de ſon propre abaiſſement un triomphe ſecret & fondé. Eh bien! me ſuis-je enfin rendu croyable? Eſt-on content?

Les ſeuls & vrais malheurs qui mirent donc & qui dûrent mettre ma foible conſtance à l'épreuve, ce ſont ceux dont l'oncle menace le neveu, act. 3, ſc. 7, quand il dit:

Tremble, & vois ſous tes pieds mille abymes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra ſur ton compte un libelle anonyme.
Pourſuivi, condamné, proſcrit ſur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

Le poëte répond laconiquement:

A ſes mœurs.

Réponſe de théâtre; bout-rimé. Le plaiſant bouclier, que les meilleures mœurs du monde à préſenter aux traits de la colomnie appuyée ſourdement par des rivaux accrédités, mal-faiſans & ruſés! La ſcélérateſſe attaquée en oppoſeroit un

d'Ajax, où la probité nue n'en auroit jamais d'autres que la négative & les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira ; la perversité qui jura votre perte de sens froid, peut-être par passe-tems, le croira-t-on ? & simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre & que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent ; voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, & comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre ; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée, au moment qu'on la flétrit & qu'elle succombe. Le tems, je le veux, dévoile enfin la vérité. On vous réintegre vous ou votre mémoire. A la bonne heure, quoique toujours trop tard ; mais jusques-là, que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction ? Et n'ont-ils pas encore de reste pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue, la secrete & damnable satisfaction de vous laisser sur le *papier rouge ?* Le sage à cela vous crie, que vous importe ? & déclame des merveilles. Mon dieu, le sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent ! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en

hauſſoient que plus orgueilleuſement la tête & le ſourcil.

Que ſera-ce donc, pauvre poëte, ſi jadis vous avez donné malheureuſement à ces faux inquiſiteurs la moindre priſe ſur vous, par une heure ou deux de feu mal employé dans votre premiere jeuneſſe ? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes laſcifs & dangereux, ni des livres complets de ſatyres mordantes, dont le fiel aura diſtillé ſur l'honneur du prochain, & peut-être ſur ce qu'on reconnoît de plus ſacré dans ce monde-ci & dans l'autre. Oh ! non ſans doute ; une ſi prodigieuſe dépenſe n'eſt pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment. Ce n'aura même heureuſement rien été de comparable à tout cela ; rien de ſatyrique, de ſéduiſant, ni d'impie ; rien que vous ayez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été ? Une folie, une débauche d'eſprit fugitive & momentanée, une exagération burleſque, un croquis non moins informe qu'inconſidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accuſé d'avoir eu part, que celui d'un peintre en peut avoir à de légeres études d'après le nu ; que celui de nos poëtes tragiques en eut à l'expreſſion qu'ils donnent aux ſentimens affreux de leurs ſcélérats, & d'un perſonnage inceſtueux, perfide, ſacrilege ou ſan-

guinaire. Que vous dirai-je enfin ? Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur la fin d'un repas. Folie très-blâmable, on ne peut trop le dire ni trop le répéter ; mais si courte, qu'en faveur de l'âge & des circonstances, un sage, un vrai dévot même n'auroit attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance. Belle intention qui n'est pas celle des méchans.

Périsse le pécheur, & vive le scandale !
En ces sortes de cas, voilà de leur morale.

Vous vous ètes mis à dos cette peste de la société, qui sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connoître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau, dès qu'il est question de nuire, & l'arbore alors effrontément : semblable à ces pirates qui, selon la rencontre & le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour vous. Quarante années de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés & décens ; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme, ne seront plus pour vous, grace à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment & qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce tems, quelques succès

vous ouvrent-ils paſſage aux honneurs de votre profeſſion? c'eſt à ce paſſage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous; vous ne rechercherez point ces honneurs, ſoit par une modeſtie extrêmement en place, & de peur même qu'en les recherchant, par cela même, vous ne les méritiez encore moins; ſoit par prudence ſeulement, & pour échapper à la malveillance embuſquée. Fort bien; mais à quoi bon, ſi malgré cette inaction louable ou judicieuſe, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui conferent ces ſortes d'honneurs? Ne vous y fiez pas! Oui, vous dis-je, il peut arriver par un haſard bien rare à la vérité, mais non ſans exemple, que ces ſages, quoiqu'inſtruits des ſaillies de votre jeuneſſe, d'une voix unanime, & de leur propre mouvement, daignent vous appeller entr'eux. Plus votre bonheur alors paroît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une ſi glorieuſe acclamation, l'envie inquiete, éveillée par conſéquent avant vous & debout la premiere, ſe revêt en prude, & vole au tribunal de la vraie piété, trop ſimple ſouvent pour n'être pas quelquefois un peu crédule; ſouvent auſſi trop délicate, pour n'être pas d'autres fois un peu trop ſévere, ou trop prompte. Là, votre ennemie,

Sous le dehors plâtré d'un zele ſpécieux,

MOL. *Tart.* act. I, ſc 5.

vous dénonce humblement; ouvre en gémiſſant & comme à regret ſon mémorial ſcandaleux; y donne à lire ſur votre compte deux ou trois lignes preſque effacées par vétuſté; aide elle-même, en ſignant, à les déchiffrer; y joint des faits & des écrits ſuppoſés; & de cette ſorte, armée à la fois & d'une lueur de vérité, & d'un nuage épais de menſonges, forte ſur-tout du ſommeil d'un accuſé qui ne ſe doute cependant ni de ſon danger, ni de ſa gloire, elle allume la foudre à ſon aiſe, & vous écraſe en riant. Le beau triomphe! Ne vaut-il pas mieux encore être ſous les roues que ſur le char?

Mais je m'apperçois que, ſans le vouloir & d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie & la détraction, qui l'une & l'autre m'ont de tous les tems pourſuivi ſans relâche, j'ai inſenſiblement fait un factum, & conté ma propre hiſtoire. Ce l'eſt en effet. Qu'on m'y reconnoiſſe: je l'adopte en rougiſſant, & la ratifie dans tous ſes points. Auſſi-bien vient-on de la manifeſter, en l'incruſtant aſſez mal-proprement dans un éloge funebre de M. le préſident de Monteſquieu, prononcé à Berlin en pleine académie. Ah! ſi ce grand homme (qu'on me pardonne ce cri de la nature), ſi ce grand homme, du haut des demeures céleſtes, où ſa belle ame a revolé

ſans doute, s'intéreſſe encore aux miſeres d'ici-bas, on ſe doit le peindre bien ſurpris d'avoir été l'occaſion d'un écart ſi bizarre & ſi peu décent! Comment ne le déſavoueroit-il pas avec indignation? Lui la ſageſſe, l'équité, la politeſſe, & l'humanité même! lui qui m'honora d'une ſi conſtante amitié! vrai philoſophe qui, malgré mille vertus reconnues & couronnées, ayant eſſuyé comme un autre les plus vives perſécutions, voyoit ma faute & ma diſgrace d'un œil ſi différent de celui de ſon dur panégyriſte! Cette faute étoit toutefois de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier, que de qui que ce ſoit; car enfin

Ce ſage qui ſi haut, crûment & ſans détour,
Releve les excès de la gaîté cynique,
Qui du nord au midi va battant le tambour,
Et contant ma diſgrace aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande, en la rendant publique;
Ce philoſophe errant de portique en portique,
A Vénus Uranie a-t-il bien fait ſa cour,
Quand ſa muſe accoucha de la Vénus phyſique?
Cette muſe, aujourd'hui ſi grave & ſi pudique,
    Avant d'être ſur le retour,
A-t-elle été ſi pure & ſi morigénée,
Qu'on ne lui puiſſe rien reprocher à ſon tour?
Et ne liſons-nous pas dans un livre du jour,

Qu'en

Qu'en demoiselle aſſez mal-née,
Qui de Paphos aimoit outrément le ſéjour,
Elle envia la deſtinée
Des colimaçons en amour ?

Mais en loyal adverſaire, au lieu d'uſer de repréſailles en badinant avec un tel agreſſeur, je prends au contraire fort ſérieuſement le parti de le ſeconder, en confeſſant de tout mon cœur, & pour une premiere fois de ma vie, la fâcheuſe vérité qu'il craignoit ſi fort qu'on n'ignorât. A vingt ans (mauvais exemple, jeuneſſe, mais bonnes leçons), à vingt ans je tombai dans le court égarement dont je viens de parler, & je le payai cher à ſoixante. Sans parler de plus d'une grace accordée ſous nos yeux en des cas peut-être plus graves, ne devois-je pas du moins un peu compter ſur la double preſcription? Puiſſe enfin cet humiliant & libre aveu, qui d'ailleurs manquoit eſſentiellement au ſceau de ma condamnation, achever d'expier une ſi vieille extravagance! Puiſſe le regret mortel que j'en eus preſqu'en le commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau; puiſſe-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reſte, comme il eſt très-juſte, *veniam petimuſque damuſque viciſſim*; je veux dire que de ma part je pardonne auſſi très-ſincérement

tant à mes délateurs qu'à leur ſuppôt. Ce me ſeroit même une eſpece d'ingratitude envers les premiers, de conſerver le moindre reſſentiment contr'eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, graces, il eſt vrai, à la noble & courageuſe amitié d'un Monteſquieu; au puiſſant crédit d'une dame qui n'en uſe que pour le ſignaler par des bienfaits; à la généreuſe protection d'un miniſtre également bien voulu du royaume & du roi, graces enfin à l'extrême bonté de ce roi, le plus clément, le plus aimé, le plus auguſte & le plus admiré des monarques. Quel rare concours de forces & de vertus, néceſſaire au ſalut d'un malheureux dont un homme ou deux de mauvaiſe volonté, ſans haine particuliere & de gaîté de cœur, avoient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à ſon neveu :

Tremble, & vois ſous tes pieds mille abymes ouverts?

Celui-ci, que je m'étois creuſé ſi follement, n'eſt pas même ſi bien cicatriſé, malgré tant de puiſſance & de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en ſorte encore, comme on voit, de terribles exhalaiſons. Elles ne me ſuffoquent pas; je reſpire, mais non ſi fort à l'aiſe qu'il ne m'en reſte encore un peu d'oppreſſion. C'eſt ce qui me fit dire dans le tems :

D'être gai, Paul a cent raiſons pour une.

Des gens de bien il eſt goûté, chéri;
Tous en leurs cœurs ont plaint ſon infortune.
Quelques méchans ſeulement avoient ri.
D'Achille enfin la pique a tout guéri;
Paul toutefois n'eſt pas ſi gai qu'on penſe.
En France heureux. Paul eſt un peu marri
Qu'en Pruſſe Pierre ait crié ſa ſentence.

Paſſons de ce qui peine à ce qui ſoulage; & puiſque de l'entier & volontaire aveu de nos fautes s'enſuit naturellement le droit de proteſter contre celles qui nous ſont fauſſement imputées, ſaiſiſſons l'occaſion de m'inſcrire ici contre mille miſeres en tout genre, répandues ſur mon compte dans des recueils abominables, dont les compilateurs, après avoir foulé aux pieds toute pudeur & tout reſpect humain, ne ſe ſont pas moins fait un jeu de nos réputations & de nos noms. La piece ſur laquelle, entre tant d'autres, depuis longues années je vois le mien avec le plus de douleur, en eſt une, intitulée: *le Débauché converti*. Mélange horrible & révoltant d'ordures & d'impiétés. Le *Débauche*, devenu peut-être depuis ce qu'aſſurément alors il étoit fort peu, feroit beaucoup à l'acquit de ſa conſcience, ſi pour pénitence il s'impoſoit le juſte & pieux effort de me laver, en faiſant ſa confeſſion publique ainſi que je fais la mienne. N'a-t-il

pas aſſez joui de mon malheur? S'il penſe autrement, & qu'il faſſe état d'en jouir long-tems encore, je lui parle en ami :

Qu'il ſoit prudent du moins, s'il n'eſt pas généreux.

Qu'il ſe garde de ces écumeurs de manuſcrits, dont le plus fameux & le plus vigilant de nos poëtes vivans a plus que jamais à ſe plaindre aujourd'hui, & dont en effet il ſe plaint ſi fort. Qu'il jette au feu ſon porte-feuille enflé, dit-on, de pieces d'un ſtyle & d'un goût pareils, qui, publiées, le déceleroient ſans replique, & me juſtifiant malgré lui, me récompenſeroient enfin de la plus méritoire peut-être & de la plus pénible des diſcrétions.

Les ſottiſes d'autrui ſouvent, comme on voit, ſont donc miſes ſous notre nom; ſouvent auſſi ce que nous aurons pu faire d'un peu raiſonnable, ſera mis ſous le nom d'autrui. Ainſi, déshonorés d'un côté ſous les plumes du geai, de l'autre quelquefois nous voyons le geai ſe glorifier ſous les nôtres. Tels ſont les jolis émolumens du métier. Mais de ſes vrais malheurs & de ſes grands dangers dont je me ſuis plaint d'abord, paſſer à ſes déſagrémens, ce ſeroit, par une gradation vicieuſe, paſſer à l'infini, & deſcendre dans des détails qui doivent être auſſi

indifférens au public qu'ils lui peuvent être connus par les contes qu'on n'en fait que trop. Qui ne sait nos sécheresses, nos insomnies, nos tortures, pendant le cours des compositions? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture & d'une réception; les corrections qu'on nous demande, & qui nous répugnent peut-être avec raison; les pas qu'il faut faire, les ménagemens sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles? L'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique? l'actrice en faveur, à qui vous présentez le sceptre, vous dira majestueusement: *Que M. un tel* (désagréable au public) *soit prince, ou cherchez vos princesses.* Dans le comique, tout de même: *Que Mlle une telle*, vous dit fiérement l'Hector ou le Sganarelle en vogue, *fasse la soubrette, ou cherchez vos valets*, &c. &c. &c. Que faire? L'auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Moliere, la force d'un parterre, il faut qu'il cede ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions? autre galere. *Ce rôle-ci est trop long, celui-là trop court.* On vous rogne l'un de pleine autorité; on vous force d'alonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain, qui faisant coucher les passans dans son lit, les tirailloit ou

les tronquoit par la tète ou par les pieds, ſelon qu'ils étoient plus ou moins longs que ce maudit lit, & qui ne ceſſoit d'accourcir ou d'étendre, que l'homme & le lit ne fuſſent de niveau? Tel eſt à peu près le traitement que reçoivent nos pieces. Quel enſemble, après ces dislocations & ces démembremens faits à la hate, veut-on qu'il reſte d'un corps organiſé par des années de travail & de réflexions? Plus d'un bon ouvrage pourroit bien y avoir péri. La toile enfin ſe leve, & ce ſont ici les grandes angoiſſes. Pour ſe les peindre, on n'aura qu'à paſſer au monologue, par où s'ouvre le cinquieme acte. Cependant d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal ſu, de celui-ci joué à contre-ſens, du *ferment* d'une cabale, d'une *lubie* du parterre, de tout cela joint à nos propres fautes, réſultent aſſez naturellement des chûtes; & de ces chûtes, mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui ſeroient bien fachés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne ſoyons guere moins contens qu'eux; car ſi par haſard nous euſſions réuſſi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir eſſuyé les diſgraces du théatre, que celles qui nous euſſent ailleurs été machinées par l'envie active & ſouterreine Nous ne laiſſons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de

ces dégoûts, & de bien d'autres que je tais, parce qu'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve, ou de virilité, le *métromane*, sans un grand fond de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

A travers ces milliers d'épines, avant que de finir, j'en distinguerai seulement encore une, qui, pour n'ètre pas tout-à-fait si *poignante* que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête écrivain. J'en ai touché quelque chose dans la préface de ma pastorale, *page* 16 *& suiv.* Ce sont les allusions indécentes, & les applications dangereuses que la sottise, le libertinage ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, il devient de plus en plus inévitable à la circonspection la plus en garde; & circonspection dont on nous doit tenir d'autant plus de compte, que tandis qu'il n'y a qu'à perdre, à plus d'un égard, en tâchant d'éviter cet écueil, nous voyons sur les cheminées, les toilettes & le théatre même, qu'il y a tout à gagner, d'une certaine façon, à le heurter de pleine proue, la corruption exercée à tourner toujours la décence en ridicule, ne manquant jamais par le mème principe, d'applaudir à la licence

ouverte. Et c'eſt un abus qui fut de tous les tems :

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

Le mal ne ſe ſoutient qu'en détruiſant le bien,

Et ne détruit le bien qu'en ſoutenant le mal.

Mais nous manquent à jamais tous ſuffrages, plutôt que jamais nous en méritions un ſeul, ni l'obtenions à pareil prix !

D'après un ſentiment ſi juſte & ſi naturel, à force d'attention, je m'étois flatté d'être parvenu à mettre ces *bourets de haut nez* en défaut, du moins quant aux applications. J'avois eſpéré l'impoſſible. Je fus relancé, & relancé par les aboyeurs dont je me devois le moins défier, parce qu'étant ceux dont juſtement je m'étois défié le plus, j'avois pris, pour échapper, les meilleures meſures que je pouvois prendre. On en va convenir.

En conſervant à mon poëte quelques-uns des petits ridicules eſſentiels à la profeſſion, je n'en avois pas moins fait un jeune homme bon, franc, généreux, brave & déſintéreſſé. C'étoit, je crois, pour le tems où j'écrivois, ſe précautionner aſſez bien contre le danger des applications. Perſonne auſſi ne s'aviſa d'en faire : mon poëte, aux yeux de tous, reſta l'unique original de ſon eſpece. Seulement deux ou trois jeunes auteurs, alors plus ou moins célebres, perſuadés que par-

ler d'un bon poëte, c'étoit devoir les montrer au doigt, jugerent à propos, pour fixer sur eux les regards, de se compromettre un peu, en s'honorant beaucoup, & se plaignirent tous à l'envi qu'ils étoient visiblement personnifiés dans M. de l'Empirée. *Me peut-on méconnoître à ce trait malin*, disoit l'un? *& moi, à celui-là*, crioit l'autre? C'étoit, pour ainsi dire, à qui s'arracheroit la prétendue insulte des mains; ou plutôt, comme j'ai dit, à qui voulant bien partager avec ce personnage quelques travers très-excusables, donneroit superbement à entendre qu'il étoit l'aimable original en entier: comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté, *anchio son poëta*, & revindiquer ou s'appliquer à titre égal, la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendoient avoir à son tableau! Mais fussé-je plus poëte cent fois qu'eux & moi nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse, à leur place, osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance! Le caractere moral de M. de l'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle ame l'emporte sur ce qu'on veut bien appeller bel-esprit, se plaindre ici de la *personnification*, c'est moins se plaindre que se glorifier; c'est moins jouer le rôle d'un homme

offensé, que celui d'un *fier-en-fat*. Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignans, sur leur modestie, ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que dans tous les tems, & chez toutes les nations, les poëtes en général étoient livrés à la risée du public par les poëtes même, & de plus les voyant taxés, par ce public, de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avois pris à tâche de présenter sur la scene un poëte qui, sans sortir de son caractere singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable; un poëte tel qu'il y en eut sans doute, & qu'il y en peut avoir encore; un poëte enfin, lequel après qu'on a dit:

On peut être honnête homme & faire mal des vers,

pût faire aussi dire & penser,

Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle comédie, qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'auroit pas manqué de nous régaler ici d'un poëte grave & rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes

auxquelles on applaudit en bâillant, & qui ne passent en effet guere plus à l'ame des spectateurs, qu'elles ont l'air de venir de celle de l'auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. M. de l'Empirée, honnètement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'ètre leste, gai, doux, sociable & galant; qualités engageantes, qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable & divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénouement. Du moins l'aristarque de ce tems-là le veut-il ainsi persuader. *On est faché*, dit-il (*), *de lui voir prendre congé des spectateurs, pauvre & déshérité.* Peut-ètre ce qu'il donne ici pour le sentiment général, n'est-il que le sien particulier; & certes en ce cas, il y auroit à me féliciter d'avoir su l'attendrir : mais ne seroit-ce pas, aussi bien que son sentiment particulier, une critique déguisée, qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les spectateurs mécontens? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractere des gens, quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'ame d'un vrai poëte, dont, sans

(*) Observ. sur les écr. des mod. lett. 175.

en avoir les talens, je conçois très-bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'abbé Desfontaines, avant de publier ses observations & son extrait, n'avoit-il parcouru la brochure un peu moins légérement que de coutume! M. de l'Empirée l'auroit avant moi redressé là-dessus en vingt endroits; entre autres, quand il dit positivement, *que sa vertu se borne au mépris des richesses*, &c. & ailleurs:

Ce mêlange de gloire & de *gain* m'importune.
On doit tout à l'honneur, & rien à la *fortune.*
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A *tout l'or du Pérou* préfere un beau laurier.

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le tems de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, & dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde, du moins pouvoit-il d'un coup-d'œil appercevoir ces deux derniers de la piece:

Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de *fortune* & d'amours!

Faute de cela, il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les écrivains périodiques. Sérieuse-

ment & par état occupés de ce qu'ils appellent le *ſolide*, ils n'ont garde de concevoir ni de ſoupçonner l'héroïſme ou la folie du vrai poëte, qui vis-à-vis de la miſere, penſe, en parlant de ſa muſe, comme, vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de ſon fils, penſoit Agrippine: *Moriar, modo regnet.* Quel ſoin en effet prirent de leur fortune le *divin* Homere, l'*immortel* Plaute, le *grand* Corneille, le *délicieux* la Fontaine, &c? Furent-ils pour cela des objets de pitié? Pas plus que la mémoire des Midas de leurs tems & des nôtres eſt digne d'envie.

Je ne dois pas finir ſans dire un mot du perſonnage ſingulier de *Francaleu*, & d'une partie de ſon rôle, ni ſans bien marquer la diſtinction qu'il faut faire de ce perſonnage, en entier de mon imagination, & de ſon rôle qui, renfermant un événement du tems, ſembleroit par-là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet événement.

Un homme d'eſprit, de talent & de mérite, s'étoit diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les Mercures, des pieces fugitives en vers, ſous le nom ſuppoſé d'une *Mlle de Malcrais de la Vigne.* La maſcarade avoit parfaitement réuſſi. Ces pieces ingénieuſes

& joliment verſifiées, en droit par conſéquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut croire, à ſe produire ſous l'enveloppe d'un ſexe dont la ſeule & charmante idée ſuffit pour diſpoſer les cœurs à la complaiſance, & les eſprits à l'admiration. La Sapho ſuppoſée fit donc honneur & profit à ces Mercures. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle en feu la plume de plus d'un bel eſprit qui vit encore, & qui, s'il écrivoit jamais ſon hiſtoire amoureuſe, nous ſouffleroit aſſurément cette anecdote. Ils rimerent des fadeurs à Mlle de Malcrais. Elle, de ripoſter; l'intrigue ſe noue; les galans prennent feu de plus en plus; tout alloit le mieux du monde, au gré du public amuſé; & la comédie n'étoit pas pour finir ſi-tôt, ſi notre poëte Breton, ayant ri ce qu'il en vouloit, & deſirant jouir de ſa gloire à viſage découvert, n'eût précipité le dénouement en venant mettre le maſque bas à Paris. Il y perdit peu ſous les yeux du public qui, déſabuſé ſur le ſexe, ne rabattit preſque rien de ſes éloges; en cela plus ſage & plus équitable que nos beaux eſprits, chez qui la choſe ſe paſſa bien différemment, lorſqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un madrigal pour Mlle de Malcrais, on la leur vint annoncer. Grand

cri de joie ! La plume tombe des mains ; les portes s'ouvrent à deux battans ; on vole au-devant de la muse les bras en l'air , que.... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. des Forges Maillard. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade : la barbe du poete y piqua si fort, qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que M. des Forges Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talens & les éloges tomberent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici Francaleu , dans la même situation que ce poete aussi-tôt méconnu que démasqué :

Voilà de vos arrêts , messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose , & le nom seul fait tout.

Apostrophe qui tous les jours seroit bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci. De bonne foi , étoit-ce une aventure à dérober au plaisir public , sur un théatre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir & la joie ? Pouvois-je imaginer jamais une scene plus comique & plus du ton de mon sujet ? Je la produisis donc, mais avec l'attention de ne la pro-

duire que ſous le jeu d'un perſonnage dépouillé de tout ce qui pouvoit faire tourner les yeux ſur le poete eſtimable à qui nous la devons d'original, ni ſur quelqu'autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienſéance, j'aimai mieux pécher à mon eſcient contre les bonnes regles de la comédie, qui n'admet que des caracteres tels que la ſociété chaque jour en préſente ſur la ſcene du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraiſemblablement n'exiſta jamais; un bon-homme qui ſe plaît à faire de méchans vers, les ſachant tels, & ne les faiſant que pour ſon amuſement, & que pour celui de ſes amis qui s'en divertiſſent. Auſſi le critique obſervateur ne manque-t-il pas ſon coup : *C'eſt*, dit-il fort bien, *un Mécene bourgeois, un riche & vieux rimailleur, qui connoiſſant diſtinctement ſon impertinence, & la confeſſant hautement, forme un caractere purement idéal & ſans exemple.* J'ai donc très-bien pris mes meſures pour ne compromettre perſonne. Ainſi Francaleu, non plus que Mlle de Malcrais, n'eſt qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application. Ainſi la partie du rôle relative à l'événement du jour, ne ſe peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimere.

Qu'un fait public & tout arrangé comme celui-là, mis ſur le théatre, faſſe grand honneur à l'imagination

l'imagination du poëte : je ne le dis pas ; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes, jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois en passant, d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, & que n'eût peut-être jamais créé cette imagination ; ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources ? Et que fait tant à notre gloire, après tout, le mérite de l'invention ? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi, en ont vu du haut des nues, d'autres qui le possédoient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux ; n'eussé-je à citer que Malherbe & Saint-Amant, que Racine & Th. Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeller souvent le sujet de cette piece, une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface en la finissant. L'édifice fût-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'architecte en éleveroit un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répete : sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misan-*

trope, la *Métromanie*, ſans en être plus longue ni moins réguliere, contiendroit à coup ſûr une fois plus, & mille fois mieux.

PERSONNAGES.

FRANCALEU, *pere de Lucile.*

BALIVEAU, *capitoul, oncle de Damis.*

DAMIS, *poëte.*

DORANTE, *amant de Lucile.*

LUCILE, *fille de Francaleu.*

LISETTE, *ſuivante de Lucile.*

MONDOR, *valet de Damis.*

La ſcene eſt chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maiſon de plaiſance aux portes de Paris.



LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maiſon des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper ſi vite :
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi, tous les gites ſont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : chez monſieur Francaleu.

LISETTE.

C'eſt ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor, qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connaître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu-d'artifice ?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ſes habits, ſon état, ſa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à peindre, non.
Car ſelon la penſée où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face à chaque inſtant s'élargit ou s'alonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'eſt un homme iſolé, qui vit en volontaire ;
Qui n'eſt bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, ſue, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien ;
Au ſurplus, raſſemblant dans ſa ſeule perſonne
Pluſieurs originaux qu'au théatre on nous donne :
Miſantrope, étourdi, complaiſant, glorieux,
Diſtrait.... ce dernier-ci le déſigne le mieux ;

Et tiens, s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée à bâyer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu ſouhaites.
N'eſt-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le perſonnage en tout reſſemble au tien:
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, & montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il eſt à rêver là-bas dans ces boſquets.
Mais vas y ſeul: on vient; & je crains les caquets.



SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici! Dorante!

DORANTE.

Ah, Lifette! ah, ma belle!
Que je t'embraffe! Eh bien, dis-moi donc la nouvelle!
Félicite-moi donc! Quel plaifir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour!
De la chofe avant moi tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile eft fortie?
Que je vais... que je puis... conçois-tu? ... Baife-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas fage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monfieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes.
Y penfez-vous, d'ofer venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près!
Je vois le parc ouvert: j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manege,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir;
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi. Mon pere m'idolâtre:
Il n'a que moi d'enfans: je suis opiniâtre;
Je le veux; qu'il le veuille: autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a....

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeller?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grace; & laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un pere?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi, je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti....

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cents mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah, laisse là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement,
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre, ni desirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.

Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une intrigue !
Y songez-vous, monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre ami compose, & que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle,
Que ces vers sont de vous, & qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien, je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître ;
Et mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non, vous dis-je, non ! Vous auriez tout gâté.
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,

L'induire à ſe vouloir baiſſer pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir;
Sur-tout quand un amour qui n'eſt plus guere en vogue,
Y brille ſous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé,
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danſes légeres,
Ou tout le jour aſſis aux pieds de leurs bergeres,
Et couronnés de fleurs, au ſon du chalumeau,
Le ſoir à pas comptés regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades eſquiſſes,
Et de ces viſions ſavourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement ſon cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'eſt une églogue auſſi qu'on lui prépare encore.
Damis ſe leve exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et ſa rencontre ici tout franc ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monſieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent chez nous lui donne auſſi l'entrée.
Mon pere en eſt épris juſqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, & preſque autant que moi.

LISETTE.

Laiſſons là ſon églogue.

DORANTE.

Ah ! ſoit : je l'en diſpenſe.
Sur un pareil emprunt tu fais comme je penſe.

LISETTE.

Monſieur de Francaleu ne vous connoît pas ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous préſenter à lui ſous un faux nom.
Ici l'amour des vers eſt un tic de famille.
Le pere, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, préſenté de ſa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raiſon qui m'attire ?

LISETTE.

Le goût pour le théatre en eſt une à lui dire.
Deſirez de jouer avec nous. Juſtement,
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour rendez-vous néceſſaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi....

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS *sans l'écouter.*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit....

DAMIS *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh, n'allons pas si vite ! . . .

DAMIS.

Oh ! mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois...

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord....

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus hupé.

DORANTE.

Laissons : je vous demande....

DAMIS.

Oui, du noble & du tendre.

DORANTE *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

DAMIS *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh, j'en jugerois mal !

DAMIS.

Mieux qu'un autre. Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crirai.

DORANTE.

Vainement !

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage !

DAMIS *lit.*

DAPHNIS & L'ÉCHO ; dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme & l'églogue !

DAMIS *avec emphase.*

Écho, que je retrouve en ce bocage épais....

DORANTE *d'une voix éclatante.*

Paix ! dit l'écho. Paix ! dis-je, une bonne fois, paix !
Sinon....

DAMIS.

Comment, monſieur? Quand pour vous je compoſe...

DORANTE.

Mais quand de vous, monſieur, on demande autre choſe.

DAMIS *reprenant ſa volubilité.*

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Ahie!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien!

DAMIS.

Portrait, ſonnet, bouquet, triolet, ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour ſe retranche au langage ordinaire,
Et déſormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS *reſſerrant ſes tablettes.*

C'eſt autre choſe: alors ces vers ſeront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne reſſente, ainſi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'eſt pas perdue.

Mes vers, ſans aller loin, ſauront où ſe placer;
Et l'on a, pour ſon compte, à qui les adreſſer.

DORANTE *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La ſenſibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte eſt prompt à s'enflammer ;
Et l'on ne l'eſt qu'autant que l'on ſait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je le crois mon rival. Quelle eſt votre bergere ?

DAMIS.

De la vôtre pour moi le nom fut un myſtere ;
Que le nom de la mienne en puiſſe être un pour vous.

DORANTE.

Et votre ſort, monſieur, ſans doute. . . .

DAMIS.

Eſt des plus doux.

DORANTE.

Une plume ſi tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour ?

DAMIS.

Eſt un grand jour.

DORANTE *à part.*

(*haut.*)
Ah, c'eſt Lucile ! Oh çà !

Si

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE. (*à part.*)

A qui tient-il? Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(*à part.*) (*haut.*)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE *bas.*

De son goût pour les vers! Mon infortune est sûre:
Mais n'importe; feignons, & poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'*a-parte?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.

Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez ; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent ; & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami ; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere ;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;
De s'être en cheveux gris avisé de sa verve ;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace ! l'auteur perce, il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ; & pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,

Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh, je suis patient! Je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

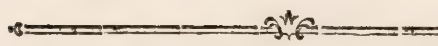
Pour moi, je meurs, je tombe écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste,
Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.
Heureux, quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.



SCENE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable, & mon théatre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un eſt inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.
C'eſt bien prendre ſon tems !

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille.
A grands frais je convoque amis, parens, famille ;
J'aſſemble un auditoire & nombreux & galant ;
Et nous fermons. Cela n'eſt-il pas régalant ?

DAMIS *froidement.*

Certes, les trois ſujets étoient bons ; c'eſt dommage.

FRANCALEU.

Quelle ſérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi ?

DAMIS.

C'eſt que je vois, monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'eſt pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront ſans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS *préſentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE *à Francaleu.*

Vous me me voyez, monſieur, tout prêt à vous ſervir.

FRANCALEU *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre desir.
Venez ; & croyez-moi, vous aurez du plaisir.

Il sort avec Dorante.

DAMIS *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte.
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une piece en six actes.

La rime & la raiſon n'y ſont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Il s'en retourne.



SCENE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-à-pens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reſte à ſa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'eſt un nœud que de loin l'eſprit a commencé.
Il eſt tems que la vue & l'acheve & le ſerre.
Partons.



SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une lettre à Damis.*

Ah, grace au ciel, enfin je vous déterre !
Je vous cherche, monſieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau, vos viſions cornues ;
Que cherchant quelque rime, & liſant dans les nues,
Pégaſe imprudemment, la bride ſur le coup,

N'eût voituré la muſe aux filets de Saint-Clou.

DAMIS *reſſerrant la lettre qu'il a lue.*

Oh, oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monſieur: ma foi, prenez-y garde:
Un beau jour....

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aiſe, après tout; liberté ſur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais perſonne, monſieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaſte enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, ſi vous n'euſſiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille:
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illuſtrent gueres;
Et parmi ces meſſieurs c'eſt l'uſage commun,
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'eſt donc?

DAMIS.

De l'Empirée.

Et j'en oſerois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oui-dà! n'ayant ſur l'horiſon,
Ni feu ni lieu qui puiſſe alonger votre nom,
Et ne poſſédant rien ſous la voûte céleſte,
Le nom de l'enveloppe eſt tout ce qui vous reſte.
Voilà donc votre eſprit devenu grand terrien.
L'eſpace eſt vaſte : auſſi s'y promene-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui ſeul à ſa campagne,
Que le corps ici bas ſouffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puiſſe régler ſa marche, & diſpoſer de ſoi?
Les gens de mon eſpece ont le deſtin des belles.
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laiſſe entraîner chez monſieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoiſſois peu.
C'eſt lui qui me préſente; & dupe du manege,
Je ſers de paſſeport au fat qui me protege.
On tenoit table encore. On ſe ſerre pour nous.
La joie en circulant, me gagne ainſi qu'eux tous.
Je la ſens : j'entre en verve, & le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres;
J'ai le vol ſi rapide & ſi prodigieux,

Qu'à me ſuivre on ſe perd après moi dans les cieux :
Et c'eſt là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives....

MONDOR.

Qui va nous appauvrir à coup ſûr tous les deux.

DAMIS.

Enſuite un équipage & commode & pompeux
Me roule en un quart-d'heure à ce lieu de plaiſance,
Où je ris, chante & bois : le tout par complaiſance.

MONDOR.

Par complaiſance ſoit. Mais vous ne ſavez pas ?

DAMIS.

Et quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune à la ville en eſt un peu jalouſe.
Monſieur Baliveau....

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouſe....

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Eſt à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reſte.

MONDOR.

Fort bien.

Sans croire, ſans vouloir que vous en ſachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah, quelle indifférence !
Et rien eſt-il pour vous de plus de conſéquence ?
Un oncle riche & vieux, dont votre ſort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut, ſans ceſſe ſe repent ;
Prétendant ſur ſon goût régler votre génie ;
De vos diables de vers déteſtant la manie ;
Et qui depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous penſionne ici !
Attendez-vous, monſieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il ſait déjà que vous donnant l'eſſor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez entre vous licences poétiques.
Ah, monſieur ! redoutez ſon indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eſt bien dure.

DAMIS *lui donnant un papier.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR *refuſant de le prendre.*

Beau fruit de mon ſermon !

DAMIS.

Digne du ſermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *ſecouant la tête.*

Bon ! de l'honneur !

DAMIS.

Tu crois que je dis des ſornettes ?

MONDOR.

C'eſt qu'on n'a point d'honneur à mal payer ſes dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raiſonneur eſt un ſot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Auſſi, ne vous déplaiſe,
Vous en parlez, monſieur, un peu trop à votre aiſe.
Vous avez les plaiſirs ; & moi, tout l'embarras.
Vous & vos créanciers je vous ai ſur les bras.
C'eſt moi qui les écoute, & qui les congédie.
Je ſuis las de jouer pour vous la comédie,
De vous celer, d'oſer remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein déſormais d'un juſte repentir,
J'abandonne le rôle & ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiſte ;
Que leur cour vous talonne & vous ſuive à la piſte ;

Tirez-vous en vous ſeul ; & voyons une fois. . . .

DAMIS *lui tendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois ;
Entends-tu ?

MONDOR *le prenant.*

Trouvez bon auſſi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous penſez rire ?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR *ſortant.*

Oh bien ! vous en allez avoir le paſſe-tems.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR *revenant.*

Les paîrez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnoie ?

DAMIS.

Ne t'embarraſſe pas.

MONDOR *à part.*

Ouais ! feroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà fur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*

Morbleu ! c'eft pour m'apprendre à pefer mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

MONDOR *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante piftoles.

DAMIS.

A la lingere ? à l'hôte ? au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'aubergifte ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR *faifant d'humbles révérences.*

Monfieur. . . .

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monfieur. . . .

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse. . . .

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zele... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui ; de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.
J'ai concouru par-tout : par-tout j'ai fait merveille. . . .

MONDOR.

Ah ! Si bien que Paris paîra donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;
Marseille, la lingere ; & le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Non ; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'auberge & le tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; & ſur un fonds de la plus noble eſpece.
Le théatre françois donne aujourd'hui ma piece.
Le ſecret m'eſt gardé. Hors un acteur & toi,
Perſonne au monde encor ne ſait qu'elle eſt de moi.
Ce ſoir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui ſe révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre eſpoir. . . .

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS

Une fille adorable,
Rare, célebre, unique, habile, incomparable. . . .

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'eſpérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en ſuis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc, Mondor ?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout-à-coup ſuis-je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'eſt que l'air eſt, monſieur, un fort ſot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas ſage. Eh quoi, tu te révoltes
A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes !
Car enfin raſſemblons, puiſqu'il faut avec toi
Deſcendre à des détails ſi peu dignes de moi,
Raſſemblons en un point de préciſion ſûre,
L'état de ma fortune & préſente & future.
De tes gages déjà le paiment eſt certain.
Ce ſoir une partie, & l'autre après-demain.
Je réuſſis. J'épouſe une femme ſavante.
Vois le bel avenir qui de là ſe préſente !
Vois naître tour-à-tour, de nos feux triomphans,
Des pieces de théatre & de rares enfans !
Les aiglons généreux, & dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront ſur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au ſecond, le lyrique au dernier.
Par eux ſeuls en tous lieux, la ſcene eſt occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouſe & moi nous ne lâchions par an,
Moi qu'un demi-poëme ; elle, que ſon roman :
Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.
Voilà dans la maiſon l'or & l'argent qui roule ;
Et notre eſprit qui met, grace à notre union,
Le théatre & la preſſe à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme ;

Et

Et ſur cet oreiller vous dormez d'un bon ſomme ;
Mais un coup de ſifflet peut vous réveiller.

DAMIS *lui faiſant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je ſuis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée, une autre dans la tête ;
Une où je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi ſans doute avoir l'eſprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage & bien du tems perdu.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en eſt extrême.
Gai, vif, aimant à rire, enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'eſt que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embraſſons-nous encore ; & que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La ſéparation n'eſt pas de fraîche date.
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque à la ſourdine a diablement filé.

En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU.

Comme eux ?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers !

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine ;
Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment ?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU *à part.*

Il est devenu fou !

FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

BALIVEAU.

Jamais.

FRANCALEU.

Tant-pis, morbleu, tant-pis ! bonne lecture !
Lifez celui du mois : vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un fou, je m'y donne l'effor.
Je ne fais pas qui c'eft; mais le benêt s'abufe,
Jufques-là qu''il me nomme une dixieme mufe,
Et qu'il me veut pour femme avoir abfolument.
Moi, j'ai par un fonnet ripofté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaifir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez fi peu né.
Vous poëte ! eh, bon Dieu, depuis quand ? Vous ?

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne faurois vous dire au jufte le quantieme.
Dans ma tête un beau jour ce talent fe trouva ;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante & tout rie.
L'âge avance, & le goût avec l'âge varie.
Je ne faurois fixer le tems ni les defirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaifirs.
Aujourd'hui nous jouons une piece excellente ;
J'en fuis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut fi bien daubé ;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas ſur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait par ſes écarts mourir à petit feu.
C'eſt un garçon d'eſprit, d'aſſez belle apparence ;
De qui j'avois conçu la plus haute eſpérance ;
J'en fis l'unique objet d'un ſoin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever ſon droit, n'eſt-ce pas une honte ?
Il eſt depuis cinq ans à Paris de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, ſans ce qu'on ne fait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me ſeconde ;
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoiſſant perſonne, & vous ſachant ici,
Je venois. . . .

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci,

FRANCALEU.

Mais plaiſir pour plaiſir.

BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

BALIVEAU.

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'eſt tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit. Mais....

FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Aſſez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant ſoit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raiſon.

FRANCALEU.

Et puis le rôle n'eſt pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il ſoit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh fi ! que diroit-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un capitoul !

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité !

FRANCALEU.

Sottise !

BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU *lui faisant prendre le rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu ?....

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paira donc....

FRANCALEU.

Oui, oui : j'en ſuis garant.
Demain on vous le coffre au fauxbourg S. Laurent.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par ſavoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans ſon lit.

BALIVEAU.

C'eſt bien dit, s'il lui plait de s'y rendre ;
Mais ſon hôte ne ſait ce qu'il eſt devenu.

FRANCALEU.

On ſaura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il eſt tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette ſolitude ;
Et là geſticulant & braillant tout le ſou,
Faire un apprentiſſage en vérité bien fou.



SCENE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle ; & toi, Liſette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle ; & tu fais l'indolente.
Reſte à s'en bien tirer. Ma fille eſt ſous tes yeux.

Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modele eſt parfait.

LISETTE.

N'en ſoyez pas en peine.
Je veux lui reſſembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au ſien :
J'ai ſa taille ; j'aurai ſon geſte & ſon maintien :
Enfin je veux ſi bien repréſenter l'idole,
Qu'elle ſe reconnoiſſe à la fadeur du rôle ;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'inſipidité l'en dégoûte à jamais.
Car monſieur, excuſez ; mais vous & votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

FRANCALEU.

L'indolence en effet laiſſe tout ignorer.
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer !
Le danger vole autour de la ſimple colombe ;
Et ſans lumiere enfin, le moyen qu'on ne tombe !
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle ſache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à ſon gré d'elle-même elle diſpoſe enſuite.
Le penchant ſatisfait répond de la conduite.
C'eſt contre le torrent du ſiecle intéreſſé :
Mais me regardât-on comme un pere inſenſé,
Je veux qu'à tous égards ma fille ſoit contente ;
Que l'époux qu'elle aura ſoit ſelon ſon attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle & que ſon propre cœur,
Sur un choix qui fera ſa perte ou ſon bonheur ;

Qu'elle s'explique enfin là-deſſus ſans fineſſe.
Ce lieu raſſemble exprès une belle jeuneſſe ;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refuſera pas de s'allier à moi.
Ma fille eſt riche & belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte perſonne.

LISETTE.

Pas même le poëte ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reſte.
J'aurai fait un heureux : c'eſt paſſe-tems céleſte.
Favoriſant ainſi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contretems à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel ?

LISETTE.

C'eſt que ſon choix pourroit tomber très-bien]
Sur tel qui ſur une autre auroit fixé le ſien ;
Et pour lors il ſeroit moins aiſé qu'on ne penſe,
De ramener ſon cœur à de l'indifférence.



SCENE III.

FRANCALEU, DORANTE *écoutant ſans être vu que de Liſette*, LISETTE.

FRANCALEU.

Tu parles juſte. Auſſi j'ai pris ſoin de ſavoir
L'hiſtoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La ſavez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle. . . .

LISETTE.

Je vous en avertis, il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être ſûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non; j'écoute, j'admire, & je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé!

LISETTE.

Installé? Tout des mieux. J'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!

Quoi! tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plait, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grace, fais-moi voir. . .

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin monſieur de l'Empirée,
Il aime ; il a ſu plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon appui ;
Mais ſans voir ta maîtreſſe, il oſoit tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire ;
Et ta bouche infidelle, ouverte en ſa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je ſers le poëte ?

DORANTE.

Oui, perfide.

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainſi je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?

Et quand enfin... Allez ! Je ne ſais qui me tient. . . .

DORANTE.

Mais cette excluſion, que veux-tu que j'en penſe ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel eſt le cœur humain, ſur-tout celui des femmes ;
Un aſcendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais ſi cet aſcendant ſe taiſoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh, que non ! L'indolence eſt toujours indocile.
Et telle qu'eſt la ſienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété ſeule peut l'émouvoir.
Ce n'eſt pas même aſſez des défenſes du pere,
Si je ne les ſeconde en duegne ſévere.

DORANTE.

Eh bien ! les yeux fermés je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défenſe encor d'oſer lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh ! c'eſt auſſi trop loin pouſſer la patience.

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là bas ;
Tenez ; dans un moment j'y conduirai ſes pas.
La voici. Partez donc. Laiſſez-nous.

DORANTE *héſitant.*

Quel ſupplice !

LISETTE.

Deſirez-vous ou non qu'on vous rende ſervice ?

DORANTE.

L'éviter !

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'eſt à regret !

Il fait des révérences à Lucile qui les lui rend. Il les réitere juſqu'à ce que, par un geſte impérieux, Liſette lui fait ſigne de ſe retirer, au moment qu'il paroiſſoit tenté d'aborder.



SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voila, mademoiſelle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis ; je le crois.

LISETTE.

Vous ſemblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaiſir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous à choiſir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun ;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! ſans yeux pour eux tous ? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce ſera pour un ſeul.

LISETTE.

C'eſt-à-dire,
Qu'en faveur de ce ſeul votre cœur ſe réſout,
Et que le choix en eſt déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choiſir, ni ne le connois même.
Mon pere le déſigne ; il défend que je l'aime :
J'obéirai. Je ſais le devoir d'un enfant.
Nous n'oſerions aimer, lorſqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh ! non.

LUCILE.

Mais devoit-on, ſachant mon caractere,
M'embarraſſer l'eſprit d'une défenſe auſtere ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ;
Et de l'obéiſſance, où m'eût ſuffi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint ſi fort que je ne ſois ſenſible.

La

La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui joûra l'amoureux dans la piece.

LISETTE.

C'est celui qui joûra. . . .

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et sûre de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi, ces vers que je lis, que je relis sans cesse....

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! Quelle délicatesse !
De plaisirs & de jeux quel mêlange amusant !
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant !
L'auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque belle,
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! Mais j'y songe : & s'il étoit la vôtre ?
Vous riez ! Et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnois traits pour traits dans l'image

De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet.... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE *seule.*

Bon! Ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.



SCENE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non; tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile eſt à ton maître ? Ah ! tout beau ; j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du pere eſt ſûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE *s'en allant.*

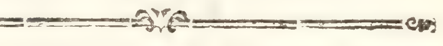
La belle avance !

MONDOR *courant après.*

Écoute !

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le tems.



SCENE VII.

DAMIS *ſeul, le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue ! oui, céleſte Bretonne !
Poſſédez ſeule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je déſertois ces lieux, & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus ſi nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, on vous le donne beau ;

Et vous avez pour vous, monſieur, l'air du bureau.

DAMIS *ſe croyant toujours ſeul.*

Si, comme je le crois, ma piece eſt applaudie,
Vous êtes la puiſſance à qui je la dédie.
Vous eûtes un eſprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut. L'univers le ſaura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf !

DAMIS.

Qui te ſavoit là ? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geſte !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteſte.
Dis encor que mon art ne ſert qu'à m'éblouir.
Tu vois ! Je ſuis heureux !

MONDOR.

Plus que ſage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaiſſois que de vaines chimeres.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne ſe devinoit gueres.

DAMIS.

Par un ſot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil !

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucîrois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être !
Un valet veut tout voir, voit tout, & fait son maître,
Comme à l'observatoire un savant fait les cieux ;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami ! Vas, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence ;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage,
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monſieur, à ma portée ajuſtez-vous un peu ;
Et de grace, en françois mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Élégance, fraîcheur, & beauté ſans pareille ;
Taille de nymphe....

MONDOR, *regardant aux loges.*

Après. Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'eſt de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainſi faite ?

MONDOR.

La peſte !

DAMIS.

Auſſi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puiſqu'il n'exiſtoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, & qui n'eût jamais vie ?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente :
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergere & nymphe tour-à-tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve,
Et comme tu crois bien, fidelle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux petites-maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuide ;
Et je ne puis tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah, que j'ai bien pour elle exercé mon génie,
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naiſſance & le rang de la dame,
Renfermoient dans mon cœur le ſecret de ma flame.
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu ?
Elle-même elle étoit aimée à ſon inſu.

MONDOR.

Mais vraiment, un amour de ſi légere eſpece
Pourroit prendre ſon vol bien par-delà l'alteſſe.

DAMIS.

N'en doute pas, & même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous ſentons, que fait ce que nous ſommes ?
L'aſtre du jour ſe leve ; il luit pour tous les hommes,
Et le plaiſir commun que répand ſa clarté,
Repréſente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous eſt bon; rien ne vous importune,
Pourvu que votre eſprit ſoit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais ;
Et nos rivaux, monſieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ! A l'autre.

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore,
Je revois ſon image, & mon eſprit l'adore:
Pour la derniere fois tu me fais ſoupirer,
Divinité chérie ! Il faut nous ſéparer.
Plus de commerce ! Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage !

L'union étoit belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle fort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose,
Et rien avec raison fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle ci, Mondor, a de grace & d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; & cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du
monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais qu'à cela ne tienne:
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme?

MONDOR.

Oui, monſieur; ſi vous êtes ſon gendre,
Monſieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-deſſus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu ?

MONDOR.

Non; foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle en cette circonſtance,
De monſieur Francaleu, ni de ſon alliance ?

MONDOR.

Bon ! Ne voilà-t-il pas encore un qui-pro-quo !
De qui parlez-vous donc, monſieur ?

DAMIS.

D'une Sapho;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illuſtre Deshoulieres;
D'une fille à laquelle eſt uni mon deſtin.

MONDOR.

Où diantre eſt cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS.

Oh, ce n'eſt pas un bonheur en idée,
Celui-ci ! L'eſpérance eſt ſaine & bien fondée.

La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers.
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh, tais-toi ! Tu m'excedes.
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le messager des dieux. Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh, oh ! bel entrepôt vraiment, pour coquetter !

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET *de mademoiſelle Mériadec de Kerſic, de Quimper en Bretagne, à monſieur* cinq Étoiles....

DAMIS.

Ton eſprit aiſément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'eſt moi qui ſuis les cinq Étoiles.
Oui! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégaſe ſoit rétif, & l'Hypocrene à ſec,
Si ma lyre, de myrte & de palmes ornée,
Ne conſacre les nœuds d'un ſi rare hymenée!

MONDOR.

Je reſpecte, monſieur, un ſi noble tranſport.
Qui vous chicaneroit, franchement, auroit tort.
Mais prenez un conſeil. Votre eſprit s'exténue
A ſe forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci ſous quelque objet préſent.
Lucile a, par exemple, un viſage amuſant....

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obſédez ſa perſonne.
Croyez voir & voyez en elle la Bretonne....

DAMIS.

C'eſt bien dit. Cette idée, échauffant mes eſprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon ſens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliere, avec raiſon, conſultoit ſa ſervante.

DAMIS.

On ſe peint dans l'objet préſent & plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre & que l'on ne voit pas.
Auſſi bien, tranſporté du bonheur de ma flame,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
Que devant qu'il ſoit peu je prétends mettre au net;
Et donner au Mercure en paiment du ſonnet.
Muſe, évertuons-nous! Ayons les yeux ſans ceſſe,
Sur l'aſtre qui fait naître en ces lieux la tendreſſe!
Cherche, en le contemplant, matiere à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ſes rayons!
Que cette ſolitude eſt paiſible & touchante!
J'y veux relire encor le ſonnet qui m'enchante.
(*Il va s'aſſeoir à l'écart.*)

MONDOR *ſeul.*

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il eſt.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'aſſiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.



SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS à *l'écart & ſans être vu.*

DORANTE.

A CET aveu ſi tendre, à de tels ſentimens
Que je viens d'appuyer du plus ſaint des ſermens;

A tout ce que j'ai craint, madame ; à ce que j'ose ;
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime ; & réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire ;
Et si dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue, & pour lui me voilà déclarée.

DORANTE *appercevant Damis.*

On nous écoute !

LUCILE.

Eh ! C'est monsieur de l'Empirée !
Lisons-les lui ces vers ; il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi, qu'elle a nommé ?

LUCILE *à Damis.*

Venez, monſieur, venez, pour qu'en votre préſence
Nous diſcutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à meſſieurs les poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laiſſons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monſieur, que l'on puiſſe nous faire,
C'eſt de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penſer ſi bien, étant ſeul en ces lieux,
Qu'étant avec madame, on ne penſe encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Liſez; & s'il m'arrive
Quelque diſtraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante & fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, meſſieurs, paſſons ſous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puiſſions lire en paix.

Damis lui préſente la main qu'elle accepte, au moment que Dorante lui préſentoit auſſi la ſienne.

DORANTE *ſeul.*

Eſt-ce un coup de haſard, ou de leur perfidie?
Voyons.

Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je forte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les fecrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
ÉPITHALAME. Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien auffi développer un traître...
Lifons.



SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe? Ai-je trahi vos feux?
Le feul qu'on veut exclure, eft-il fi malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me fuis éclipfée en confidente habile;
Et je vous ai laiffé le champ libre à l'inftant.

Eh bien, quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah, qu'elle eſt raviſſante ! & que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien aſſurer ſa conquête !
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état, depuis cet entretien.
Juſqu'au ſon de ſa voix, tout me pénetre en elle.
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendreſſe & l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuſe enfin s'eſt-elle humaniſée ?
Je l'avois, ce me ſemble, aſſez bien diſpoſée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble....

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé, mais non pas ſes propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ? Qu'elle eût dit : *Monſieur, je ſuis folle de vous.*
Je voudrois que déjà vous fuſſiez mon époux.
Mais oui ; c'eſt avoir l'ame aſſurément bien dure,
De ne pas abréger ainſi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,
Et promis d'agréer à monfieur Francaleu;
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
L'auteur feul de ces vers a fû toucher mon cœur.
A ces mots, de fa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le fuccès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'eft qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne fais ;
Mais elle a mis mon ame à de rudes effais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaifance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en fa préfence.
C'étoit me démafquer. Sous cape il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me facrifioit !
Le ferois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joûroient-ils tous deux ? Me joûrois-tu toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes foupçons ! rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offenfé fe feroit bien juftice.

DORANTE.

L'auteur feul de ces vers a fu toucher fon cœur,
Dit-elle ! Encore un coup, je n'en fuis point l'auteur.

Suppofé qu'on la trompe, & qu'elle me le croie,
Où donc eft encor là le grand fujet de joie ?
Je jouis d'une erreur ; & j'aurois fouhaité
Une fource plus pure à ma félicité !
Un mérite étranger eft caufe que l'on m'aime ;
Et je me fens jaloux d'un autre dans moi-même !

LISETTE.

Que la délicateffe eft folle en fes excès !
Eh, monfieur ! y faut-il regarder de fi près ?
Qu'importe du bonheur la fource fauffe ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux ;
Mais il eft mon rival, & mon rival heureux.
De Lucile fans ceffe il contemple les charmes.
Il fe voit vingt rivaux, fans en prendre d'alarmes.
A l'eftime du pere il a le plus de part.
Seule avec fon valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement ! vous prenez trop de foin,
Et c'eft auffi pouffer l'interrogat trop loin.

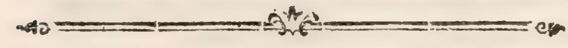
DORANTE.

Je t'épîrai fi bien aujourd'hui.... Prends-y garde.
Quelque part que tu fois, crois que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'inftruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE.

M'ÉPIER ! doucement ! ce ſeroit une chaîne.
Quoiqu'on ſoit ſans reproche, on ne veut rien qui gêne:
Ah ! c'eſt peu d'être injuſte ; il oſe être importun !
Aux trouſſes du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui s'attachant à lui, ſaura bien m'en défaire.
Le voici juſtement.



SCENE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne ſemble chez moi
S'être impatroniſé que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous ſeul êtes la cauſe.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la choſe.

LISETTE.

Tout ſimple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en ſix actes, de vous,
Que l'on dit fort plaiſante, & qu'il brûle d'entendre,

Sans qu'il fache par qui, ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a préfenté ?

LISETTE.

Monfieur de l'Empirée ? Il aura plaifanté ;
De cauftique & de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chofe, à fon rire moqueur.
Le ferpent de l'envie a fifflé dans fon cœur.
Oh bien, bien, double joie en ce cas pour le nôtre !
Je mortifirai l'un, & fatisferai l'autre ;
L'autre auffi bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthoufiafme.
Je fuis en train de rire, & veux, malgré mon afthme,
Lui lire tous mes vers, fans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun !

FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un foin plus néceffaire.
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc fi-tôt ?

LISETTE.

Voulant repréſenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à préſent mes habits de ſoubrette ;
Pour être ſous les ſiens plus libre & moins diſtraite.

FRANCALEU.

C'eſt fort bien aviſé. Vas. Je me charge, moi. . . .



SCENE V.

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah, c'eſt vous ! comment va la mémoire ?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raiſonnemens que votre goût m'oppoſe,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expoſe :
Pour s'y réſoudre, il faut à cet original,
Vouloir étrangement & de bien & de mal.
Enfin mon rôle eſt ſu : voyons, que faut-il faire ?

BALIVEAU.

Et moi, de mon côté, je ſonge à votre affaire,
Cependant ſoyez gai. Débutez ſeulement ;
Et vous ſerez bientôt de notre ſentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de couliſſes ;
Et quoi que vous diſiez, vers un plaiſir ſi doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.

J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chauffant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle & Crispin.

BALIVEAU.

Je ne le cache pas : malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
Je représente un pere austere & sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse :
Le vieillard à mon gré parle comme un Caton,
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde;
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCALEU *appellant ses valets.*

Holà hée!

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée.

(*à Baliveau.*)

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;

Car c'eſt l'eſprit du rôle ; & vous vous ſouvenez
Que vous vous trouvez vous & ce fils nez à nez,
L'inſtant précis qu'il ſort, ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
Et qu'à cette rencontre un ſilence fâcheux
Exprime une ſurpriſe égale entre vous deux.
C'eſt un coup de théatre admirable : & j'eſpere. . . .



SCENE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre pere.
Il fait ſon rôle ; allons, concertez-vous un peu ;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(*à Baliveau, voyant ſon profond étonnement.*)

Comment diable ! A merveille ! A miracle ! courage !
Perſonne ne joûra mieux que vous, du viſage.

(*à Damis.*)

Vous avez joué, vous, la ſurpriſe aſſez bien :
Mais le rire vous prend ; & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je ſens qu'ainſi que lui, votre aſpect me démonte.

DAMIS *à Francaleu.*

C'eſt que, lorſqu'on répete, un tiers eſt importun.

FRANCALEU.

Adieu donc ; auſſi bien je fais languir quelqu'un.
(*à Damis.*)
Monſieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.
(*à Baliveau.*)
Bravo ! bravo ! bravo !



SCENE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU *à part.*

Le ſot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'eſt vous ? Et vous êtes des nôtres?
Heureux le lieu, l'inſtant, l'emploi qui nous rejoint !

BALIVEAU.

Raiſonnons d'autre choſe, & ne plaiſantons point.
Le haſard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Eſt-ce vous qui parlez, ou ſi c'eſt votre rôle ?

BALIVEAU.

C'eſt moi-même qui parle, & qui parle à Damis.

Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris ?
Qu'a produit un ſéjour de ſi longue durée ?
Que veut dire ce nom, *monſieur de l'Empirée ?*
Sied-il dans ton état, d'aller ainſi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez ſi je romps le ſilence
Sur mille queſtions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être ſuis-je en droit d'oſer vous faire auſſi.
Mais c'eſt que notre rôle eſt notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU *levant la canne.*

Coquin ! tu te prévaux du contretems maudit. . . !

DAMIS

Monſieur, ce geſte-là vous devient interdit.
Nous ſommes, vous & moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainſi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

BALIVEAU *à part.*

C'eſt à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je ſuis un fils. . . .

BALIVEAU *à part.*

J'ai ri. Me voilà déſarmé.

DAMIS.

Et vous, un pere. . . .

BALIVEAU.

Eh oui, bourreau ! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere ;
Et ce fut le ſeul bien que te laiſſa mon frere.
Quel uſage en fais-tu ? Qu'ont ſervi tous mes ſoins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoiſſance ;
Et c'eſt pour le prouver, que je veux déſormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ;
Me ſuffire à moi-même, en volant à la gloire ;
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'eſt qu'un pays perdu,
Où la néceſſité, de travaux conſumée,
Au ſein du ſot orgueil, ſe repaît de fumée.
Eh, malheureux ! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti ſolide, & fais choix d'un état
Qu'ainſi que le talent, le bon ſens autoriſe ;
Qui te diſtingue, & non qui te ſingulariſe ;
Où le génie heureux brille avec dignité ;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve & la pupille,

C'eſt là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain, établir ſa maiſon ;
Et ne devoir qu'à ſoi ſa fortune & ſon nom.

DAMIS.

Ce mêlange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune.
Le nourriſſon du Pinde, ainſi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier.
L'avocat ſe peut-il égaler au poëte ?
De ce dernier la gloire eſt durable & complete.
Il vit long-tems après que l'autre a diſparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui ſur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane & ſa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence & les loix.
Que des traces du monſtre on purge la tribune ;
J'y monte : & mes talens voués à la fortune,
Juſqu'à la proſe encor, voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant ſi-tôt ſe corriger,
Qu'on me laiſſe à mon gré, n'aſpirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnaſſe anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-deſſus du droit,
Plus grave, plus ſenſé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le ſiecle où nous ſommes,
Foule aux pieds l'équité, ſi précieuſe aux hommes :
Eſt-il pour un eſprit ſolide & généreux,
Une cauſe plus belle à plaider devant eux ?

Que la fortune donc me ſoit mere ou marâtre ;
C'en eſt fait : pour barreau, je choiſis le théatre :
Pour client, la vertu : pour loix, la vérité :
Et pour juges, mon ſiecle & la poſtérité.

BALIVEAU.

Eh bien, porte plus haut ton eſpoir & tes vues.
A ces beaux ſentimens les dignités ſont dues.
La moitié de mon bien, remiſe en ton pouvoir,
Parmi nos ſénateurs s'offre à te faire aſſeoir.
Ton eſprit généreux, ſi la vertu t'eſt chere,
Si tu prends à ſa cauſe un intérêt ſincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non : mais d'un ſi beau droit l'abus eſt trop facile.
L'eſprit eſt généreux, & le cœur eſt fragile.
Qu'un juge incorruptible eſt un homme étonnant !
Du guerrier le mérite eſt ſans doute éminent :
Mais preſque tout conſiſte au mépris de la vie ;
Et de ſervir ſon roi la glorieuſe envie,
L'eſpérance, l'exemple, un je ne ſais quel prix,
L'horreur du mépris même inſpire ce mépris.
Mais avoir à braver le ſourire ou les larmes
D'une ſolliciteuſe aimable & ſous les armes !
Tout ſenſible, tout homme enfin que vous ſoyez,
Sans oſer être ému, la voir preſque à vos pieds !
Juſqu'à la cruauté pouſſer le ſtoïciſme !
Je ne me ſens point fait pour un tel héroïſme.

De tous nos magiſtrats la vertu nous confond :
Et je ne conçois pas comment ces meſſieurs font.
La mienne donc ſe borne au mépris des richeſſes ;
A chanter des héros de toutes les eſpeces ;
A ſauver, s'il ſe peut, par mes travaux conſtans,
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.
Infortuné ! je touche à mon cinquieme luſtre,
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre !
On m'ignore ; & je rampe encore à l'âge heureux,
Où Corneille & Racine étoient déjà fameux !

BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis-moi, miſérable !
A de ſi grands eſprits te crois-tu comparable ?
Et ne ſais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le deſtin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne ſont pas infinies.
Tu m'avoûras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moiſſonnoient à leur aiſe où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il eſt vrai, preſque tout ce qu'on penſe.
Leurs écrits ſont des vols qu'ils nous ont faits d'avance ;
Mais le remede eſt ſimple : il faut faire comme eux ;

Ils nous ont dérobés ; dérobons nos neveux ;
Et tariſſant la ſource où puiſe un beau délire,
A tous nos ſucceſſeurs ne laiſſons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

BALIVEAU.

Vas, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer, la carriere eſt ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment ſe borne à la ſeule indigence.
Cette ſoif de briller, où ſe fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Vas ſubir du public les jugemens fantaſques,
D'une cabale aveugle eſſuyer les bourraſques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à cenſurer !
Vas des auteurs ſans nom groſſir la foule obſcure,
Égayer la ſatyre, & ſervir de pâture
A je ne ſais quels tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans ſur les quais ſont ſemés !
Déjà dans les cafés tes projets ſe répandent.
Le parodiſte oiſif & les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu ſur leur ſcene avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée ?

Hercule

Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Æthna.
Zoïle contre Homere en vain se déchaîna ;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin !
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ;
Et qu'aux siecles futurs ta sottise en appelle ;
Que de ton vivant même on admire tes vers :
Tremble ! & vois sous tes pas mille abymes ouverts !
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs ? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des outrages ?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? Par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.

La mere en prescrira la lecture à sa fille ;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce:
Je suis un malheureux ; mon oncle me renonce ;
Je me tais : mais l'erreur est sujette au retour ;
J'espere triompher avant la fin du jour ;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la piece nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais auſſi,
Daignant de même entrer dans l'eſprit qui m'anime,
Laiſſez-moi quelque tems jouir de l'anonyme,
Pour goûter du ſuccès les plaiſirs plus entiers,
Et m'entendre louer ſans rougir.

BALIVEAU.

Volontiers.
(à part.)
A demain, ſcélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne ſera, morbleu, qu'entre quatre murailles!



SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous ſommes ici rencontrés plaiſamment.
La ſcene eſt théatrale, unique, inopinée.
Je voudrois pour beaucoup l'avoir imaginée.
Mon ſuccès ſeroit ſûr. Du moins profitons-en;
Et ſongeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai pluſieurs. Voyons. Où ſont donc mes tablettes!
La perte pour le coup ſeroit des plus complettes.
Tout-à-l'heure à la main je les avois encor.
Ah, je ſuis ruiné! J'ai perdu mon tréſor!
Nombre de canevas, deux pieces commencées,

Caracteres, portraits, maximes & penſées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains!
Que j'ai regret ſur-tout à mon épithalame!
Hélas! ma muſe, au gré de l'eſpoir qui m'enflame,
Dans un premier tranſport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?



SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah, monſieur, ſecourez les muſes attriſtées!
Mes tablettes là bas dans le bois ſont reſtées.
Suivez-moi! cherchons-les! aidons-nous!

DORANTE *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaiſir....

DORANTE.

Briſons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'eſpoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon deſſein n'eſt pas tel; car je vous ſignifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer;

Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore....

DORANTE.

Quoi, monsieur? que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains....

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi!

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire...

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,

Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe ;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe.
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs :
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre. . . .

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante !

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile ; ou l'epée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille ;
Et je vois. . . .

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre ;
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.

La place pour nous battre, ici près eſt meilleure.
Marchons !



SCENE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.*

Eh, venez donc, monſieur ! depuis une heure,
Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers,

DORANTE.

A moi, monſieur ?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS *à part.*

Autre eſprit à l'envers !

FRANCALEU.

Vous deſirez, dit-on, ce petit ſacrifice.

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'eſt Liſette.

DORANTE *à Damis.*

C'eſt vous qu'elle veut ſervir.

FRANCALEU.

Lui ?

Il voudroit qu'on fût fourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'eft moi qui l'y convie.

DORANTE *à Damis.*

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui, c'eft un envieux,
Qui voudroit fur lui feul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, eft là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE *bas à Damis.*

Vous ofez m'attefter ?

DAMIS *bas à Dorante.*

Je fonge à votre amour.
Songez, fi vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

On me voudroit pourtant affurer du contraire.

DAMIS.

Lifez : & qu'il admire ; il ne fauroit mieux faire.

DORANTE *bas.*

Tu crois m'échapper. Mais...

DAMIS *à Francaleu.*

D'autant plus que monfieur
A befoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU *tirant un gros cahier de fa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâchenx nous laiſſent en repos.

DAMIS *à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, ſongez à diſparoître.
Je vous attends.

FRANCALEU *à Damis.*

Et vous, vous n'en voulez pas être ?

DORANTE *au même, s'efforçant de faire lâcher priſe à Francaleu.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS *à Francaleu..*

Monſieur, excuſez-moi,
J'aime : & c'eſt un état où l'on n'eſt guere à ſoi.
Vous ſavez qu'un amant ne peut reſter en place.

(Il s'en va.)

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raiſon. . . .



SCENE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU *le retenant ferme.*

LAISSEZ, laiſſez, de grace!
Il en veut à ma fille ; & je ſerois charmé

Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh parbleu, qu'il vous aime, & vous & vos ouvrages!

FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles!

FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment?

FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt, satisfait doublement.

Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade; & Francaleu continue, sans s'en appercevoir.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la piece.

(Il déroule son cahier & lit:)

LA MORT DE BUCÉPHALE.... *Se retournant.*
Où diable est il? Comment,
On me fuit! Oh, parbleu, ce sera vainement.
Je cours après mon homme; & s'il faut qu'il m'échappe,

Je me cramponne après le premier que j'attrape ;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma piece jusqu'au bout.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE *habillée pour jouer, & tirant Mondor après elle d'un air inquiet.*

MONDOR.

A QUOI bon dans le parc ainsi tourner sans cesse ;
Pirouetter, courir, voltiger ?

LISETTE.

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand ?

LISETTE.

Le voilà bien fot !

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe eſt piquant.

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel, qu'eſt-ce, quoi, quand, qui ? L'amant de Lucile,
Que ſon mauvais démon ne peut laiſſer tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Eh bien ! Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainſi que tu croyois m'aborder ſans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre ; & ſur-tout ſon deſtin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pétille ;
Il ſe gliſſe, & nous ſuit le long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil obſerve tous ſes tours,
Je me laiſſe entrevoir, & diſparois toujours :
Dieu ſait ſi le cerveau de plus en plus lui tinte !
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,

Peſte & jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis, ſi je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'eſpece atrabilaire
Reſſemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'eſt pas le foible de mon maître.
Au contraire, il ſe livre aux gens, ſans les connoître;
Et préſume aſſez bien de ſoi-même & d'autrui,
Pour ſe croire adoré, ſans que l'on ſonge à lui.
Du reſte, ſait-il bien ſe tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont ſéparé d'avec ſon adverſaire,
Diſent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et pour un bel-eſprit, qu'il eſt franc du collier.

MONDOR.

Il n'eſt ſorte de gloire, à laquelle il ne coure.
Le bel-eſprit en nous, n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel patron;
Et dès que je le ſers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un réve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adreſſe a tout fait.

LISETTE.

Ton adreſſe?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallele.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers & contre tous, je protege Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante.
Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime & l'estime.
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime:
Et je porte un billet à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeller un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, & tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,

A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat.
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.
Lucile s'eſt émue, & c'eſt pour lui, te dis-je.
Il a viſiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis ils ſe ſont même entretenus long-tems,
Et s'étoient ſéparés l'un de l'autre contens,
Lorſque dans cet eſprit ſoupçonneux à la rage,
Ma préſence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclairciſſement
Qui coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poëte & ſa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit pere & fille à genoux devant lui.
De ce coup déciſif l'inſtant fatal approche.
L'amour m'arrache un tems que l'honneur me reproche.
Adieu. Que devant nous tout s'abaiſſe en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCENE II.

LISETTE.

TELLE *gloire le peut couronner....* J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire:
Faiſons la guerre à l'œil; & mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un ſi terrible effet.

SCENE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par-derriere.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante ;
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle ; & je défends cela
Tout net ! entendez-vous, ma fille ?

LISETTE, *se tournant & faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

FRANCALEU.

Ah !
C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est moi, je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez ? Joûrai-je bien son rôle ?
L'œil du pere s'y trompe ; & je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRANCALEU *à Damis.*

Admirez en effet, comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant,

Cependant, vas chercher ta maîtreſſe, & l'inſtruis
Des diſpoſitions où tu vois que je ſuis.
Si j'eus une raiſon, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais diſgracier Dorante.



SCENE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

LA coquine le ſert indubitablement,
Et m'en a ſur ſon compte impoſé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque reſſentiment pourroit m'être permis ;
Mais je ſuis ſans rancune ; & ce qui ſe prépare
Va me venger aſſez de cet eſprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

FRANCALEU.

Qu'il eſt le fils d'un maudit chicaneur,

Qui, n'écoutant priere, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse ;
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue avec vous à de gros interêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere ?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractere.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens ;
Ce n'est qu'un étourdi. Cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole ;
Qui me choque, en un mot, & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma piece, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue ;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon-homme avec qui vous jouez,
Plaît-il ? Que vous en semble ? Excellent ! Avouez.

DAMIS.

Admirable !

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle !
Heim ! Comme ſa ſurpriſe a paru naturelle !

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il eſt original en ces ſortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il eſt, j'admire ſeulement
Qu'il daigne ſe prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU.

C'eſt que je l'ai flatté du ſuccès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne ſauroit faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le ſouhaitez, c'eſt une affaire faite.

DAMIS.

Perſonne plus que moi, monſieur, ne le ſouhaite.

FRANCALEU.

Et perſonne, monſieur, n'y peut mieux réuſſir.

DAMIS.

Que moi ?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel ! Il n'eſt rien que pour lui je ne fiſſe.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des miniſtres ?

DAMIS.

Un fat
Avoûroit que la cour fait de lui quelque état ;
Et paſſant du menſonge à la ſottiſe extrême,
En le faiſant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poëte à la cour eſt de bien mince aloi.
Des ſuperfluités il eſt la plus futile.
On court au néceſſaire ; on y ſonge à l'utile :
Ou ſi vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous ſommes éclipſés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les ſens entraînant l'homme,
Minerve eſt éconduite, & Vénus a la pomme.
Ainſi, je n'oſerois vous promettre pour lui,
Sur un crédit ſi frêle, un bien ſolide appui.

FRANCALEU.

Ma parole en ce cas ſera donc mal gardée ;
Car je comptois ſur vous, quand je l'ai haſardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS *vivement.*

Oh, je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela;
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

FRANCALEU *voulant rentrer.*

Non, non, laiſſez! Parbleu, j'admire ma ſottiſe!

DAMIS *l'arrêtant.*

Quoi donc?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe.

DAMIS.

Ah, gardez-vous en bien, s'il vous plaît!

FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi!

FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce ſoir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu! laiſſez-moi faire! Ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encor.

FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce ſoir, ce ſoir même eſt content ?

FRANCALEU.

Ce ſoir ! Ah, ſur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous ſuffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

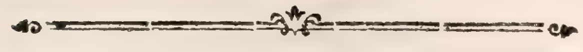
DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monſieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raiſon. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais ſujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête ;
Vous ; cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, & vous ſuivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou ſera la cauſe.

Auſſi l'ordre du roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on ſaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez; mais je parle en pere de famille.



SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

FRANCALEU.

Quoi! la piece...

LISETTE.

Eſt au croc une ſeconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien une autre hiſtoire.

FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs, ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile, & vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale !

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une piece nouvelle,
Dont le titre les pique & les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah, j'en suis !

LISETTE.

L'heure presse ; & tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une piece est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la piece que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-curieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.

Votre refus fait place à monſieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théatre étant encor nouveau,
Ne ſera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus eſt, ſon neveu l'occupe & le déſole :
Et la piece nouvelle eſt un amuſement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS *à part.*

Oui-dà, c'eſt bien s'y prendre !



SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE *à part.*

Un peu de hardieſſe !
Cet homme-ci, je crois, eſt l'auteur de la piece !
Faiſons qu'il ſe trahiſſe. Il en eſt un moyen.
(*haut.*)
Vous riſquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monſieur raiſonnoit juſte ; & votre attente eſt vaine,
Car la piece eſt mauvaiſe, & ſa chûte eſt certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui ; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiſelle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'eſt ce que mande un connoiſſeur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré ſur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoiſſeur dont le goût eſt ſi fin. . . .

LISETTE.

Ne croit pas que la piece aille juſqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien ſavoir ſur quelle conjecture ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! L'auteur ! Hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce diſcours ?. . .

DAMIS.

Je ne ſuis pas ſorti d'ici depuis huit jours !

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'eſt Alcippe ! Oh ! c'eſt lui, je le gage.
Nouvelliſte effronté, ſuffiſant perſonnage,
Qui raiſonne au haſard, de nous & de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela fait ſes foyers, ſa ville, ſes provinces,
Ses intrigues de cour, ſon cabinet des princes ;
Peſe ou regle à ſon gré les plus grands intérêts,
Et croit ſes viſions d'immuables arrêts.

Préfent, paffé, futur, tout eft de fa portée.
Le livre des deftins s'emplit fous fa dictée.
Rien ne doit arriver, que ce qu'il a prédit :
Et l'événement feul toujours le contredit.
(*à Lifette.*)
Et n'a-t-il pas pouffé l'impertinence extrême
Jufqu'à nommer l'auteur ?

LISETTE.

Non, monfieur ; c'eft vous-même
Qui venez de tout dire & de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi feule je mentois ; & je m'en remercie,
Vu le plaifir que j'ai de me voir éclaircie.
(*Elle veut fortir.*)

DAMIS *la retenant.*

Lifette !

LISETTE.

Eh bien ?

DAMIS.

De grace !... Étourdi que je fuis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du fecret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours feulement !

LISETTE.

Cela n'eſt pas poſſible.

DAMIS.

Hé, ne me faites pas ce déplaiſir ſenſible !
Laiſſez moi recevoir un encens qui ſoit pur,
En cas de réuſſite, ainſi que j'en ſuis ſûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'eſpece eſt plaiſante.
D'un ſecret tout entier la charge eſt trop peſante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, ſi vous tombez, je parle ſans pitié.
Si vous réuſſiſſez, je conſens de me taire.
Voilà, pour vous ſervir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus ; car je réuſſirai.

LISETTE.

Oh bien, en ce cas-là, monſieur, je me tairai.
(*Dorante du fond du théatre, les voit & les écoute.*)

DAMIS *baiſant les mains de Liſette.*

Avec cette promeſſe où mon eſpoir ſe fonde,
Je vous laiſſe, & m'en vais le plus content du monde.



SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas, appercevant Dorante, & lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous ſurprend ; le voilà furieux ;
Car je paſſe, à coup ſûr, pour Lucile à ſes yeux.

DORANTE *ſe tenant à trois pas derriere elle.*

Avec cette promeſſe où mon eſpoir ſe fonde,
Je vous laiſſe, & m'en vais le plus content du monde.
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promeſſe, & quel eſt cet eſpoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'eſt que cette promeſſe & ſi douce & ſi tendre,
Reçue à la même heure, & preſque au même lieu,
Mot-à-mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, madame, adieu! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LISETTE *bas.*

Donnons-nous à notre aiſe ici la comédie,
Car il va revenir.

Elle s'aſſied à l'un des coins du théatre, en face du parterre, & leve l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une perſonne confondue, & ſans avancer.*

Monſtre de perfidie !
Pouvoir ainſi paſſer, d'abord & ſans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir perſuadé, preſqu'au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahiſon ?
Pourquoi, d'un vain eſpoir y mêlant le poiſon,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire, en paroiſſant prête à verſer des larmes :
Dorante ! ou je fléchis mon pere, ou de mes jours,
A l'aſyle où j'étois, je conſacre le cours !
Quels étoient vos deſſeins ? Répondez-moi, cruelle !
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle
Qui, jalouſe des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, & ne pas en perdre un ?
Ce reproche fût-il le ſeul que j'euſſe à faire !
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival dès long-tems eſt le rival aimé.
C'eſt pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et quand vous me diſiez que j'en étois la cauſe,
Quand vous me promettiez bien plus que l'amour n'oſe,
C'eſt que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole ; on ne l'a tantôt que différée,
Et ma rage à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;

J'attaquois devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche;
Repentez-vous ou non, de m'avoir outragé;
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé.

LISETTE *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle!
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe: je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(*Se rapprochant.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez:
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper:
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah, Lucile! ai-je pu si-tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE *tendrement.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre!

LISETTE.

Eh non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fîrai-je ?

LISETTE.

Hélas !

DORANTE.

Eh bien, je n'en veux plus douter ! Ne fais-je pas
Que l'infidélité, fur-tout dans la jeuneſſe,
Souvent eſt moins un crime au fond, qu'une foibleſſe,
Qui peut ſervir enſuite à vous en détourner,
Lorſque la nôtre va juſqu'à vous pardonner.

(Il s'approche enfin d'elle tout tranſporté.)

Je vous pardonne donc, & même vous excuſe.
Liſette eſt contre moi, Liſette vous abuſe ;
Ce ſont ici des coups qu'elle ſeule a conduits ;
C'eſt elle qui me met dans l'état où je ſuis.

LISETTE *ſans mettre bas encore l'éventail.*

Il eſt vrai.

DORANTE *ſe jetant à ſes genoux, & lui prenant la main.*

C'eſt aſſez ! Mon ame ſatisfaite....



SCENE

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *haut, du fond du théatre.*

VEILLÉ-JE ou non ? Dorante aux genoux de Lisette !

LISETTE *baissant enfin l'éventail & se levant.*

Lui-même, & qui me fait fort joliment sa cour.
(*à Dorante.*)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte ;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je croyois en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restitûrois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre à ma place, eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir,

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille & mille aſſurances,
Qui tout-à-l'heure encor paſſoient vos eſpérances,
Le reproche & l'injure aigriſſoient vos diſcours?
Et ſur le ton plaintif, on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que ſur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui ſavez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous inſtruiſe; après quoi décidez
Si mes ſoupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je ſurprends mon rival....

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foibleſſe autoriſe à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faiſant juſtice,
Cette juſtice même auſſi nous déſuniſſe,
Et rompe entre nous deux un nœud mal aſſorti,
Dont jamais on ne s'eſt aſſez tôt repenti.

DORANTE.

Entendons-nous, de grace! encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, ſi j'euſſe pu ne me pas alarmer,
Que je ne ſerois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix....

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,

N'eſt-on digne d'aimer, qu'autant qu'on ſe défie ?
Ainſi l'amour jamais doit n'être ſatisfait ?
Et le plus ſoupçonneux eſt donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture.
Juſte ſujet pour moi, de crainte & de rupture !
J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix ;
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes ſoins les plus doux,
Que l'éclat ſcandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conſervé, prévoyante & ſoumiſe,
L'inſenſibilité que je m'étois promiſe !
Liſette, je t'ai crue ; & toi ſeule, tu m'as.... ;

LISETTE *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh, ne m'accable pas !
Tu ſais mon innocence. Appaiſez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuſes larmes !
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler ;
C'eſt lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour eſt défiant, quand l'amour eſt extrême.

LUCILE.

S'il ſe faut quelquefois défier quand on aime,

C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le ſavez, cette ſage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon eſtime;
De votre propre idylle, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre, & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame, & que je cede au remords qui me preſſe.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſuroit ſi peu.
C'eſt que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'eſt que tous ces écrits, ſource de votre eſtime,
Vous venoient par mes ſoins, mais ne ſont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne ſont pas de vous!

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le ſot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laiſſant lire, il eſt vrai, dans le fond de mon ame,
J'inſpirois le poëte, en lui peignant ma flame.
Que ſon art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!
Et que le bel-eſprit eſt loin du ſentiment!
Mais cet art vous amuſe; il a fallu vous plaire,

Laisser dire des riens, sentir mieux, & se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, & je ne le suis plus ;
Et je sens que sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix & le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE *à Dorante.*

Treve de beaux discours ! il est tems que j'y pense.
De par monsieur, expresse & nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah, tu me fais trembler !

LISETTE.

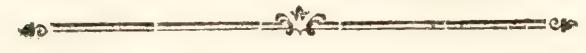
Et même ici quelqu'un peut-être nous épie:
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie;
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.



SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue: à présent il peut lire,
Je l'écoute: ou plutôt, sans cela je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le nîra.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre & des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des pieces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui ; pour un, j'en fais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui se joûra, faire éclater l'orage.
La piece est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE.

Ah ! j'en ferois d'avis : faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant, lui ; car à votre pere
Il a de votre amour écrit tout le mystere.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une piece tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait ; rien ne l'arréte :
Il lui donne sa fille, & croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah, tu me fais frémir, & des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles !





SCENE X.

LISETTE *seule*.

Ah ! ah ! monſieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez ſous main ;
Vous avez du manege ; & votre eſprit ſuperbe
Croit déjà ſous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un beau coup de ſifflet va vous être lâché ;
Et vous ſavez alors quel eſt notre marché.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul*.

Je ne me connois plus, aux tranſports qui m'agitent.
En tous lieux ſans deſſein mes pas ſe précipitent.
Le noir preſſentiment, le repentir, l'effroi,
Les préſages fâcheux volent autour de moi.
Je ne ſuis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma piece auparavant, me ſembloit des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obſcur & du faux.
De là, plus d'un image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,

Le reste de fatigue & d'ennui harrassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théatre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble & la terreur.

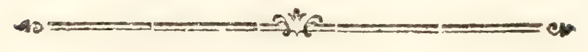
(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je seche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendroit de flétrir?

(*Après quelques momens de silence & d'agitation.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrege au moins d'un an le nombre de mes jours.





SCENE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU *à Damis.*

Eh bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous firez-vous encore à vos heureux augures,
Monfieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorfqu'on veut tout voir, il faut fe dépêcher ?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté.... flambée !

DAMIS.

(*à part.*) (*haut.*)
Et mon fort décidé ! Je refpire. Tombée ?

FRANCALEU.

Tout-à-plat.

DAMIS.

Tout-à-plat ?

BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS *froidement.*

Tant pis.

(*à part.*)
C'eft qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, & refifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit, j'ai tort.

FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être pour cela taxé de ſuffiſance :
Car jamais le public n'eut moins de complaiſance.
Comment veut-il juger d'une piece, en effet,
Au tintamare affreux qu'au parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en ſera d'égale.
La piece étoit vendue aux ſifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en eſt venu fondre un eſſaim des nuées !
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix là, paix,
J'ai trouvé. . . . .

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puiſque l'on s'en eſcrime.
Morbleu, je le maintiens : j'ai trouvé.... telle rime....

(*à Damis qui l'écoutoit avidement, & qui ne l'écoute plus.*)

Oui, telle rime digne elle ſeule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec ſa rime,

Ce ſera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent ſuborneur,
Dont les productions lui font ſi peu d'honneur.

DAMIS.

C'eſt, s'il eût réuſſi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oiſif, au ſein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ſes rivaux & leur noire malice,
Le parti qui lui reſte, eſt de rentrer en lice,
Sans que jamais il ſonge à la déſemparer,
Qu'il ne les force même à venir l'admirer.
Le nocher dans ſon art, s'inſtruit pendant l'orage ;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre ſort eſt pareil dans le métier des vers :
Et pour y triompher, il y faut des revers.

FRANCALEU.

C'eſt parler en héros, en grand homme, en poëte !
(*à Baliveau.*)
Vous êtes ſtupéfait ? Moi non. Je le répete,
Vivent les grands eſprits pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(*à Damis.*)
N'eſt-ce pas, mon confrere ?



SCENE III.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS *à Mondor qui veut le tirer à part.*

Eh bien ?

MONDOR *bas & ſanglottant.*

Je vous annonce. . .

DAMIS.

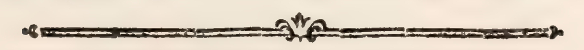
Je ſais, je ſais. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponſe.

DAMIS.

Laiſſe-nous, je te ſuis. Meſſieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : & laiſſant vers & proſe,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre choſe.



SCENE IV.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

Oui : changeons de propos, & laiſſons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous ſaviez combien j'aime ce garçon-là. . . .

BALIVEAU.

C'eſt qu'à ce que je vois, ſa marote eſt la vôtre.

FRANCALEU.

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU.

Belle prérogative !

FRANCALEU.

Une lice ! un nocher !

Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !

Plait-il ? Vous l'entendiez ?

BALIVEAU.

Moi ? Non ; j'avois en tête

La lettre de cachet qui, dites-vous, eſt prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'eſt pas du commun des humains;

Peſte ! les grands ſeigneurs ſe l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promeſſe

Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la piece.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une piece ? Ah ! s'il en fait jamais,

Ce ſera de l'exquis ; c'eſt moi qui le promets ;

Et je défirai bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU *s'emportant.*

Parlez ! aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Eh ! tranquilliſez-vous, ſoyez ſûr de l'avoir.

Oui, vous ſerez content, ce ſoir même, ce ſoir.

C'eſt le terme qu'il prend. Votre affaire eſt certaine.
Et tenez, ſon retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que tout en badinant,
L'ordre eſt dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ? qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plait-il ?

FRANCALEU.

Êtes-vous ſourd ? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monſieur de l'Empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ? C'eſt lui,
Dont le zele pour moi ſollicite aujourd'hui ?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a ſur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme ſi c'eût été la ſienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

FRANCALEU.

Monſieur le capitoul, vous avez des vertiges.

BALIVEAU.

Eh! c'eſt vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Meriteriez.... Je ſuis le moins ſenſé des trois.
Serviteur!

FRANCALEU.

Mais encore! entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on ſavoir quelle mouche vous pique?
Quoi, lorſque nous tenons....

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puiſqu'il faut vous le dire; & cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes ſi ſenſible,
Eſt le pendard à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Eſt-il poſſible?

BALIVEAU.

Le voilà! Maintenant, ſoyez émerveillé
Du jeu de la ſurpriſe où j'ai tantôt brillé.
Si j'euſſe vu le diable, elle eût été moins grande.

FRANCALEU.

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A préfent je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon ftudieux, de probité, d'efprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout fe raffemble;
Un phénix, un tréfor....

BALIVEAU.

Un fou qui vous reffemble!
Allez, vous méritez cette apoftrophe-là.
De bonne foi, fied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeuneffe étourdie,
Que par vous-même au mal elle foit enhardie,
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adverfaire, en vous trouve un appui?
Il verfifira donc! le beau genre de vie!
Ne fe rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainfi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits & des grands!
Examinez les gens du métier qu'il embraffe.
La pareffe ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oififs elle peut triompher;
Mais en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui! comment fouffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la fociété véritables frêlons,
Chacun les y méprife, ou craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un pofte honorable;

Mais ce ne ſera plus qu'un gueux, qu'un miſérable ;
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre eſt très-méritoire !

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'eſt que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, eſprit de bourgeoiſie,
De tout tems gendarmé contre la poéſie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez. . . .

BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guere
Les honneurs en ce ſiecle accueillir la miſere,
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaiſirs de toutes les eſpeces :
On fait comme on l'entend, quand on a vos richeſſes ;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage aſſuré, c'eſt la ſoif & la faim.
Et d'un œil ſatisfait on veut que je le voie ?
Soit ! à vos viſions je l'abandonne en proie.
Il peut ſe repoſer de ſes nobles deſtins,
Sur ceux qui, dites-vous, ſe l'arrachent des mains.
Qu'il périſſe ! il eſt libre. Adieu !

FRANCALEU.

Je vous arrête,

En véritable ami dont la replique eſt prête ;
Et vais vous faire voir avec préciſion,
Que nous ne ſommes pas des gens à viſion.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que ſon mérite.
Afin donc que ſon ſort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien ! eſt-il à plaindre ?
Car elle a de l'eſprit, eſt belle, faite à peindre.... :
Holà, quelqu'un ! .... Vous-même en jugerez ainſi.
(*à un valet.*)
Que l'on cherche Lucile, & qu'elle vienne ici.
(*à part.*)
Auſſi bien elle héſite, & rien ne ſe décide.
(*à Baliveau.*)
Qu'eſt-ce ? Vous molliſſez ? Votre front ſe déride ?
Vous paroiſſez ému ?

BALIVEAU.

Je le ſuis en effet.
Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !
Un procédé ſi noble eſt-il imaginable ?
Ne me trouvez donc pas au fond ſi condamnable.
Nous perçons l'avenir ainſi que nous pouvons,
Et ſur le train des mœurs du ſiecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune eſprit s'adonne,

Même en l'applaudiſſant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté ſe porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner ſon malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore....



SCENE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU *à Damis.*

VENEZ, venez, monſieur! Une autre fois encore
Vous ſerez à la cour notre ſolliciteur.
Vous vous flattiez ce ſoir, de contenter monſieur.

DAMIS *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie,
Qui ſignale à tel point ſon amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus ſur vous.
Monſieur vous fait l'honneur de vous choiſir pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainſi que moi, la choſe a lieu de vous ſurprendre;
Car de quelques talens dont vous fuſſiez pourvu,
Nous n'oſions eſpérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, ſuſpendant ſa puiſſance,

Avoir déjà fait place à la reconnoiſſance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarraſſé.*

Mon oncle....

BALIVEAU.

Eh bien ?

DAMIS.

Je ſuis....

FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'eſprit, des vertus de Lucile ;
Mais de tant de bontés l'excès m'eſt inutile.
Rien ne doit l'emporter ſur la foi des ſermens ;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ha !

BALIVEAU *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-deſſus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'eſprit & la judiciaire,
Qui tout-à-l'heure étoit un phénix, un tréſor !
Eh bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Vas ! maudit ſoit l'inſtant où mon malheureux frere
M'embarraſſa d'un monſtre, en devenant ton pere !



SCENE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais vous-même à ma place, en auriez fait autant.
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment ! la connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entre elle & moi forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi, ce seroit ?.... Quoi ? C'est.... la muse originale ;
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale !

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair. . . .

DAMIS.

Eh, oui !

FRANCALEU.

Mériadec .. de Kersic... de Quimper. . . .

DAMIS.

En Bretagne. Elle-même ! Il faut être équitable.
Avouez maintenant ; rien est-il plus sortable ?

FRANCALEU *éclatant de rire.*

Embrassez-moi !

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt.
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh, c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage ?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah, vous aurez beau dire !

FRANCALEU.

Et vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle. . :

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, & vous verrez que non,

DAMIS.

Rien ! Rien !

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin. . .

DAMIS.

J'irois à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout difpofer.

FRANCALEU.

Oh ! difpofez-vous donc, monfieur, à m'époufer,
A m'époufer, vous dis-je. Oui, moi, moi ! C'eft moi-même
Qui fuis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaifantez point ?

FRANCALEU.

Non ; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jufqu'ici plaifanté,
Quand, fous le mafque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faifois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, meffieurs les gens de goût !
L'ouvrage eft peu de chofe : & le feul nom fait tout.
Oh çà, laiffons donc là ce burlefque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne fongeons déformais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, & je dois vous le rendre.
Pour cela, je perfifte à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'eft pas un parti moins fortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refufer quelque eftime ?

DAMIS *à part.*

Ah, Lisette la suit! Malheur à l'anonyme!



SCENE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignone, venez çà! Vous voyez devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens! c'est où je vous arrête....

FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez....

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; & pour cause.

BALIVEAU.

Vas-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS *à Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE *bas à Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.)



SCENE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

Elle a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere eſtime :
Loin de là, votre chûte eſt ſi peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les ſurpaſſez tous.
Et ma fille n'eſt pas non plus ſi mal-habile....

LUCILE.

Mon pere....

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile...!

LUCILE.

Permettez-moi, monſieur, vous-même, de parler.
Mon pere, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler.
D'un pere, je le ſais, l'autorité ſuprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïſſe ou qu'on aime ;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.

Aujourd'hui même encor, vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse:
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU *bas.*

Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

FRANCALEU.

Ah, fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons....

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Son cœur, à mon égard, étoit ſelon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre ;
Et jamais un ſoupçon ne fut ſi mal fondé.
Il m'adore ; & de moi près de vous ſecondé....
Ah, je lis mon arrêt ſur votre front ſévere !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colere :
Je n'ai pas contre moi fait d'aſſez grands efforts ;
Mais eſt-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'eſt à quoi je ſerois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma deſtinée.
Non, vous n'uſerez pas de tout votre pouvoir,
Mon pere ! Accordons mieux mon cœur & mon devoir.
Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue !
Hélas ! il n'a brillé qu'un inſtant à ma vue.
Je fermerai les yeux ſur ce qu'il a d'attraits.
Puiſſe le ciel m'y rendre inſenſible à jamais !

FRANCALEU.

La ſotte choſe en nous, que l'amour paternelle !
Ne ſuis-je pas déjà prêt à pleurer, comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laiſſez-vous aller à ce doux mouvement,
Monſieur ! ayez pitié d'elle & de ſon amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour ſervir Dorante, à qui Lucile eſt due.
Laiſſez là ma fortune, & ne ſongez qu'à lui.

FRANCALEU.

Votre ennemi mortel ! qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela ſe termine.

FRANCALEU.

Mais c'eſt le fils d'un homme ardent à ma ruine...?

DAMIS *lui remettant une lettre ouverte.*

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.



SCENE IX.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE *se jetant aux genoux de Francaleu.*

ECOUTEZ-MOI, monſieur, ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide !
Il eſt tems que je rompe un ſilence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon ſort,
Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.
Prononcez ; & ſouffrez cependant que j'eſpere.
Un malheureux procès vous brouille avec mon pere.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
Le procès finiroit par ſon déſiſtement.
Je cours donc me jeter à ſes pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laiſſer aller à tout mon déſeſpoir !
(*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici diſpoſé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à votre pere,

Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
Monfieur tient la réponfe , & peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile ,
Je ne fuis pas furpris de l'amour de mon fils.
Par fon médiateur il eft des mieux fervis ,
Et vous plaidez fa caufe en orateur habile.
La rigueur , il eft vrai , feroit très-inutile ,
Et je défere à vos avis.
Refte à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu ;
Celui de monfieur Francaleu
Puiffe-t-il s'obtenir de même !
Parlez , preffez , priez. Je defire à l'excès
Que fa fille aujourd'hui termine nos procès ;
Et que le don d'un fils qu'un tel ami protege ,
Entre votre hôte & moi , renouvelle à jamais
La vieille amitié de college.

MÉTROPHILE.

Maîtreffe , amis , parens , puifque tout eft pour vous ;
Aimez donc bien Lucile , & foyez fon époux.

DORANTE. *A Lucile.*

Ah , monfieur ! ô mon pere ! ... Enfin je vous poffede.

DAMIS.

Sans en moins eftimer l'ami qui vous la cede ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ,
Et vous voyez un homme. . . .

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre !

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes,
Amoureux & françois : voilà ce que vous êtes.

DORANTE *aux autres.*

Un furieux ! qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa piece.

DAMIS.

Quoi ?.. Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traî-
treffe
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain pour ma part cent places retenues,
Et veux après-demain vous faire aller aux nues.

DAMIS.

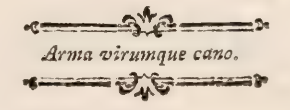
Non ! j'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte, au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune & d'amours !

❦

FERNAND-CORTÈS,

TRAGÉDIE,

Miſe au théatre pour la premiere fois, le 7 janvier 1744.



AU ROI D'ESPAGNE(*).

Monarque issu du sang de Charle & de Louis,
Héritier de la gloire & de l'aigle & des lys,
Dont l'empire étendu sur les deux amphitrites,
Est, ainsi que le ciel, sans nuit & sans limites;
Philippe, s'il est vrai que nos chants quelquefois
Ont mérité l'oreille & la faveur des rois,
Permets qu'au pied du trône, où le saint hyménée
Fait séoir à tes côtés la vertu couronnée,
Du cothurne françois l'aimable amusement,
De tes nobles travaux te délasse un moment.
Il est, à cet hommage, aisé de reconnoître
Le cœur d'un citoyen des lieux qui t'ont vu naître.
Pour le sang de nos rois notre zele est fameux.
Tout pût-il prendre exemple & sur nous & sur eux!
Bientôt du monde entier, bientôt seroit bannie
La peur des attentats & de la tyrannie;
Et l'amour unissant par-tout le foible au fort,
Du prince & du sujet confondroit l'heureux sort.
Rare félicité, délices enviées,
Qu'à tant de nations l'Olympe a déniées,
Précieuse faveur que nous lui dérobons,
Et dont on ne jouit qu'où regnent les Bourbons!
Combien de fois nos cœurs, depuis quarante années,

(*) Philippe V.

Ont, pour voler vers toi, franchi les Pyrénées,
Comme à la voix du ſang, ton tendre cœur auſſi
N'aura pas moins ſouvent revolé juſqu'ici !
Ce grand cœur, je le ſais, eſt tout à l'Ibérie;
Pere de tes ſujets, leur terre eſt ta patrie;
Ainſi que de Louis le ſceptre glorieux
Rend toute autre puiſſance étrangere à nos yeux;
Mais Louis aux François ne faiſant pas un crime
D'oſer aimer en toi le beau ſang qui l'anime,
Ta dignité non plus, ni tes peuples jaloux
Ne t'en ſauroient faire un d'un ſouvenir ſi doux.
L'exigeaſſent-ils même, & tentant l'impoſſible,
Au rigoureux effort d'un oubli ſi pénible,
Vouluſſes-tu plier ta conſtante vertu;
Quel que fût ton courage, y réuſſirois-tu ?
Verrois-tu tes drapeaux ſuivis de la victoire,
Sans qu'un ſi beau deſtin remît en ta mémoire
Cet aïeul immortel, ce héros, ce grand roi,
Dont l'aſtre & la ſageſſe ont influé ſur toi ?
Lui reſſemblerois-tu, ſans trouver quelques charmes
A ſonger que tu fus le digne objet des larmes
Que ton auguſte pere, en ſes derniers adieux,
Sur ton front couronné répandit à nos yeux ?
Sans de tes jeunes ans te retracer l'hiſtoire ?
Sans t'écrier enfin, du faîte de ta gloire :
France ! ai-je mérité ton amour & mon rang ?
Reconnois-tu Philippe, & ſuis-je ton vrai ſang ?
Oui, tu l'es; & jamais de la faveur céleſte,

Elle & ſon roi n'ont eu gage plus manifeſte,
Que le jour ſolemnel où l'hymen à leur gré,
Aux liens de ce ſang joignit ſon nœud ſacré (*).
Auſſi, quand à ce dieu rendit-on plus d'hommage?
Quand vit-il plus jeter de fleurs ſur ſon paſſage?
Et quand de plus d'encens ſon temple a-t-il fumé?
De l'aurore au couchant l'air en fut parfumé;
Et des bords arroſés de la Seine & de l'Ebre,
L'odeur en exhala juſqu'à l'antre funebre
De celle qui n'a ri qu'au moment malheureux
Où Pandore ſur nous pencha ſon vaſe affreux.
Ce monſtre, dont nos pleurs ſont l'eſpoir & la joie,
De ſoi-même à la fois le vautour & la proie,
L'envie intéreſſée à la déſunion,
Court de ſon ſouffle impur infecter Albion,
Allume, en ſecouant ſes ſerpens homicides,
Le flambeau de la guerre au feu des Euménides;
Et de ſa voix terrible, anime en peu de mots
Le ſuperbe inſulaire à traverſer les flots.
Armez & paroiſſez; l'Amérique eſt ſoumiſe.
Le Tage va céder ſon or à la Tamiſe.
Pour vous, pour vos neveux, Cortès aura vécu.
Anglois! venez, voyez, & vous aurez vaincu.
Elle dit: on la ſuit; & ce fléau du monde,
De ſa torche fumante empeſtant l'air & l'onde,
Au Mexique de loin, ſur l'humide élément,

(*) Mariage de l'infant Don Philippe avec madame Louiſe-Éliſabeth de France.

Annonce les horreurs d'un vaſte embraſement.
La flotte arrive, on mouille; & Cibele effrayée,
Dans le ſang ſpagnol ſe croit déjà noyée.
La mort leve ſa faux; le tartare eſt ouvert,
De ſes feux éclatans le rivage eſt couvert.
Mais l'enfer tonne en vain: c'eſt le ciel qui foudroie.
De l'Eſpagne à ce bruit l'étendard ſe déploie;
L'Anglois pâlit, recule, & tout fuit diſperſé.
Le lion a rugi: la peur a tout chaſſé.
Tel impoſant ſilence au tonnerre qui gronde,
D'un coup de ſon trident, Neptune applanit l'onde;
Et réprimant des airs les tyrans vagabonds,
D'un mot les fait rentrer dans leurs antres profonds.
Roi vainqueur, laiſſe-moi, des Mexicains ſauvages,
A ton char de triomphe attacher les images;
Vois-les, tels qu'autrefois Charle ſe les ſoumit,
Et partage l'éclat du nom qu'il s'en promit.
Tu n'as pas moins que lui pour toi Mars & Minerve:
Ce que Charle conquit, Philippe le conſerve.
Rome qui mit le prix à toutes les vertus,
N'égala-t-elle pas Camile à Romulus?
Enfin, du grand Cortès célébrant la victoire,
Je chante le guerrier qui prépara ta gloire,
Qui ſous un autre maître a ſignalé ſon nom,
Mais que dans Carthagene a retrouvé Vernon.
Phénomene au ſurplus, digne des yeux d'un prince:
La valeur d'un ſoldat change un monde en province.
De l'hiſtoire eſpagnole admire un trait ſi beau,

Et d'un héros ſi rare aime à voir le tableau.
A l'aſpect de celui du vainqueur de l'Aſie,
Le premier des Céſars pleura de jalouſie :
De ſon noble dépit quel eût été l'excès,
Si le grand Alexandre eût égalé Cortès ?
Que le Grec, le Romain ſe compare à l'Ibere.
Celui-ci preſque ſeul, ſubjugue un hémiſphere ;
Et s'il a réuſſi dans de ſi hauts projets,
Quel doit être le prince où ſont de tels ſujets ?
Quel doit être le ſang de ce prince invincible ?
Et que n'en pas attendre, après le ſoin viſible
Que le ciel en a pris par les plus ſages mains
Qui pouvoient de l'Eſpagne aſſurer les deſtins !
Grand roi, c'eſt déſigner, c'eſt nommer l'héroïne
Qui partage ton trône & ta noble origine,
Chaſte épouſe, l'honneur du plus ſacré des nœuds,
Reine dont le grand cœur & l'eſprit lumineux
Savent de la fortune aſſervir les caprices ;
Ta gloire, ton conſeil, ta force, tes délices,
L'amour des nations que ſoumet ton pouvoir,
Des deux mondes enfin l'ornement & l'eſpoir.
Philippe, Éliſabeth, couple uni, couple auguſte,
Puiſſe votre génie & triomphant & juſte
Régir long-tems encore un peuple à qui nos yeux
Doivent une moitié de la terre & des cieux !
Puiſſiez-vous, ſans quitter vos dignités ſuprêmes,
Les partager long-tems avec d'autres vous-mêmes ;
Et de vos petits-fils par vos mains couronnés,

Le diadême au front, vous voir environnés !
Que Farneze & Bourbon ſoient un cri d'alégreſſe !
Et que tous vos ſujets ſe rappellent ſans ceſſe,
Pleins des biens que ſur eux votre union répand,
La célebre Iſabelle, & l'heureux Ferdinand !





PRÉFACE.

A REMONTER de nos jours jusqu'à la naissance des tems, la découverte de l'Amérique est, je crois, l'événement le plus frappant & le plus mémorable de tous ceux dont l'histoire profane ait embelli ses fastes.

Que pouvoit-il arriver en effet, de plus digne de mémoire ici-bas, & de plus intéressant pour la totalité du globe, que la communication de ses deux moitiés, l'une à l'autre inconnues depuis leur création? Quelle époque pour toutes les deux, que le coup du ciel qui découvrit à celle-ci les trésors de la terre; à l'autre, ceux de la raison! En quoi tout l'avantage, comme on le voit, demeura du côté des Américains, puisqu'ils passerent en un moment, des ténebres de la barbarie au peu de notions & de clartés que nous avions si laborieusement accumulées depuis trente ou quarante siecles; au lieu que nous ne gagnâmes, à cette pénible découverte, que celle des bornes de l'esprit humain, qui jusqu'alors avoit erré si lourdement en fait de géographie. Et cependant, qu'eûmes-nous en dédommagement d'une si triste connoissance? Ce que mépri-

foient ces Américains, de l'or ; & qui pis est, ses fuites, contenues ici dans les imprécations du grand-prêtre, act. 3, sc. 4.

Mais si l'époque fut humiliante pour les lumieres de nos écoles, elle ne le fut pas moins pour ces anciens foudres de guerre, qui depuis si long-tems se disputoient la prééminence, & qui depuis Cortes, n'eurent plus rien à se disputer. Ce n'est point une hyperbole. Toute prévention cessant, rendons hommage à la vérité. La grandeur des périls surmontés, le nombre & la singularité des exploits, l'étendue & la nouveauté des conquêtes, n'est-ce pas là tout ce qui constitue parmi nous l'héroïsme belliqueux ? Et dès lors, peut-on refuser à Cortès, parmi les héros de son genre, le rang que la découverte de l'Amérique obtient parmi les événemens ?

Parcourons le champ de Mars, depuis Sésostris & Cyrus, jusqu'à Thamas-Koulikan ; & comparons la conquête du Mexique avec toutes celles qui l'ont précédée & suivie. Qu'ont-ils conquis, ces guerriers si vantés ? Quelques régions méditerranées de notre continent, & les bords du golfe de la vaste mer que notre Espagnol a traversée. Observons de plus, que ces autres conquérans marchoient armés de l'autorité souveraine, & soutenus des grandes ressources qui

l'accompagnent. Le Sarrazin, le Goth, le Vandale étoient même ſuivis de nations entieres que la néceſſité de l'émigration empriſonnoit, pour ainſi dire, ſous leurs étendards. Torrens impétueux, dont les débordemens, après tout, pour ſe répandre, n'avoient à renverſer que des digues déjà mille & mille fois rompues en pareil cas. Rien dans tout cela que de très-poſſible & que de répété. Voici de l'unique & du merveilleux. Un ſimple armateur, avec quelques brigantins, cinq ou ſix cents hommes de pied, quinze chevaux & ſix pieces de canon, ſans autres reſſources par-delà, que ſon génie & que ſon épée, oſe affronter un eſpace immenſe de mers inconnues, pour toucher enſuite à un continent plus grand & plus peuplé que le nôtre, nommé depuis par nous aſſez plaiſamment, le *vieux monde*: comme s'il y avoit un droit d'aineſſe entre les deux hémiſpheres. Le nouvel Hercule, en abordant, paſſe ſur le ventre à deux armées qui ſe préſentent l'une après l'autre, & coup ſur coup, pour l'arrêter; la premiere de quatre-vingt-dix mille, la ſeconde de cent cinquante mille ſauvages aguerris à leur maniere. Ce début jette par-tout l'épouvante. Cortès, plus ſage qu'Annibal, en fait profiter. Il avance avec ſa poignée d'hommes, ne donne pas à des millions d'autres le tems de ſe

reconnoître, presse, attaque & soumet tout. En adroit politique ensuite, il cimente ses succès par des traités, s'insinue, gagne la confiance des premiers vaincus, s'en fait des alliés, & parvient à poser enfin chez ces peuples sans nombre, au nom d'un prince qu'ils ignorent & dont même ils sont ignorés, une domination qui, depuis près de trois siecles, s'est accrue, & s'affermit de plus en plus. Un simple cavalier ainsi, presque seul, & pour son prince, fait plus que tous les conquérans & les souverains du monde, à la tête de leurs armées, n'avoient encore fait que pour eux-mêmes.

Je n'écrirois qu'en poëte & qu'en romancier, si je dissimulois que, pour opérer ces merveilles, il fallut qu'une premiere merveille y contribuât. C'eût été peu de toute la valeur imaginable, jointe au dernier rafinement de l'art & des ruses militaires; c'eût été peu de nos hommes à cheval, pris pour des centaures, du tranchant, de la pointe & de l'éclat de nos épées, quoique toutes choses aussi peu connues sous ce nouveau ciel, que nos barbes & nos boussoles: tous ces avantages, dis-je, à les supposer encore soutenus de la tête & du bras des Turennes, des Condés, & de tant d'autres grands capitaines dont la liste en France se grossit tous les jours, n'eussent eu

que peu d'effet, ſans le ſecours d'une force bien ſupérieure à toutes celles-là. On ſent aſſez que je veux parler de la grande & terrible découverte faite avant celle de l'Amérique : de la poudre à canon. Les armes à feu, ſans contredit, jouent ici le rôle eſſentiel & principal. Leur atteinte prompte, inviſible & mortelle, le bruit, la lueur ſeule arrêtoit, renverſoit, diſſipoit des armées innombrables qui, pour la défenſive & l'offenſive, ne connoiſſoient que le bouclier de cuir, l'arc & la maſſue. L'Européen, ſa foudre à la main, étoit une eſpece de divinité dont la préſence ſuffiſoit pour glacer les plus fermes courages. En un mot, Cortès en débarquant, avoit les terreurs paniques à ſa diſpoſition ; à peu près comme en s'embarquant, le fabuleux Uliſſe, au ſortir d'Éolie, eut les vents à la ſienne : ou pour mieux dire, paſſant de l'antique au moderne, & d'Homere à l'Arioſte, Cortès avoit le cor d'Aſtolphe. C'étoit beaucoup, mais étoit-ce aſſez ? Un peu de juſtice, peſons les équivalens, & nous verrons que ceci n'enlevant de l'exploit que le ſurnaturel & l'impoſſible, n'en laiſſe pas moins à mon héros tout l'éclat & toute l'unité de ſa gloire.

Quelle grandeur de courage ne fallut-il pas pour entreprendre, quelle longanimité pour pouſſer des navigations & des marches de ſi long

cours à travers tant de tempêtes & de bonaces, de villes & de ſolitudes, de guerres & d'alliances, toutes également périlleuſes? Quels talens ſupérieurs pour ſe faire ſuivre ſi conſtamment, non par des gens pliés à la ſubordination ni ſoumis à quelque diſcipline, mais par autant de compagnons que de ſoldats, par des volontaires fondés à ſe rebuter ſans ceſſe, comme à ſe mutiner ſans crainte, & qui plus d'une fois, en effet, attenterent à la vie de leur conducteur? Quelle intrépidité ne devoit pas avoir un chef ſi mal obéi, pour oſer, à la faveur d'une expérience phyſique, attendre & combattre de pied ferme des millions d'hommes en bataille rangée? Quelle adreſſe & quelle vigilance, pour prolonger l'illuſion juſqu'au terme de tout l'effet qu'on en deſiroit? Enfin, quelle habileté, quelle ſageſſe, & quelle force de génie, pour en tirer le parti qu'il en tira, qui fut d'introduire & d'établir en ce nouveau monde, la domination, les mœurs & la religion de celui-ci? Belle matiere aux ſpéculations du miſſionnaire, du guerrier, du philoſophe & du politique!

Il exiſte parmi nous une petite ſecte de faux moraliſtes qui, ſans avoir peut-être été jamais bons fils, bons peres de famille, bons amis, ni bons patriotes; que dis-je! qui, ſans avoir jamais ſenti

ſenti peut-être, ni ſeulement ſoupçonné ce que c'eſt que le prochain, ſe donnent gravement pour des citoyens du monde; & qui, s'arrogeant à ce titre le ton des Socrates & des Monteſquieux, prennent hautement le genre-humain ſous leur protection. Parlez-leur de l'Amérique : *A quoi bon*, s'écrieront-ils, *& de quel droit, avoir été chez eux inquiéter ces bonnes gens? Le ciel avoit mis dix-huit cents lieues de mers entre eux & nous. C'étoit une barriere ſacrée, qu'on auroit dû reſpecter juſqu'à la fin des ſiecles. L'avoir oſé franchir, ce fut inſulter aux décrets de la Providence. Attaquer, ſoumettre & civiliſer ces hommes, quels qu'ils fuſſent, c'étoit déraiſon, injuſtice & tyrannie!* Mais, meſſieurs les zélés coſmopolites, eſt-ce être bien bons amis du genre-humain, que de vouloir exclure de notre commerce, des peuples miſérables, à qui depuis cinq ou ſix mille ans manquoient morale, agriculture, beaux-arts, métiers, vètemens, premieres teintures des loix humaines & divines, en un mot, tous biens ſpirituels & temporels? Sont-ce bien même des hommes que vous plaignez, en plaignant des barbares, des eſpeces d'animaux ſauvages, des monſtres qui maſſacroient religieuſement & de ſang froid leurs ſemblables au pied des autels, en jetoient avec

cérémonie le cœur palpitant au nez d'une idole, en ſervoient les membres ſur table & le ſang au buffet, tapiſſoient les temples de leurs peaux, & pour ſe récréer la vue, de leurs oſſemens élevoient les tours & décoroient les frontiſpices de ces temples? De bonne foi, cela ſe doit-il appeller des hommes? Vous nous le ſoutiendrez ſans doute, en beaux raiſonneurs, prêts à nous ſuppoſer des vices qui dans le fond, direz-vous, peuvent bien aller de pair avec de pareilles horreurs. Paſſons; mais dans l'eſpérance que ces pauvres gens pourroient ne pas contracter nos vices, ayez donc pour eux une pitié plus raiſonnable. Vous voyez qu'anthropophages impies & ſanguinaires, en déshonorant l'humanité, ils n'en vivoient que plus à plaindre de toutes façons. Deſirez charitablement qu'on les tire de la condition des brutes; qu'on les éclaire des lumieres de la raiſon & de la foi; qu'on leur indique, qu'on leur procure, qu'on leur enſeigne à perpétuer chez eux les douceurs d'une vie telle que la vôtre. C'eſt ce qu'a fait Cortès. Le premier, au haſard mille fois de la ſienne, il leur tend une main victorieuſe & bienfaiſante, pour les engager à venir partager ces douceurs avec nous. Il y réuſſit. De victimes qu'ils étoient les uns des autres, il en fait des freres; d'imbécilles eſclaves

d'une liberté honteuſe & ſans frein, des ſujets ſenſés, paiſibles & fideles de ſon prince & de Rome. Enfin Cortès a pour lui la valeur, la prudence, l'humanité, la fortune & la religion. A quels titres plus juſtes méritera-t-on jamais les honneurs de l'héroïſme? Vous l'aurez quelque part oui nommer cruel, avare, exterminateur. Hyperbole & mauvaiſe foi! Jalouſie nationale, qui ſe plaît à confondre Pizarre & ſes pareils avec Cortès; ou bien, vaines déclamations ſupportables tout au plus dans la bouche du furieux amant d'Alzire, & de mon fripon de grand-prêtre! Enfin c'eſt au lecteur équitable à prendre Cortès pour tel que je le préſente ici fidélement, & qu'à ſon amour près, je le reçois de la main des plus graves hiſtoriens de ſa nation. Eh! qui ſait ſi l'Amérique n'étoit pas une terre de Chanaan, deſtinée à devenir une terre de promiſſion? Ne devrions-nous pas même regarder les conquêtes de ce grand homme, comme l'ouvrage de la ſageſſe & de la juſtice d'en-haut? les regarder du même œil dont il les voyoit lui-même, ainſi qu'il l'a témoigné par cette inſcription ſi digne d'un guerrier chrétien (*), qu'il avoit fait mettre autour de ſes

(*) François Lopès de Gomara. *Hiſt. des Indes.*

armes & de ſes tapiſſeries : *Judicium Domini apprehendit eos, & fortitudo ejus corroboravit brachium meum?*

Le caractere élevé de Cortès, & le Mexique preſque auſſi-tôt conquis que découvert, ſont donc le principal objet de cette tragédie, dont la mort de Montezume eſt la cataſtrophe. Quel événement & quel perſonnage à mettre ſur la ſcene ! Si pour l'honneur de la nôtre, je fus ſincérement fâché que Moliere n'eût pas traité la *Métromanie*, je ne dus pas l'ètre moins de voir un deſſein ſi riche exécuté par un auſſi foible pinceau que le mien. Le génie ami de la France, qui, entre autres couronnes littéraires, lui deſtinoit la dramatique, devoit bien offrir à la muſe du grand Corneille une matiere ſi ſuſceptible de ſublime, & ne la pas remettre, non plus que tant d'autres *matieres premieres* des deux genres, à des tems de décadence. Ainſi j'appelle à regret, mais puis-je appeller autrement les jours d'un Parnaſſe énervé, où par-tout, excepté dans les *courageuſes* préfaces du *Glorieux* & du *Diſſipateur*, j'entends ſe plaindre & s'écrier ſans ceſſe que tout eſt dit ? Telle eſt l'opinion générale. Sujets, épiſodes, incidens, ſentimens, caracteres, le meilleur & le plus beau de tout cela, dit-on, eſt enlevé; tout eſt fait, tout eſt épuiſé; l'art eſt

à ſa fin. Pure illuſion de l'inſuffiſance ou de la pareſſe, & ſource malheureuſe de ces prétendues nouveautés qui, dans le tragique ſur-tout, ne ſont depuis ſi long-tems qu'une puérile répétition des mêmes choſes, & preſque des mêmes paroles un peu différemment combinées, & reproduites à la faveur d'un titre inoui ou de quelques ouvrages factices. Conſultons l'oracle de Gaſcogne : ſelon Montaigne, loin que tout ſoit dit, il s'en faut preſque tout que tout ne le ſoit. Et pour moi qui n'ai que trop oſé me mêler de parler & d'écrire, j'ai ſenti mille fois, & j'éprouve tous les jours, que preſque rien ne l'eſt encore, en fait ſeulement de ſentimens bons, tendres, généreux ou reconnoiſſans. L'art ayant en effet la nature pour reſſource & pour objet, il ne ſauroit tarir qu'avec elle qui ne tarit jamais. Ce n'eſt donc point l'art, c'eſt l'artiſte qui manque. *Ars longa, muſa brevis.* Que de tréſors de moins en Europe, ſi, après la premiere fouille des mines du Pérou, on avoit penſé là comme on penſe aujourd'hui ſur notre Parnaſſe ! Heureuſement pour les affamés d'or & d'argent, la cupidité n'eſt pas une paſſion qui s'endorme ni qui ſe relâche. Elle fait encore & fera creuſer, s'il ſe peut, juſqu'au centre de la terre. Que la poéſie de même ne redouble-t-elle auſſi de courage? Et tandis

que l'avarice, ſous le fouet de cette cupidité, deſcend & s'enfonce au tartare; que de ſon côté, le génie poétique, piqué du plus noble des aiguillons, ne s'élance-t-il aux nues ſur les ailes du pur amour de la gloire? J'avoue que ce pur amour de la gloire, dont j'ai toujours été embraſé, laiſſe bien un libre eſſor aux talens; mais qu'il n'ajoute rien à leur étendue, & que je dois craindre d'avoir tenté au-delà de mes forces; & certes le poids ici groſſiſſant à chaque pas, eût bien dû me faire à chaque pas ſentir que je les avois mal meſurées. Qu'on daigne jeter un coup-d'œil ſur la carriere où je m'étois engagé : on s'appercevra bientôt de la diſproportion que je reconnois trop tard, & que me cachoient le piquant du neuf & l'amour du travail.

Il ne s'agiſſoit pas moins d'abord, que de répandre d'un bout à l'autre dans la piece, & de laiſſer après elle une idée ſuffiſante & claire de la plus rare des conquêtes & du plus grand des conquérans. Il falloit après, mettre en action plus qu'en récit, quantité de faits, de mœurs, & de caracteres d'un genre tout nouveau; parler preſque une langue étrangere; attacher de la vraiſemblance à des vérités qui n'en ont point; jeter un intérêt vif & quelque aménité dans tout ce *barbareſque*; faire enfin marcher avec grace &

dignité, notre Melpomene françoiſe, par les chemins du monde les moins frayés & les plus raboteux pour elle. Il falloit tout à la fois narrer, agir, étonner, perſuader, toucher & plaire. Quelle énorme entrepriſe pour moi, ſans parler de l'eſpace étroit de trois unités, non plus que du labeur ingrat de notre épineuſe verſification, dans laquelle, qui pis eſt, les inutilités ſonores & brillantes, nommées récemment *beautés de détail*, l'emportent aujourd'hui tout d'une voix ſur la préciſion, la régularité, la juſteſſe & la force; ſur le bel enſemble; ſur ce qu'Horace appelle *ſeries juncturaque!*

Voilà, dis-je, une terrible tâche; & n'en voilà toutefois que la moitié. L'uſage me preſcrivoit l'autre. L'impitoyable uſage, ce tyran devant qui tout raiſonnement tombe, a ſtatué qu'il y auroit de l'amour dans nos tragédies.

Comment, ſans détonner, fondre une couleur ſi tendre & ſi douce avec d'autres ſi dures & ſi fieres? Tout ce que j'y ſus, pour conſerver quelque harmonie dans l'ordonnance & dans le coloris du tableau, ce fut, en conſtruiſant ma fable avec toute la préciſion dont j'étois capable, de faire que l'amour, cet acceſſoire embarraſſant, devînt la baſe même du ſujet principal. Il eſt en effet le reſſort primitif & continuel de l'action.

Pour en juger, on ne sera peut-être pas fâché de voir cette fable, où tout, hormis l'amour, est purement historique.

Fable de l'avant-scene.

Cortès, mal partagé des biens de la fortune, devient amoureux en Espagne, & parvient à se faire aimer d'Elvire, fille de D. Pedre, irréconciliable ennemi de la maison des Cortès. L'inégalité des fortunes & la haine invétérée des deux familles forment deux grands obstacles au bonheur de cet amour. Le brave & passionné Castillan ne voit qu'un moyen de les surmonter : déterrer des trésors, & les déterrer par des voies si glorieuses pour lui, & si avantageuses en même tems aux Espagnols, qu'en lui donnant des droits sur l'estime de D. Pedre, elles pussent lui mériter encore la médiation du monarque auprès de ce pere inflexible. L'Amérique venoit d'être découverte. Il y porte ses vues, y passe, y combat, y conquiert, y triomphe. *Omnia vincit amor.* De prodiges en prodiges, Cortès ayant pénétré jusqu'au Mexique, y fait son entrée dans la capitale en vainqueur pacifique, & revêtu du caractere sacré d'ambassadeur de Charle V. Il y demande en cette qualité l'hommage que tout l'univers, dit-il, doit & rend à son maître, l'ob-

tient, & le reçoit ſolemnellement. Mais ce n'étoit, de la part de ces barbares, qu'une vaine déférence, pour mener à maturité le complot d'un maſſacre général des Eſpagnols. Cortès ayant éventé l'orage, le conjure, ou du moins le ſuſpend par un coup de vive force & d'éclat qui n'eut jamais d'exemple. Témérité, ſi l'on veut; mais témérité néceſſaire, & qui de plus fut heureuſe. Il fait mourir publiquement, & dans toutes les formes de la juſtice, les chefs de la conſpiration. Tout de ſuite, à la tête des ſiens bien armés, il paſſe de ſon quartier au palais du roi, l'interroge au milieu de ſes gardes, le fait charger de fers, & l'emmene en cet état juſqu'au logement des Eſpagnols, à travers un peuple que la terreur ſembloit avoir pétrifié.

Fable de la piece.

Cortès eſt informé quelques jours après, que, ſans le ménager, on ſe diſpoſe au temple à ſacrifier deux Européens que la tempête avoit jetés ſans armes ſur ces bords. Patriotiſme, humanité, bravoure, honneur, ſon propre intérêt, tout veut qu'une ſeconde fois il oſe encore au-delà des bornes. Il ſe remet donc ſans balancer à la tête de ſes déterminés, vole aux autels, & le piſtolet à la main, enleve les deux

victimes de deſſous le couteau des ſacrificateurs. Ces deux victimes étoient Elvire & D. Pedre. Cortès ne les reconnoît point d'abord, par des circonſtances ajuſtées très-naturellement au théatre. Le tiſſu des événemens qui d'Eſpagne conduiſent ici deux perſonnages ſi néceſſaires à ma ſcene, ſe développe à l'ouverture du ſecond acte; mais ce n'eſt qu'à la fin du troiſieme, que Cortès reconnoît Elvire, au moment fatal où, par ſa propre entremiſe & de l'aveu de D. Pedre, Montezume eſt prêt à l'épouſer. La derniere hoſtilité commiſe au temple, quoique plus dangereuſe encore pour lui que la précédente, puiſqu'elle intéreſſoit au vif les prêtres & leur ſorte de religion, n'a que des ſuites heureuſes. Après bien de nouveaux obſtacles, ſuſcités d'un côté par la fureur des prêtres, de l'autre par la parole donnée à Montezume, & par le dépit courageux de l'infortuné D. Pedre, mais levés tous par la tendre magnanimité de ſon libérateur, par ſa vaillance & par la mort du roi; ce nouvel exploit, dis-je, occaſionne & détermine le triomphe de l'amour & de l'héroïſme. Le Mexique acheve de ſe ſoumettre, le cœur du vieil Eſpagnol de ſe rendre, & Cortès d'être heureux.

L'amour ici me paroît d'autant plus artiſte-

ment imaginé, que tout intrus qu'il y eſt, au lieu d'y nuire, il y préſide ; & que c'eſt lui qui prépare, qui noue & qui dénoue tout le reſte. L'héroïſme & lui ſe donnent mutuellement la main d'un bout à l'autre de la piece. Il a même encore cet avantage, qu'il ne forme point de ces unions ſubites, monſtrueuſes, & mal aſſorties, que l'imagination peu réglée d'un auteur fait naître quelquefois entre deux cœurs & deux perſonnes effroyablement étrangeres l'une à l'autre, par le climat & par la religion. Ici la ſympathie, ſource ordinaire de cette paſſion, émane au moins du ſein de la parfaite vraiſemblance. Elvire & Cortès, tranſportés ſéparément & ſe retrouvant dans un nouveau monde, ſont nés ſous le même ciel, élevés dans les mêmes principes, & depuis long-tems épris l'un de l'autre. Ici le théatre, la nature & la morale ſe rapprochent & ſe concilient ; rien n'eſt violenté. Auſſi l'héroïſme & l'amour ſe trouvent-ils néceſſairement couronnés enſemble à la fin, légitimement couronnés ; & ce qui n'en eſt que mieux, couronnés ſans le ſecours de la machine uſée, je veux dire du mêlange politique & rebattu des droits de l'héritiere avec ceux du conquérant d'un trône. Ferai-je encore obſerver dans cet amour, dont je m'applaudis peut-être un peu trop, une circonſtance

qui devroit, ce me ſemble, le rendre agréable du moins aux premieres loges? C'eſt qu'ainſi que le vraiſemblable, comme on vient de le voir, a ſa part au pouvoir de cet amour; le beau ſexe de l'Europe a la ſienne auſſi aux lauriers des victorieux; & que ſes charmes ayant été le mobile de la valeur & le but de la conquête, participent à la gloire du conquérant. Tant d'heureuſes convenances n'étoient pas faciles à raſſembler avec ordre & préciſion. J'en fais juge la galerie, & le célebre auteur de *Zaïre* & d'*Alzire* lui-même, tout le premier.

Mais auſſi, de tant de difficultés à vaincre, il pourroit bien être arrivé, comme j'ai dit, que j'euſſe plié ſous le fardeau. Je ſaurois à quoi m'en tenir à cet égard, ſi le public eût voulu m'éclairer: car mon ouvrage, quoique joué pluſieurs fois, ne fut jamais entendu ni vu. Voici comment.

Il eſſuya d'abord un furieux contre-tems: ce fut d'être donné dans le cours des répétitions de *Mérope*. La juſte impatience publique ou particuliere, dès qu'il s'agit des nouvelles productions du célebre auteur de cette piece, eſt un torrent qu'il eſt très-dangereux pour ſes compétiteurs d'avoir derriere eux. Il n'eſt digue, tant forte ſoit-elle, qui bientôt ne rompe, & nous voilà

ſubmergés. *Guſtave* eût eu le ſort de *Cortès*, s'il eût eu le malheur de précéder *Zaïre*. Il la laiſſa prudemment paſſer devant, & s'en trouva bien.

Mais un déſavantage moins équivoque & plus réel, qui du reſte pouvoit fort bien être une ſuite aſſez naturelle de celui que je viens de dire, c'eſt que la premiere repréſentation fut le jouet du tumulte extraordinaire d'une aſſemblée trop nombreuſe & mal à ſon aiſe. De ce tumulte ſe devoit enſuivre, & ne s'enſuivit que trop auſſi, le déſordre de la mémoire & du jeu des acteurs. De maniere que l'auditoire en ſortant, n'emporta que l'idée d'une grande foule & de bien du bruit. Telle fut la premiere repréſentation, qui par conſéquent n'en fut point une. On va voir que toutes les autres en mériterent encore moins le nom.

La toile baiſſée, les comédiens ne s'imputant rien, non plus qu'aux circonſtances, s'en prirent uniquement à la piece. Ils la remirent ſur leur bureau, & croyant y voir des longueurs, conclurent à des retranchemens conſidérables, & les firent d'un jour à l'autre, à tort & à travers, ſans me conſulter. Par cette belle opération, diſparurent du théatre trois ou quatre cents vers qui ne pouvoient manquer d'être fort eſſentiels à l'intelligence d'un poëme déjà ſi concis

ſelon mon pouvoir, & ſi précis dans ſon tout, ſes parties & ſes détails. Que penſer, en effet, de ces *coupures* faites à la hâte & de pareille main, quand pour le faire ſous œuvre & ſans endommager l'édifice, l'auteur eût au moins demandé autant de tems que tout l'ouvrage en a pu coûter? Les ténebres le couvrirent donc. Je devins chaos. Je n'avois pu me faire écouter la premiere fois; toutes les autres, je fus inintelligible. J'offre donc ici au lecteur la tragédie de *Cortès*, telle que je l'ai faite, ſans aucune correction; puiſque, comme je viens de le dire plus haut, le public ne m'ayant point entendu, ſes avis n'ont pu m'éclairer. Ainſi j'oſe la produire comme une ébauche qui pourroit, avec le tems, parvenir à quelque choſe de mieux. Peut-être ſe trouvera-t-il quelqu'un de ces lapidaires élégans qui, pour n'avoir pas eu le bonheur de déterrer une belle pierre & l'avoir façonnée les premiers, ne dédaignent pas la peine & l'honneur de la repolir & de la brillanter au goût du tems. Un troiſieme artiſte plus habile encore que le ſecond, peut le ſuivre & renchérir. Ainſi, de degrés en degrés, cette tragédie s'embelliſſant, il en reſteroit au théatre un bon ouvrage de plus. Mes ſucceſſeurs ſe l'approprieront; & le premier metteur en œuvre, tandis qu'ils triompheront, ſera dans l'oubli.

Je ne mets donc pas, comme on a vu, ce mauvais ſuccès ſi fort ſur le compte d'autrui, qu'avec juſtice & franchiſe je ne m'en attribue une bonne partie à moi-même ; & dès lors je ſerois bien peu raiſonnable, ſi loin de me lamenter ſur une ſi petite diſgrace, au contraire je ne m'en félicitois pas ; puiſqu'en m'avertiſſant de mon déclin, elle m'a fait prendre le ſage & paiſible parti de la retraite ; au lieu qu'un peu de bonheur, en m'encourageant mal-à-propos, n'eût ſervi qu'à prolonger l'égarement, & qu'à me faire tenter encore de vains & pénibles efforts, dont aſſurément je me paſſe très-bien, & le public encore mieux ; revenu ſur-tout, comme je commence à m'appercevoir qu'il l'eſt, des ouvrages de pur agrément. La bagatelle, en effet, ſi je ne me trompe, eſt un peu ſur le côté. Les eſprits me ſemblent avoir paſſé du blanc au noir. D'hier ou d'avant-hier, pour juſqu'à je ne ſais quand, le goût, ſur l'aile étendue des ſciences utiles, nous abandonne & tire droit au ſolide. Du moins je vois qu'aux tables, dans les cafés, aux promenades, aux toilettes, tout eſt déjà phyſicien, négociant, guerrier & miniſtre. On ne parle plus qu'électricité, finance, agriculture, commerce, induſtrie, population, politique & marine. Quel rôle, à travers de ſi grands objets, veut-on que

joue bientôt la malheureuse poésie, & sur-tout la françoise? Ne toucherions-nous pas meme au moment où les bibliotheques vont se débarrasser de son poids immense, & nous réduire tous au nombre de quatre? Ce seroient sans doute Moliere, Corneille, Racine & La Fontaine. *C'est assez d'eux*, dira-t-on, *pour le besoin qu'on a de ces sortes d'écrivains : Corneille sera le poëte des hommes, Racine celui des femmes, La Fontaine celui des enfans, & Moliere celui de tout le monde. Si le grand Despréaux n'en est pas, qu'il s'en prenne à son chef-d'œuvre. Sa poétique est son titre d'exclusion. A quoi pourroit-elle servir, qu'au progrès tout au plus d'un art puérile & superflu?* Adieu mes confreres; adieu lecteurs; adieu muses.

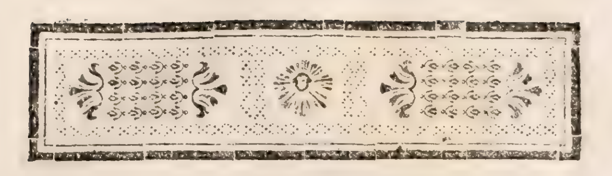
Vixi : & quem dederat cursum fortuna peregi.

Voilà ma course terminée,
Et j'ai rempli ma destinée.

PERSONNAGES.

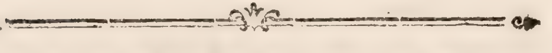
CORTÈS, *conquérant du Mexique.*
MONTEZUME, *roi du Mexique.*
LE GRAND-PRÊTRE *du Mexique.*
D. PEDRE, *gouverneur de la Jamaïque.*
ELVIRE, *fille de D. Pedre.*
AGUILAR, *parent de D. Pedre.*
Troupes d'Espagnols & d'Américains.

La Scene est à Mexico, dans un des palais de Montezume, occupé par les Espagnols.



FERNAND-CORTÈS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONTEZUME *les fers aux mains*; LE GRAND-PRÊTRE.

MONTEZUME.

Ministre des faux dieux que l'Amérique encenſe,
Témoin de mon opprobre & de leur impuiſſance,
De quelle paix encor, ſur de pareils appuis,
Me viendrois-tu flatter dans le trouble où je ſuis ?
Toi-même, laiſſant là ces dieux que je mépriſe,
Calme tes propres ſens, reviens de ta ſurpriſe;
Au rapport de tes yeux tâche d'ajouter foi;
Ils ne t'abuſent point. Oui : c'eſt moi, c'eſt ton roi,
Le roi des Mexicains, l'orgueilleux Montezume,
Qu'à ces fers que tu vois ſa triſteſſe accoutume,
Et qui, d'un eſclavage incroyable à jamais,

Fait cette épreuve horrible en ſon propre palais.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel ſpectacle en effet ! quel exemple effroyable
Du céleſte courroux qu'allume un roi coupable !
Du pouvoir de nos dieux faut-il d'autres témoins ?
Malheureux Montézume, inſtruiſez-vous du moins.
Reconnoiſſez la main dont les coups vous étonnent.
Vous mépriſiez nos dieux : nos dieux vous abandonnent ;
Et jouet d'un pouvoir dont vous oſez douter,
Vous leur ſervez vous-même à le faire éclater.

MONTEZUME.

Où ſeroit leur juſtice ? Et pourquoi la vengeance
Auroit-elle éclaté long-tems avant l'offenſe ?
De l'aſtre dont le cours meſure ici les mois,
La face entiere à peine a reſplendi ſix fois,
Depuis que du ſoleil les enfans invincibles
Toucherent ſous Cortès nos bords inacceſſibles ;
Et maîtriſant la mer & les vents en courroux,
Sur des châteaux flottans voguerent juſqu'à nous.
Quel autre, avant ce jour pour nous ſi mémorable,
Fut plus que moi fidele au culte abominable
Que du ſang des captifs à l'autel égorgés,
Conſacrent par tes mains d'aveugles préjugés ?
Toutefois, tu le ſais ; en fus-je plus tranquille ?
Ma piété toujours fut un crime inutile.
C'en étoit fait déjà. Les ſources de l'effroi,
Du fond du noir abyme avoient jailli ſur moi.

Déjà perſécuté de viſions funeſtes,
Je tombois ſous le poids des vengeances céleſtes.
Au pied de tes autels, au ſein des voluptés,
Un ſpectre, jour & nuit debout à mes côtés,
D'un avenir affreux me préſentant l'image,
Abattoit, comme encore il abat mon courage.
Le doigt d'un inviſible, au milieu de ma cour,
Sur ce lambris ſuperbe appuyé nuit & jour,
Offroit à mes regards, me peignoit à l'idée,
De rivieres de ſang l'Amérique inondée,
Devant un homme ſeul tous les miens effrayés;
Nos villes, mes palais, tes temples foudroyés,
Mon peuple diſparu. Voilà de quels auſpices
Tes dieux depuis un an payoient mes ſacrifices;
Et faux ou vrai, ton zele ardent à m'égarer,
Veut encore à ce prix me les faire adorer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, croyez-en ce zele & pieux & ſincere:
Nul eſpoir, qu'en tâchant de fléchir leur colere.
Nulle treve aux terreurs dont vous êtes atteint,
Qu'en rallumant l'encens que vous avez éteint.
Qu'oſez-vous reprocher à ces dieux tutélaires?
Ils vous ouvroient les yeux. Leurs avis ſalutaires
Vous annonçant des maux aiſés à prévenir,
De ſa fatalité déſarmoient l'avenir.
Que n'en profitiez-vous? L'ennemi qui domine
Exterminera tout, ſi l'on ne l'extermine.
Un démon deſtructeur, & qu'a vomi l'enfer,

L'amene exprès armé de la flamme & du fer.
Vil rebut du couchant, ainsi que de l'aurore,
Sur l'onde au gré des vents que n'erre-t-il encore ?
Ou que, pour expirer sous le couteau mortel,
N'a-t-il été traîné du rivage à l'autel ?
Vous avez mieux aimé, roi foible & trop facile,
Entre ces murs sacrés l'honorer d'un asyle.
Et de quel air encor vint-il s'en emparer ?
C'est lui qui, l'acceptant, sembloit vous honorer.
Mais que n'a pas depuis attenté son audace ?
C'est peu que du Mexique il ait changé la face ;
C'est peu qu'il ait, au nom de je ne sais quel roi,
Demandé votre hommage, exigé votre foi ;
Et de l'abaissement de votre rang suprême,
Relevé la splendeur d'un autre diadême :
Violant tous les droits des hommes & des dieux,
Il pille vos trésors, les disperse à vos yeux,
Ose porter sur vous une main sacrilege ;
Et par un charme enfin qui tient du sortilege,
Pour ne vous rien laisser dont vous puissiez jouir,
Il vous restoit des dieux, il vous les fait trahir.

MONTEZUME.

Non, je n'ai rien trahi, quand j'ai de l'Amérique
Abjuré pour jamais le culte chimérique.
De folles visions tu m'avois infecté ;
Et ton zele entre nous, n'est qu'un zele affecté.
Conviens-en. J'en appelle à tes propres lumieres ;
A ce qui brille en toi de ces clartés premieres

Que refusa le ciel à nos Américains ;
Tu fais craindre des dieux que tu n'as jamais craints.
Ta bouche les annonce, & ton cœur les réprouve.
Tu les jugeas toujours tels que je les éprouve,
Muets, sourds, impuissans, simulacres affreux,
Teints d'un sang mille fois plus respectable qu'eux.
Mais leur fable servant de base à ta fortune,
Tu hais la vérité ; son flambeau t'importune.
L'intérêt & l'orgueil sont les dieux que tu sers ;
Et tu sacrifirois pour eux tout l'univers.
Pour moi, je me conduis par un plus beau principe :
Je ne peux fuir le jour, quand l'ombre se dissipe.
Je n'examine plus ce qu'il peut m'en coûter.
L'erreur est le seul mal que j'aie à redouter.
J'aime, je plains mon peuple ; & ma plus chere envie
Seroit, dussé-je y perdre & le trône & la vie,
Qu'il sentît comme moi les horribles abus
Dont ta secte odieuse aime à nous voir imbus.
Cours à tes zélateurs étaler mes foiblesses :
Peins-leur avec mépris l'état où tu me laisses :
Étonne-les du joug où je suis attaché :
Dis-leur bien plus, dis-leur que j'en suis peu touché.
Non que je ne pensasse en vrai roi ; mais pour l'être,
D'un vaste continent suffit-il d'être maître ?
Il faut encore avoir des hommes pour sujets.
A ce compte, le suis-je, & l'ai-je été jamais ?
Ah ! si comme il est vrai, les mortels sont l'image
De la divinité qui reçoit leur hommage,

A des monſtres de ſang votre hommage adreſſé
Ne dit que trop le nom de mon peuple inſenſé !

LE GRAND-PRÊTRE.

Juſte ciel ! Et quel nom donner à des barbares
Qui, du pouvoir magique armant leurs mains avares,
Et répandant par-tout le ravage & l'effroi,
Eux ſeuls ont déjà plus verſé de ſang....

MONTEZUME.

Tais-toi.
Voyons-les d'un autre œil. Je peſe & conſidere
Ce qu'ils diſent du ciel & de leur hémiſphere.
J'y découvre, j'y ſens d'utiles vérités ;
Et nous ſerions heureux, s'ils étoient écoutés.
Peux-tu les comparer à nous tels que nous ſommes,
Sans reconnoître en eux de véritables hommes
Faits pour nous inſpirer le reſpect & l'amour,
Et dignes d'être nés à la ſource du jour ?
Si leurs courſiers fougueux, leur fer & leur tonnerre
En font dans le combat les démons de la guerre,
Leurs ſciences, leurs arts, & leurs loix déſormais
Vous feroient voir en eux des dieux pendant la paix.
Tlaſcala, dont le prince eſt un exemple au vôtre,
S'eſt reſſenti de l'une, & refleurit ſous l'autre.
Mieux conſeillé que vous, le fier Sicotenfal
S'en eſt fait un appui qui vous ſera fatal.
C'eſt à nos ennemis laiſſer trop d'avantage,
Que de ne pas entrer avec eux en partage
D'un bien ineſtimable, & que ne pairoit pas

Tout l'or que je possede, & qui naît sous vos pas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ainsi, lasse du sceptre, & jurant notre perte,
D'elle-même à ces fers votre main s'est offerte ?

MONTEZUME.

J'ai vu fondre sur moi cent guerriers plus qu'humains,
Dont le moindre est l'effroi de mille Américains.
Leur général, aux yeux de ma garde interdite,
Se venoit plaindre à moi d'un complot qu'on médite,
Me demandoit raison de qui l'osoit trahir,
Et la foudre à la main, se faisoit obéir.
J'ai cédé. Qui de vous m'a creusé cet abyme ?
Tu dis que l'infortune est un effet du crime :
Celui-ci n'étant pas dans le nombre des miens,
Serois-je par hasard la victime des tiens ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le salut de l'état, lorsque son roi succombe,
Pour appaiser nos dieux, demande une hécatombe.
De cent Tlascaliens, ceints du bandeau mortel,
Demain le sang va donc arroser leur autel.
Un sang plus rare encor rougira leurs images.
La peur a parmi nous glacé bien des courages;
Mais son vol inconstant peut se tourner ailleurs,
Et vos maitres bientôt reconnoîtront les leurs.



SCENE II.

MONTEZUME.

Vas, retourne à ton temple ! Égorge, tue, immole ;
Baigne-toi dans le ſang, ſouilles-en ton idole ;
Et digne ordonnateur d'exécrables feſtins,
Hâte par tes forfaits nos malheureux deſtins !
Incertain, agité, plongé dans la triſteſſe,
Sans ceſſe y réſiſtant, y retombant ſans ceſſe,
Le deſir de la mort eſt le ſeul ſentiment
Qui demeure à mon ame attaché conſtamment.

SCENE III.

CORTÈS, MONTEZUME, AGUILAR,
Soldats Eſpagnols.

MONTEZUME *continue.*

C'EST me trop épargner, innocent ou coupable,
Cortès ! Leve ſur moi ton fer impitoyable !
Je déteſte les jours que tu m'as conſervés :
Frappe !

CORTÈS *lui ôtant ſes fers.*

Roi du Mexique, eſpérez mieux ; vivez :
Soyez libre ; régnez ; je le veux, & j'ordonne
Qu'à ce titre on reſpecte ici votre perſonne.

Je devois un exemple à la témérité
Fertile en attentats ſous votre autorité.
Vous n'avez part à rien ; j'aime & veux vous en croire;
Mettez à le prouver, vos ſoins & votre gloire.
En arrivant ici, j'ai des droits les plus ſaints
Confié le dépôt en vos royales mains ;
Qu'elles en prennent mieux déſormais la défenſe ;
Et quand on nous attaque, apprenez qu'on offenſe
La majeſté d'un roi ſouverain de ces mers,
Et dont le bras s'étend au bout de l'univers.
N'allumez pas la foudre en ſes mains pacifiques ;
Allez en informer vos prêtres, vos caciques.
En tumulte ici près ils deſirent vous voir ;
Allez, & les rangez vous-même à leur devoir.
Qu'ils ne ſe flattent pas non plus, que ma juſtice
Laiſſe achever demain l'horrible ſacrifice
Dont j'apprends que déjà l'appareil eſt dreſſé ;
Sur-tout ſi Tlaſcala s'y trouve intéreſſé.
Songez-y. Paroiſſez, parlez-leur en monarque ;
Reprenez-en le ton, le pouvoir & la marque.
Et vous (*), qu'on l'accompagne ; & que votre fierté
Réprime ici l'audace & la férocité.

(*) A ſa ſuite.



SCENE IV.

CORTÈS, AGUILAR.

CORTÈS.

Eh bien, brave Aguilar, ai-je écarté les traîtres ?
Oferont-ils encore agir au gré des prêtres,
Après avoir fouffert l'enlevement du roi ?

AGUILAR.

La fureur fe rallume & fuccede à l'effroi.
Le zélé Mexicain, déjà chrétien dans l'ame,
Qui de tous leurs complots nous découvre la trame,
Dit que les mécontens fe raffemblent fans bruit.
Leur rage n'attend plus que l'ombre de la nuit.
Dans les bras du fommeil ils comptent nous furprendre,
Et ce palais & nous, réduire tout en cendre.
Tous en ont fait ferment. Demain à fon lever,
Le foleil fous leur ciel ne doit plus nous trouver.

CORTÈS.

Ceux qu'a vus Tabafco dans fa plaine fanglante,
A cent mille guerriers infpirer l'épouvante,
Contre un peuple en défordre, & par des coups plus fûrs,
Sauront bien fe défendre à l'abri de ces murs.

AGUILAR.

Nous n'avions là, feigneur, nul efpoir de retraite.
Nous vainquîmes, croyant venger notre défaite ;

Mais ce jour mit un terme à nos calamités,
Et nous n'en sommes plus à ces extrémités.
Le lac où vous avez cent barques toutes prêtes,
Lavant le pied des murs du palais où vous êtes,
Vous peut faire aisément regagner Tézeuco.
Ses ports nous sont ouverts. D'ailleurs à Tabasco,
Vous le savez, seigneur, l'ardeur étoit nouvelle,
Et d'un premier butin l'espérance étoit belle;
Mais le soldat courbé sous le poids des trésors,
Craint de perdre aujourd'hui ce qu'il cherchoit alors.

CORTÈS.

Quand le soldat sous moi marchoit à la victoire,
S'il cherchoit des trésors, moi je cherchois la gloire;
Et m'en étant couvert, je crains, ainsi que lui,
Ce que j'acquis alors, de le perdre aujourd'hui.
Sur ce soldat enfin j'ai d'autant plus d'empire,
Qu'il partage avec moi cette gloire où j'aspire;
Et que jusqu'à présent, la peine & le danger
Sont tout ce qu'avec lui l'on m'a vu partager.

AGUILAR.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
Plus d'un ambitieux diminua sa gloire.
La fortune en ces lieux vous a fait un accueil,
Qui du grand Alexandre eût assouvi l'orgueil.
De l'Hidaspe & du Gange ayant traversé l'onde,
Sa valeur à l'étroit desira plus d'un monde.
Les vœux qu'il fit pour lui, pour vous sont exaucés:
L'Océan l'arrêtoit, & vous le franchissez.

Qu'oppofez-vous encore à des millions d'hommes ?
Mefurez votre gloire à ce peu que nous fommes.
Quatre ou cinq cents tant chefs, foldats, que matelots,
Qui transformés fous vous en autant de héros,
Ont fi bien fecondé votre main triomphante,
Qu'on nous prend pour des dieux que le foleil enfante ;
Et que de Tlafcala le roi prefque à genoux
S'eft cru trop honoré de traiter avec vous.
Sur tous fes devanciers Céfar a l'avantage.
Le Tibre difparoit fous les lauriers du Tage.
L'aigle a du globe entier fini prefque le tour ;
Et l'Efpagne eft par-tout où luit l'aftre du jour.
Qu'efpériez-vous de plus ? D'ailleurs, que fert de feindre ?
Ce peuple nous a craints plus qu'il n'a dû nous craindre :
Mais il craint de fes dieux encor plus le courroux.
Des deux illufions la moins forte eft pour nous.
Ne le bravons donc pas. Rifquons moins ; & que Charle
En maître déformais fe préfente & lui parle.
Nous, de tant d'heureux jours ménageons mieux le fruit,
Et ne les rendons pas le jouet d'une nuit.
Dans votre cœur enfin, s'il eft fidele & tendre,
La fille de don Pedre eût dû fe faire entendre.
Elvire vous rappelle, & refte à conquérir.
Que dis-je ? elle eft à vous ; & vous voulez périr ?

CORTÈS.

Elvire !

AGUILAR.

Eh quoi, l'aurois-je en vain nommée ?

CORTÈS.

Elvire !

AGUILAR.

N'eſt elle plus le prix où votre cœur aſpire.?

CORTÈS.

Ne ſongeons qu'à la guerre ; elle eſt notre métier,
Aguilar ; laiſſez-moi m'y livrer tout entier !

AGUILAR.

Ainſi donc en partant, vous m'auriez fait l'injure
De me prendre à témoin du plus affreux parjure ?

CORTÈS.

Oui, je voulus vous voir préſent à nos adieux !
Oui, je vous fis témoin d'un parjure odieux !
Mais encore une fois, ſouffrez que je l'oublie.

AGUILAR.

Un ſang digne du vôtre, Elvire & moi nous lie ;
Et je rappellerai, malgré vous, un ſerment
Que je ne verrois pas trahir impunément.

CORTÈS.

Rappellez-le moi donc ; parlez : je vous écoute.

AGUILAR.

Déjà vous ſoupirez. Vous ferez plus ſans doute,
En vous reſſouvenant d'Elvire toute en pleurs,
D'Elvire qui ſembloit préſager ſes malheurs.
L'effet auroit-il donc juſtifié ſes craintes,
Et répondu ſi mal aux propos que vous tîntes ?
Je ne puis l'oublier : par de plus nobles traits,
Le guerrier amoureux ne s'exprima jamais.

,, *Elvire*, dites-vous, *j'ai pour aſtre contraire,*
,, *Et de nos deux maiſons la haine héréditaire,*
,, *Et le déſavantage auquel eſt expoſé*
,, *L'homme que la fortune a peu favoriſé.*
,, *Mais que ne peut un cœur que le vôtre ſeconde ?*
,, *Le ciel à ma valeur préſente un nouveau monde :*
,, *J'y vole, & cette épée y fera des exploits*
,, *Dont ſe glorifîront & l'Eſpagne & nos rois.*
,, *Que Charle à mon Elvire en doive la conquête !*
,, *Que de myrtes lui-même il couronne ma tête ;*
,, *Et que, pour s'acquitter envers de ſi beaux feux,*
,, *Il contraigne don Pedre à nous unir tous deux.*
Vous parliez de la ſorte en prenant congé d'elle.

CORTÈS.

Vous me voyez muet, à ce récit fidelle.

AGUILAR.

Vous rend-il à vous-même, ou ſi vous nous bravez ?

CORTÈS.

Que me répondit-elle, Aguilar ? Achevez.

AGUILAR.

Tout ce que la tendreſſe & l'honneur peut répondre.

CORTÈS.

Tout ce qui doit ſervir un jour à la confondre !

AGUILAR.

A la confondre ? O ciel ! Aurois-je bien ouï ?

CORTÈS.

Elvire m'abandonne.

AGUILAR.

Elle, ſeigneur ? Elle ?

CORTÈS.

Oui.

Interrogez Henrique. Oui ; cette Elvire même,
Que vous vîtes, au fort de ſa douleur extrême,
Déplorer ſa naiſſance, injurier le ſort,
Déteſter mon courage, & deſirer la mort ;
Qui jura, ſi l'arrêt de notre deſtinée
Dêtruiſoit entre nous tout eſpoir d'hyménée,
Que du moins à nul autre aucun pouvoir humain
N'engageroit jamais ni ſon cœur ni ſa main ;
Cette Elvire aujourd'hui n'eſt plus qu'une infidelle ;
Et quand de nos ſuccès l'Eſpagne a la nouvelle,
Quand de notre bonheur l'univers s'entretient,
Don Sanche eſt amoureux, la demande, & l'obtient.

AGUILAR.

Je ne m'étonne plus de la mélancolie
Où votre ame a paru toujours enſevelie,
Depuis que parmi nous Henrique eſt de retour.

CORTÈS.

Don Pedre, avec Henrique, arrivoit à la cour.
Rappellé de l'exil où depuis vingt années,
Sa fierté gémiſſoit au pied des Pyrénées,
Il venoit exercer on ne ſait quel emploi.
Mais à peine avoit-il entretenu le roi,
Qu'au trop heureux Don Sanche en accordant ſa fille,
Il ſe fit ſuivre d'eux, & quitta la Caſtille.

AGUILAR.

Elvire ſans douleur n'aura pas obéi :
Et c'eſt ſon devoir ſeul qui vous aura trahi.

CORTÈS.

Ah, quand nous chériſſons les chaînes qui nous lient,
Nos cœurs & nos devoirs bientôt ſe concilient !
Libre ou non, qui le veut garde aiſément ſa foi.
Elvire a pu tout faire, & n'a rien fait pour moi.
De ſon rigoureux pere alléguant la puiſſance,
Vous ne m'alléguez rien, hélas ! pour ſa défenſe.
Elevée à la cour, Elvire loin de lui,
Put du pouvoir ſuprême interpoſer l'appui.
Son rang & la faveur l'attachoit à la reine.
L'ingrate pour aſyle avoit ſa ſouveraine.
Contre un pere du moins, un abri ſi puiſſant
Préſentoit des délais l'artifice innocent.
En reſſources l'amour eſt-il ſi peu fertile ?
Ce que j'ai fait pour elle étoit-il plus facile ?
Mais réſervé moi ſeul aux feux les plus conſtans,
Seul je ſubis l'effet de l'abſence & du tems.
Sa flamme s'eſt éteinte, & moi je brûle encore !
Oui, telle eſt ma foibleſſe, Aguilar : je l'adore !
Je la vois, je lui parle ; elle exiſte en ces lieux.
Plus j'en ſuis éloigné, plus elle eſt ſous mes yeux.
La difformité même, en ce climat ſauvage,
Ne ſert qu'à rapprocher ſa triomphante image.
Mon cœur de tant d'appas occupé malgré moi,
Les compare ſans ceſſe à tout ce que je voi.

Mais

Maîs enfin c'en eſt fait : j'oublirai la cruelle !
Mon courage indigné ſe révolte contre elle.
Quels ſoins pour votre chef, en des lieux où le ſort
Nous laiſſe pour tout choix le triomphe ou la mort,
Où reculer d'un pas, quoi que vous puiſſiez dire,
Eſt de tous les périls le dernier & le pire !
Sentons mieux déſormais ce que nous nous devons.
J'aimois : j'ai voulu vaincre, & j'ai vaincu. Suivons
Des exploits que le ciel voudra que j'accompliſſe,
L'amour les commença ; que l'honneur les finiſſe !
Qu'Elvire qui par-tout les entend publier,
Trouvant par-tout mon nom, ne puiſſe m'oublier ;
Et compare à ſon tour, non ſans regret peut-être,
Avec l'heureux époux, l'amant qui devoit l'être !



SCENE V.

MONTEZUME, CORTÈS, AGUILAR.

MONTEZUME.

J'AI de vos volontés inſtruit les Mexicains,
Seigneur, en y joignant mes ordres ſouverains.
Mais le ciel veut ma chûte, & leur ignominie.
La ſoif du ſang les livre à leur mauvais génie.
Le grand-prêtre, appuyé du cri des anciens,
Les provoque au mépris de vos droits & des miens,
M'appelle votre eſclave, & traite de chimere

Votre force invincible & votre caractere.
Loin de révoquer donc l'appareil inhumain
Du ſacrifice impie ordonné pour demain,
Il preſſe avec ardeur cette fête funebre :
Aujourd'hui dans une heure, il veut qu'on la célebre.

CORTÈS.

J'en réglerai la pompe ; il m'y verra marcher.

MONTEZUME.

Ce que mon zele encor ne ſauroit vous cacher,
Soigneux d'accumuler nos malheurs & ſes crimes,
Entre vos alliés il choiſit cent victimes,
Et d'un horrible deuil menace Tlaſcala.

CORTÈS.

C'eſt aſſez.

MONTEZUME.

Sa fureur n'en demeure pas là.

CORTÈS.

A quel excès plus grand peut monter ſon audace ?

MONTEZUME.

A maſſacrer des gens de votre auguſte race,
Trouvés dans nos déſerts, errans & déſarmés,
Et depuis quelques jours dans le temple enfermés.

CORTÈS *à Aguilar.*

Des Eſpagnols ? Qu'entends-je ?

MONTEZUME.

Oui, ſeigneur ; & ſa rage
Prétend même par eux commencer le carnage.
D'un pareil attentat plus indigné que vous,

Je n'adoucirai point votre juste courroux.
Qu'il éclate à son gré sur un peuple barbare,
Que je voudrois conduire, & que le crime égare.
Pour moi, captif ici, moins honteux de mes fers
Que d'avoir été roi d'un peuple si pervers,
Je vais, ne doutant plus du succès de vos armes,
Honorer les ingrats de mes dernieres larmes.



SCENE VI.

CORTÈS, AGUILAR.

CORTÈS.

JE vous ai vu pâlir, moi je frémis d'horreur.
Ami, plus de conseils que de notre fureur!
Pour empêcher demain ce qu'on ose entreprendre;
Sicotensal ici la nuit se devoit rendre;
Nous devions de concert semer ici l'effroi:
On le prévient. N'importe. Osons tout. Suivez-moi.
Verrons-nous égorger nos amis & nos freres,
Sans qu'il en soit parlé sous les deux hémispheres?
Le sang a trop souillé vos sacrileges mains,
Monstres; soyez rayés du nombre des humains!





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, AGUILAR.

AGUILAR.

Si notre courſe heureuſe eſt ici terminée,
Au moins ne pouvoit-elle être mieux couronnée.
Qui nous eût dit, ſeigneur, tantôt quand aux autels
Nous courions déſarmer ou punir les cruels,
Que don Pedre ſeroit la premiere victime
Que leur enleveroit cet effort magnanime,
Et qu'on auroit, avant d'abandonner ces lieux,
Le bonheur de ſauver des jours ſi précieux?

D. PEDRE.

La vie eſt quelquefois le plus grand des ſupplices.
De la fortune aveugle admirons les caprices,
Ami: Cortès & moi nous les ſignalons bien.
La gloire eſt ſon partage, & la honte eſt le mien.

AGUILAR.

La honte eſt un malheur; mais, s'il ne nous ſurmonte,
Aucun autre malheur n'eſt, je crois, une honte;
Et les vôtres....

D. PEDRE.

Les miens les réuniront tous,
Quand tu m'auras d'un mot porté les derniers coups.

Sous le bandeau mortel, depuis une heure entiere,
J'étois, comme tu fais, privé de la lumiere.
Ce jeune Castillan qui partageoit mon sort?
Il ne reparoît point, & sans doute il est mort?

AGUILAR.

Vous allez vous revoir dans les bras l'un de l'autre.
Le ciel à son salut veilloit ainsi qu'au vôtre.
D'instrumens & de cris un mélange infernal
Du meurtre avoit déjà donné l'affreux signal;
Un satellite, monstre indigne du nom d'homme,
Que du saint nom de prêtre ici pourtant l'on nomme,
Le bras levé sur vous, paisible en sa fureur,
Déjà de votre sang s'abreuvoit dans son cœur.
Nos armes tout-à-coup, nous faisant faire place,
Reportent l'épouvante où renaissoit l'audace.
Cortès que rien n'arrête, & qui semble voler,
Fond sur le scélérat prêt à vous immoler;
Tandis que non moins prompt, je releve & délie
L'Espagnole à vos pieds pâle & presque sans vie.
Le nom de notre chef lui fait rouvrir les yeux.
Que deviens-je à mon tour, quand l'examinant mieux,
Dans ses traits délicats, où la couleur expire,
Je démêle... je vois... je reconnois... Elvire!

D. PEDRE.

Que veux-tu? Ni la mort, ni toutes ses horreurs
Ne sont, cher Aguilar, le comble des malheurs;
Et du moins, de la sorte Elvire travestie,
Des outrages du sort sauvoit plus que sa vie.

AGUILAR.

Voudriez-vous, ſeigneur, m'inſtruire à votre tour ?
Une brigue vous fit éloigner de la cour.
Un rappel honorable a réparé l'injure ;
Mais depuis ce rappel, quelle étrange aventure
A de vous & d'Elvire ici conduit les pas ?

D. PEDRE.

Eh ! mon aſtre par-tout ne me pourſuit-il pas ?
Le conſeil, informé du pouvoir tyrannique
Dont l'avare don Diegue uſe à la Jamaïque,
De cette isle en ſecret me nomma gouverneur.
Mais je fus moins flatté de ces marques d'honneur,
Que révolté d'entendre, en cette cour funeſte,
Elever juſqu'au ciel un nom que je déteſte,
Et de n'y revenir que pour voir de plus près
Le triomphe inſultant du pere de Cortès.
Auſſi ne deſirois-je approcher cette plage,
Que pour y diſputer l'honneur de l'avantage,
Une carriere immenſe offrant encor de quoi
Partager la fortune entre Cortès & moi.
Venant donc affronter ce qu'ont de redoutable
La guerre, un nouveau ciel, & la mer indomptable ;
De cent préparatifs je dus être occupé.
Malgré le peu de tems, j'y pourvus ; j'équipai.
Don Sanche vint alors me demander Elvire.
Je n'eus, où j'en étois, que deux mots à lui dire :
Je cours à des périls dignes de vous tenter,
Jeune homme ; en me ſuivant, venez la mériter.

Il y consent, je pars, & des mers inconnues
Ne nous montrent long-tems que leurs flots & les nues.
J'arrivois, quand la nuit & l'orage à nos yeux
Dérobent à la fois l'eau, la terre & les cieux.
De la vague & des vents le caprice & la rage
Prolongeant plusieurs jours les horreurs du naufrage,
Sur un écueil enfin mon vaisseau retentit;
D'un second choc il s'ouvre, & l'onde l'engloutit.
Le généreux don Sanche, en ce péril extrême,
Fait tout pour nous sauver, en périssant lui-même.
Quelques débris flottans & ses derniers efforts
Mettent ma fille & moi sur ces malheureux bords.
C'est là que la fortune & ce peuple exécrable
Trouvent l'art de me rendre encor plus misérable,
En nous jetant au pied des autels, où Cortès
A par notre salut couronné ses succès.

AGUILAR.

Vous vous consolerez en revoyant Elvire.

D. PEDRE.

L'infortunée! Enfin, tu dis qu'elle respire?

AGUILAR.

Revenu d'un premier & juste étonnement,
L'état où je la vois m'occupe uniquement;
Et tandis que Cortès tonne, abat, met en fuite,
Elvire, en ce palais, sous ma garde est conduite,
Et remise en des mains qui, pour la secourir,
Seules sans l'offenser, avoient droit de s'offrir.
Son retour à la vie est un effet du zele

Des femmes qu'adoroit Montézume avant elle.
Car il ne l'a pu voir ſans témoigner d'abord
Une admiration qui va juſqu'au tranſport.
Je ne ſuis pas ſurpris du pouvoir de ſes charmes.
Leur prodige eſt égal à celui de nos armes ;
Et maîtreſſe du cœur des peuples & des rois,
La beauté brille ici pour la premiere fois.

D. PEDRE.

Que ne te ſuivoit-elle ? & qui l'arrête encore ?

AGUILAR.

Elle reprend l'habit d'un ſexe qu'elle honore.
Les femmes qui d'abord prenoient ſoin de ſes jours,
A l'envi maintenant l'ornent de leurs atours ;
Et bientôt parmi nous on va la reconnoître
Sous l'éclat convenable au ſang qui l'a fait naître.

D. PEDRE.

Grace à vingt ans d'exil, heureuſement pour moi,
Je ne puis être ici reconnu que de toi ;
Du fils de l'ennemi dont le ſeul nom m'irrite,
Et de cette jeuneſſe attachée à ſa ſuite,
Les yeux n'étant au jour qu'à peine encore ouverts,
Lorſque l'on m'envoya vieillir dans des déſerts.

AGUILAR.

La nouvelle eſt, qu'on ſauve & la fille & le pere.
Voilà tout ce qu'on ſait : le reſte eſt un myſtere....

D. PEDRE.

Que je prétends qui dure encore un jour ou deux.

AGUILAR.

Cortès, loin de vous être importun ni fâcheux....

D. PEDRE.

Garde un profond ſecret, c'eſt moi qui t'en ſupplie:
Donne-m'en ta parole, ou m'arrache la vie.

AGUILAR.

Je le garderai; mais, de grace, écoutez-moi.
Cortès....

D. PEDRE.

Bientôt ma mort dégagera ta foi.
Un jour ou deux encore écarte de ma fille
Ceux qui l'auroient pu voir à la cour de Caſtille,
Cortès plus que tout autre.

AGUILAR.

Il ſuffit.... Le voici.

D. PEDRE.

Dès qu'il m'aura laiſſé, conduis Elvire ici.



SCENE II.

CORTÈS, D. PEDRE.

CORTÈS *lui préſentant une épée.*

SEIGNEUR (car à ce front peint d'une noble audace,
D'un ſang illuſtre en vous on reconnoît la trace)
Reprenez, en guerrier plein de reſſentiment,
De votre liberté le ſigne & l'inſtrument.
Qu'il ſerve à vous venger! Qu'il ſerve à notre gloire!

Un Efpagnol de plus nous vaut une victoire.
Oui, le jour d'un combat, tout l'or des Mexicains
Nous vaut moins que ce fer en de vaillantes mains.
Votre falut fans doute a groffi la tempête.
Venez, ou mériter part à notre conquête,
Ou vendre cher un fang qui ne doit pas couler,
Sans tenir de fa fource, & fans la fignaler.

D. PEDRE.

Marchons. Conduifez-moi, feigneur, où la juftice
Veut que pour m'acquitter je vainque, ou je périffe.

CORTÈS.

Dans le tumulte encor d'un premier mouvement,
Nous pouvons, vous & moi, refpirer un moment.
Des facrificateurs le zele mercenaire
N'armera que trop tôt ce peuple fanguinaire;
Et d'ennemis fans nombre alors environnés,
Nous mourrons glorieux, ou vivrons couronnés.
Mais, feigneur, qui l'eût cru, qu'une telle journée
Feroit naitre en fon cours des projets d'hyménée?
Le roi met fa couronne aux pieds de la beauté
Que foumet la naiffance à votre autorité.
Accablé d'autres foins, je n'ai pu voir encore
Ces charmes fi puiffans que Montézume adore.
Mais j'ai vu Montézume; & de fon cœur ému
Le trouble me peint bien tout ce que j'aurois vu.
N'ofant rien efpérer, penfif, hors de lui-même,
Il n'a tréfors, amis, foi, fang, ni diadême,
Rien qui ne foit à nous, fi d'un heureux lien

Au fort de votre fille on veut joindre le fien.
Seigneur, m'honorez-vous d'un peu de confiance ?
N'héfitez point ; formez une augufte alliance,
Qui nous rendant bientôt plus forts en ce palais,
Affure aux Efpagnols le Mexique à jamais.
Le vulgaire infenfé vole aux ordres du prêtre ;
Mais le noble n'en prend que de la voix du maître :
Ou s'il nous faut périr, votre fille, après nous,
N'a du moins rien à craindre avec un tel époux.

D. PEDRE.

Que ma religion s'immole à ma patrie ?
Non, feigneur ; point de pact avec l'idolatrie.

CORTÈS.

Et qui vous dit que j'aie, en cette occafion,
Négligé l'intérêt de la religion ?
Montézume méprife & détefte la fienne,
Sa grande ame en fecret dès long-tems eft chrétienne ;
Et deux engagemens pris au pied des autels,
L'attacheroient à nous par des nœuds éternels.
Hélas ! peut-être auffi, quand je fers fa tendreffe,
Peut-être eft-ce l'effet d'un refte de foibleffe !
J'éprouve ce qu'il fent, j'aime ; & n'efpérant rien,
Comme je plains mon fort, je plains auffi le fien.
Qu'il vous parle. Pour moi, plein d'une ardeur plus belle,
Il eft tems que je coure où le devoir m'appelle.
Vous, de votre côté, confultez-vous, feigneur ;
Vous avez des amis, une épée, un grand cœur,

Un trône à votre ſang préſenté pour aſyle,
De quoi mourir enfin glorieux & tranquile.



SCENE III.

D. PEDRE.

OUI, je mourrai! Tu peux t'en repoſer ſur moi :
Oui, Cortès; je hais trop le jour que je te doi,
Pour ne pas rencontrer la mort que je deſire.
Au trône cependant faiſons monter Elvire;
Et qu'au moins en ces lieux il ſoit, ſi j'y péris,
D'une vertu ſi pure & l'aſyle & le prix.



SCENE IV.

D. PEDRE, ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

MON pere, entre vos bras ſouffrez que je déploie
Une ame qui ſuccombe à l'excès de ſa joie!
Puis-je, ſans en mourir, paſſer en un moment
De l'adieu le plus triſte à cet embraſſement?
Vous traiterez encor mes larmes de foibleſſe.
Pardonnez-les, mon pere, à ma tendre alégreſſe.
Hélas, puiſſent mes yeux, après tant de malheurs,
Ne plus jamais verſer pour vous que de ces pleurs!

D. PEDRE.

Ma fille, enfin le ciel termine vos disgraces.
Applaudissons-nous-en ; mais, en lui rendant graces,
Félicitez-vous moins de ce que je lui doi :
Ses faveurs sont pour vous, & son courroux pour moi.

ELVIRE.

En quoi vous plaignez-vous encor de sa colere ?

D. PEDRE.

En prolongeant ma vie, il accroît ma misere.

ELVIRE.

Quel discours ! Est-ce donc, est-ce à ma foible voix
A vous rendre un courage admiré tant de fois ?
Je vous ai vu tranquille au milieu de nos pertes,
Sur les flots en fureur, dans des isles désertes,
Sous le couteau fatal qu'une barbare main,
Sans celle de Cortès, plongeoit dans votre sein....

D. PEDRE.

Sans celle de Cortès ! Ah, comble d'infamie !

ELVIRE.

Eh ! cette main n'est pas une main ennemie,
Dont le secours ait dû vous paroître un affront.
Le sang se purifie ainsi qu'il se corrompt ;
Et comme il est souvent tel fils qui dégénere,
En vertus quelquefois tel autre efface un pere.
Cortès n'a jamais eu l'injustice du sien.
Aguilar peut vous dire....

D. PEDRE.

Il ne me dira rien

Dont ma confuſion ne renaiſſe & n'augmente.
Je veux que de Cortès la haine ſe démente ;
Mais de quelque façon qu'il prétende en agir,
De mon abaiſſement ai-je moins à rougir ?
Je venois le braver, & c'eſt lui qui me brave !
Je m'embarque en rival, & j'aborde en eſclave !
Je lui dois cette épée ! Enfin, cher Aguilar,
Moi-même je me viens attacher à ſon char.
O honte ! Heureuſement la mort nous environne.
Je combattrai pour lui. Mais avant qu'il ſoupçonnne
Un trait de ſa fortune & ſi rare & ſi beau,
Je me ſerai caché dans la nuit du tombeau.

ELVIRE.

Non, mon pere ; il rendra votre perte impoſſible.
Malgré vous, avec lui vous ſerez invincible.
Il vous devra ſa gloire ; & je prétends vous voir
Tous les deux....

D. PEDRE.

Par pitié, laiſſez-moi mon eſpoir !
Heureux, en terminant ma triſte deſtinée,
De vous laiſſer ici paiſible & couronnée !

ELVIRE.

Quelle paix, quels honneurs nous réſerve le ſort,
Si votre inimitié nous dévoue à la mort ?

D. PEDRE.

Non, vous ne mourrez point : vous régnerez, ma fille,
Et vous honorerez mon ſang & la Caſtille.
Montézume vous aime. En lui donnant la main,

Vous devenez ſacrée à ſon peuple inhumain.
Cet hymen glorieux illuſtre ma mémoire,
Des conquérans de l'Inde acheve la victoire,
Va m'acquitter envers nos fiers libérateurs,
Et remplir l'univers de vos admirateurs.
Notre ſort coûtera des larmes à l'envie.
A ce prix, ſans regret j'abandonne la vie;
Et vais à Montézume annoncer un aveu
Qu'il m'a fait demander, & qu'il eſpéroit peu.

ELVIRE.

Qu'ai-je oui? quel aveu! Moi, ſeigneur, moi, l'épouſe...

D. PEDRE.

De vos premiers devoirs vous connoiſſant jalouſe,
Je devois en effet vous tirer d'une erreur
Qui fait avec raiſon naître en vous cette horreur.
Vous croyez Montézume imbu de l'impoſture
D'une religion dont gémit la nature.
Non, ma fille; & c'eſt même un des fruits les plus doux
Que produiront les nœuds qui vont l'unir à vous.
Ce prince abolira, par de pieux exemples,
Le paganiſme affreux qui ſouille ici les temples.
Du flambeau de la foi ſon cœur eſt éclairé.
J'ai frémi, comme vous; Cortès m'a raſſuré....

ELVIRE.

Cortès! Quoi? c'eſt Cortès...

D. PEDRE.

Oui, qui ſert Montézume.

Oui, c'eſt lui qui promet tout ce que j'en préſume.
Calmez l'émotion d'un zele impétueux.
Cortès eſt, dites-vous, un homme vertueux.
Un ſemblable garant mérite qu'on l'en croie.

ELVIRE.

Seigneur! un ſeul inſtant ſouffrez que je le voie,
Et que, pour mon repos, j'oſe l'interroger.

D. PEDRE.

Le voir avant ma mort! Gardez-vous d'y ſonger.
Mais plutôt pour cacher votre malheureux pere,
Vous-même juſques-là cachez-vous la premiere.
Aguilar nous ſeconde, & j'obtiendrai du roi,
Que vous ne ſoyez plus viſible ici qu'à moi.



SCENE V.

ELVIRE, AGUILAR.

ELVIRE.

Vous voyez, Aguilar, à qui l'on m'abandonne.
Cortès adore Elvire, & c'eſt lui qui la donne.
C'eſt lui qui m'aſſaſſine! Informez-l'en, courez.
Un moment peut tout perdre. Eh quoi, vous demeurez?

AGUILAR.

Madame, je vous plains. Je conçois vos alarmes.
Mais je ne vois pour vous, de ſecours que vos larmes,
Et c'eſt à votre pere à s'en laiſſer fléchir.

Pour

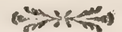
Pour moi, de mes ſermens je ne puis m'affranchir.
Il veut être inconnu. J'ai promis de me taire ;
Et je manque à l'honneur, ſi j'oſe vous complaire.

ELVIRE.

Vous le ſeul confident, le témoin de la foi
Que me donna Cortès, & qu'il reçut de moi !

AGUILAR.

Oui : j'ai flatté des feux environnés d'obſtacles ;
Mais qui devant conduire à de ſi grands miracles,
Pour vous de quelque eſpoir me flattoient à leur tour.
Aujourd'hui même encor, je ſervois votre amour.
Oui, madame ; à Cortès je rappellois vos charmes,
Quelques inſtans avant que nous priſſions les armes,
Pour voler où jamais nous n'euſſions cru vous voir.
A ſon ambition j'oppoſois ſon devoir.
Cortès eſt trop avide auſſi de renommée.
Je voulois l'arrêter, & je vous ai nommée.
Ne me demandez point ce qu'il m'a répondu.
Don Pedre eſt près du roi. Vous l'avez entendu.
Sa parole à préſent ſe donne, & vous engage.
Madame, il faut s'armer de tout votre courage.
Votre douleur profonde ébranle trop le mien,
Et je ſens qu'il s'épuiſe à ce triſte entretien.



SCENE VI.

ELVIRE.

De quelles cruautés redeviens-je victime ?
O ciel ! par où ſortir de ce nouvel abyme,
Et qui diſſipera le trouble où je me voi ?
Cher amant ! qu'as-tu fait contre moi, contre toi ?
Aux ondes, à don Sanche, à l'autel échappée,
Du coup mortel enfin je me verrai frappée !
Et ce coup (qui jamais eût dû le preſſentir ?)
Ce coup, c'eſt de ta main qu'on l'aura vu partir !
L'amour n'a-t-il en toi nulle voix qui t'inſpire ?
Ton cœur eſt-il muet, ſi près de ton Elvire ?
Le vaſte ſein des mers, leurs gouffres ſpacieux,
Nous ſéparoient-ils moins que ces murs odieux ?
Cortès ! mon cher Cortès ! Mais ſais-je qui j'appelle ?
Tout couvert de lauriers, Cortès eſt-il fidelle ?
L'amour partage-t-il les ſoins d'un conquérant ?
Que ſais-je même, hélas ! n'eſt-il qu'indifférent ?
A-t-il innocemment conclu cet hyménée ?
Non, non. Ouvre les yeux, amante infortunée !
De l'éclat d'un grand nom Cortès eſt enivré.
Au ſeul deſir de vaincre on te le peint livré.
On l'en blâme ; on me nomme : on me tait ſa réponſe.
Ah, c'eſt ſa perfidie & la mort qu'on m'annonce !
L'ingrat me ſait préſente, & feint de l'ignorer,
Pour me manquer de foi ſans ſe déshonorer !

Pour me vanter après peut-être sa constance,
Oser me reprocher mon peu de résistance,
Et couronner ainsi ses infidélités,
En m'accablant des noms qu'il aura mérités!
O crime ! ô trahison ! . . . . Mais je lui fais injure.
Cortès n'est ni cruel, ni lâche, ni parjure.
Un soupçon contre lui si funeste & si noir,
Est un monstre qu'enfante en moi le désespoir.
Malheureuse ! ne crains que ce que tu dois craindre.
Chere encore à Cortès, en es-tu moins à plaindre,
Si tes cris ne pouvant arriver jusqu'à lui,
A son insu lui-même il t'immole aujourd'hui ?



SCENE VII.

MONTEZUME, ELVIRE.

MONTEZUME.

RARE & céleste objet, le plus beau que l'aurore
De son sein lumineux pût jamais faire éclore,
Mortelle incomparable, où cesseront vos pleurs,
Si ce n'est où l'amour vous soumet tous les cœurs ?
Mon ame, à qui s'offroient mille images funebres,
Languissoit abattue en d'épaisses tenebres :
Vous brillez en ces lieux ; l'horreur en disparoît.
L'astre ennemi s'éclipse, & la clarté renaît.
Du ciel persécuteur la haine ralentie,
Suspend enfin mes maux, me laisse aimer la vie.

Cependant vous pleurez ; & ce calme si doux,
Quand vous me le rendez, reste eloigné de vous.
Pour vous en rapprocher, joignez mon sort au vôtre.
Devenons désormais le bonheur l'un de l'autre.
Unissez-vous à moi. Votre pere y consent.
Il vient de m'en donner un gage en m'embrassant.
Parlez. Tout m'est ici moins soumis qu'à vos charmes.
Que faut-il faire encor pour essuyer vos larmes ?

ELVIRE.

N'espérez pas, seigneur, qu'elles puissent tarir.
Ignorez-en la source, & me laissez mourir.

MONTEZUME.

Je me croyois encor d'un rang dont le partage
Auroit dû relever un généreux courage ;
Et qu'avoué d'un pere, en m'offrant pour époux....

ELVIRE *à part.*

O mon pere ! ô Cortès ! où me réduisez-vous ?

MONTEZUME.

Est-ce l'adversité qui me rend méprisable ?
A des cœurs vertueux rien n'est plus respectable.

ELVIRE.

Daignez, si ce respect sied bien à de grands cœurs,
Daignez donc respecter ma misere & mes pleurs.

MONTEZUME *à part & haut.*

Que devient ma constance & cet orgueil extrême,
Qui méprisoit la mort, qui la demandoit même ?
Puis-je en un même jour si peu me ressembler ?
Une femme a le don de me faire trembler !

Grand Dieu, de qui déjà le courroux ſe rallume,
A quel peuple étonnant livres-tu Montézume ?
La foudre eſt dans leurs mains ; & juſqu'à la beauté,
Tout ſemble fait chez eux pour être redouté !
(*Retenant Elvire qui veut rentrer précipitamment.*)
Eh, ne me fuyez point ! Simple encore & ſauvage,
Si mon amour n'a pas un aſſez doux langage ;
Non plus par des diſcours, mais par de tendres ſoins,
Mieux exprimé peut-être, il vous déplaira moins.
Vos yeux laiſſent trop voir les maux que je m'apprête ;
Ces ſuperbes vainqueurs dédaignent leur conquête.
Roi d'un peuple odieux qu'ignoroit l'univers,
Je ne ſuis qu'un barbare indigne de vos fers.
Mais ſi le déſaveu de l'erreur & du crime
Peut de vous toutefois mériter quelque eſtime,
Un rayon d'eſpérance a de quoi me flatter.
L'invincible Cortès pourra vous l'atteſter.
Des dieux qu'idolâtroient mes crédules ancêtres,
J'ai tantôt devant lui déſavoué les prêtres.
C'eſt moi dont les avis l'ont fait voler vers vous.
J'ai contre eux imploré ſes redoutables coups :
Comme ſi j'avois ſu que leur troupe inhumaine
Attaquoit une vie où s'attachoit la mienne.
Auſſi Cortès eſt-il favorable à mes feux.
Ainſi que votre pere, il me ſouhaite heureux.
Vous ſeule cependant, dont l'aveu m'intéreſſe,
Vous ſeule défendez l'eſpoir à ma tendreſſe. . . . .
Mexique ! aurois-tu cru qu'un jour ton ſouverain

Suppliroit en aimant, & suppliroit en vain !
Tremble de ce prodige. Un si nouvel outrage,
De ta ruine entiere est le dernier présage.

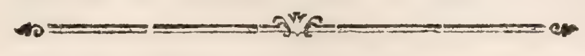
ELVIRE.

La passion vous livre à d'aveugles transports.
Ne me reprochez rien. Quand l'état d'où je sors,
Quand l'état où je rentre, & la perte prochaine
D'un pere infortuné dont la mort est certaine,
Quand de tant de malheurs & la suite & le cours
Ne me fermeroient pas l'oreille à vos discours,
Il ne seroit pas tems encor de les entendre.
Mon pere vainement vous a nommé son gendre,
Si notre auguste prince, informé de son choix,
Ne le rend légitime, en y joignant sa voix.
Oui, de nos rois sur nous tels sont les droits suprêmes ;
Nous ne saurions, sans eux, disposer de nous-mêmes.
Cette prérogative est un droit naturel
Que leur acquit sur nous leur amour paternel.
Ce droit nous suit par-tout ; rien ne nous en exempte.
Charle n'est point absent : Cortès le représente.
Vous avez, dites-vous, obtenu son aveu.
C'est sans doute beaucoup ; mais c'est encor trop peu.
Qu'amené devant moi, lui-même il me l'annonce.
Cet arrêt confirmé réglera ma réponse.
Allez ; & flattez vous que vos soins empressés
M'obligeront, seigneur, plus que vous ne pensez.

MONTEZUME.

De votre pere ici, la défense absolue,

A tous les Efpagnols interdit votre vue ;
Mais en des lieux où j'ofe encor donner des loix,
S'il y faut obéir, ce n'eft qu'à votre voix.



SCENE VIII.

ELVIRE.

Et vous, pardonnez-moi, cher auteur de ma vie,
Si votre haine injufte eft fi mal obéie.
J'oppofe à votre perte un obftacle puiffant ;
Et du moins je vous fauve, en défobéiffant.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CORTÈS, AGUILAR.

AGUILAR.

Ce veftibule ouvert conduit chez l'Efpagnole.
Vous pourrez la trouver. Mais de quel foin frivole
S'occupe ici Cortès en ce moment fatal,
Où tout demande ailleurs les yeux du général ?

CORTÈS.

Le foin dont je m'ocupe eft de mon miniftere.

Elle croit que c'est peu de l'aveu de ſon pere,
S'il n'eſt autoriſé de celui de ſon roi ;
Et puiſque parmi vous Charle réſide en moi,
Je dois la ſatisfaire, & ſervir avec zele
Un monarque amoureux qui fera tout pour elle ;
Et qui, ſous nos drapeaux, de ſes plus fiers ſujets
Raſſemblera l'élite en ce vaſte palais.

AGUILAR.

Si pourtant....

CORTÈS.

Mes raiſons auroient dû vous ſuffire.
Des vôtres, à mon tour, voudriez-vous m'inſtruire ?
Vous êtes inquiet, & peut-être jaloux ;
De la jeune Eſpagnole envîriez-vous l'époux ?

AGUILAR.

L'indifférence en vous fût-elle auſſi parfaite !
Mais vous avez aimé, c'eſt ce qui m'inquiete.
Vers celle dont l'hymen importe à nos deſtins,
Vous portez un eſprit nuiſible à vos deſſeins.
Ce que vous avez fait, vous allez le détruire.
Dans le fond de ſon cœur elle m'a laiſſé lire.
Un tendre engagement, contraire à ſon devoir,
Arrache des ſoupirs qui vont vous émouvoir.
Moi qui ſuis ſi peu fait à ces ſortes d'alarmes,
Moi-même je la ſuis, attendri de ſes larmes ;
Et vous, dont le cœur ſaigne encor des mêmes coups,
Vous qui penſez comme elle, y reſiſterez-vous ?

CORTÈS.

Elle eſt bien malheureuſe en effet dès qu'elle aime ;

Et je la plains déjà : mais cette pitié même
Fait que de plus en plus je veux l'entretenir,
Pour l'engager à perdre un ſi doux ſouvenir.
Je lui peindrai l'abus d'une flamme conſtante,
Elle le ſentira. Qu'elle ſe repréſente
Les horreurs qui pourroient accompagner ſa fin,
Le lieu, le tems, un trône, & mon exemple enfin.

AGUILAR.

Je laiſſerois agir l'autorité d'un pere,
Sans vouloir....

CORTÈS.

Parlerai-je en ami plus ſincere,
Ou plutôt en amant qui n'écoute plus rien?
Mon cœur, mon foible cœur vole à cet entretien.
Il ſuppoſe, il eſpere, il croit ce qu'il deſire.
L'Eſpagnole a pu voir, a pu connoître Elvire,
Savoir plus de ſon ſort qu'on n'en a publié,
Et ſi Cortès eſt plaint, ou s'il eſt oublié.
Ah! ſi, comme tantôt vous le diſiez vous-même,
Le devoir ſeul eut part à mon malheur extrême;
Si j'apprends qu'elle en ait ſeulement ſoupiré....
Vous voyez les périls dont je ſuis entouré,
Vous verriez ſur mon front la victoire aſſurée,
Juſtifier la foi qu'elle m'avoit jurée,
Et plus préſente encore en ces lieux que jamais,
Elvire à l'Amérique étaler tout Cortès.
Entrons.

Aguilar ſort d'un côté; & Cortès ſortant de l'autre, eſt rencontré & retenu par don Pedre.

SCENE II.

CORTÈS, D. PEDRE.

D. PEDRE.

L'EAU falutaire eft prète, & l'encens fume.
Ma fille, à nos autels, va fuivre Montézume.
Moi, je vous fuis, feigneur : hâtez-vous de m'ouvrir
La carriere où je dois m'acquitter ou mourir.

CORTÈS.

Combattrai-je avec vous, feigneur, fans vous connoitre ?
Car ne fuffiez-vous point ce que vous femblez être,
Quel que foit votre fang, recommandable ou non,
Ce cœur que vous montrez vous a dû faire un nom.
Que ce nom déformais ne foit plus un myftere.
Prêt de l'éternifer, daignez ne le plus taire.
Non pourtant que je veuille infifter là-deffus.
Si c'eft trop exiger, feigneur, n'en parlons plus.

D. PEDRE.

Oui, feigneur, attendez la fin de la journée.
Ignorez jufques là mon nom, ma deftinée.
Je faurai, fi je vis, réparer ce refus ;
Ma fille, fi je meurs, vous dira qui je fus ;
Et fi nous périffons & vous & moi, qu'importe
Un nom plus ou moins grand que je laiffe ou j'emporte ?

CORTÈS.

Changeons donc de propos. Etiez-vous à la cour,
Quand don Pedre y parut, & n'y parut qu'un jour ?

D. PEDRE.

Oui, ſeigneur.

CORTÈS.

Et de grace encor, daignez m'apprendre
Où de là ſont allés lui, ſa fille, & ſon gendre ?

D. PEDRE.

Don Sanche, avant l'hymen, a terminé ſon ſort.
(*Ici Cortès reprend un air de tranquillité que remarque don Pedre.*)
Leur vaiſſeau fit naufrage ; & par un bel effort,
En ſauvant ſa maîtreſſe, il y perdit la vie.
De quels événemens ſa perte fut ſuivie,
Où don Pedre & ſa fille ont depuis reſpiré,
C'eſt ce qui dans Tolede eſt encore ignoré.

CORTÈS.

Mais ceux dont le rapport atteſta leur naufrage,
Auront pu dire auſſi quelles mers, quel rivage,
Quelle contrée enfin....

SCENE III.

CORTÈS, D. PEDRE, MONTÉZUME,
Troupe d'Eſpagnols & d'Américains.

MONTÉZUME *à Cortès.*

Mes plus braves ſoldats
Pour vaincre à vos côtés, ſuivent ici mes pas.

Déjà mon même esprit les éclaire & les guide.
Le grand-prêtre, à leurs yeux, n'est plus qu'un parricide,
Qu'un rebelle, qu'un fourbe, & qu'un séditieux,
Qui, pour trahir son roi, s'arme du nom des dieux.
Consacrons ce moment par une double fête;
Et du pied de l'autel revolant à leur tête,
Forçons ce peuple ingrat d'accepter un traité
Dont le premier objet est sa félicité.

CORTÈS.

Allons.

MONTÉZUME.

Auparavant, écoutons le grand-prêtre.
Devant nous, un instant, il demande à paroître.
Mes yeux ouverts peut-être ont dessillé les siens.
De se plaindre du moins ôtons-lui tous moyens.
Qu'il entre & sorte exempt de péril & de crainte.
Il me l'a fait promettre; & ma parole est sainte.
Que sa liberté donc & ses jours soient sacrés.

CORTÈS.

Vous le voulez ainsi; qu'il se présente.

MONTÉZUME *à ses gardes.*

Ouvrez.



SCENE IV.

CORTÈS, MONTEZUME, LE GRAND-PRÊTRE, D. PEDRE, *Troupe d'Espagnols & d'Américains.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Mes cris sont descendus au centre de la terre ;
Ils en ont évoqué le démon de la guerre ;
Devant lui vont s'ouvrir les portes de l'enfer,
Et la fleche sacrée (*) est prête à fendre l'air.
Déjà l'arc est tendu. Mais avant qu'avec elle
La mort vole, & consacre à la nuit éternelle
Des ennemis souillés du plus grand des forfaits,
Je veux bien être encore un ministre de paix.

CORTÈS.

On voudra bien t'entendre, & pardonner peut-être :
(*Se montrant.*) (*Montrant Montézume.*)
Mais en parlant, respecte un vainqueur, & ton maître.

LE GRAND-PRÊTRE *au roi.*

O toi que sans combat la terreur a vaincu,
Prince aveugle, réponds : n'as-tu pas trop vécu ?
Quand tu montas au trône, à tes dieux qu'on offense,
De nos droits & des leurs tu juras la défense ;

(*) Cérémonie qui donnoit le signal du combat chez les barbares.

Jusqu'en leur sanctuaire on vient nous égorger;
Et quand tous tes sujets s'arment pour nous venger;
(La honte de leur roi peut-elle être plus grande ?)
Ce roi les désavoue : un autre les commande ;
Un prêtre est à leur tête. & toi dans les liens ;
C'est moi qui les anime , & toi qui les retiens.
Oui , tout prêts à frapper , ils ont craint pour ta vie
Qui reste abandonnée au glaive de l'impie.
Ma vengeance étoit sûre : un traité l'interrompt,
Et ton intérêt seul en fait subir l'affront.

MONTEZUME.

Ta vengeance étoit sûre ! Eh , sur quoi , téméraire ,
En osois-tu fonder l'espoir imaginaire ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Un monde armé , nos dieux m'en avoient répondu.

CORTÈS.

Tes dieux t'auroient vengé comme ils t'ont défendu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne m'ont-ils pas déjà vengé , quand leur justice
A par tes propres mains creusé ton précipice ?
Ton crime a réveillé les Mexicains séduits.
En vain je les poussois où tu les as réduits ;
(*Montrant le roi.*)
Et s'ils ne s'alarmoient pour un pareil otage....

MONTEZUME.

Sont-ce là tous leurs soins ? Sors : je les en dégage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je n'entends plus ta voix , je ne vois que tes fers ,

Et je te méconnois en des lieux où tu sers.

CORTÈS.

Il y siege en monarque ; & sa seule présence
(*Montrant les armes à feu de ses Espagnols.*)
Des foudres que tu vois sauve ton insolence.
Et quel autre qu'un maître eût eu droit, sur sa foi,
D'introduire où je suis, un monstre tel que toi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des élémens, auteur de nos divorces,
Tremble toi-même, & crains ta foiblesse & nos forces.
Ici pour un moment, la surprise & la peur
D'abord t'ont couronné par les mains de l'erreur.
Mais le charme a cessé, ce peuple enfin m'écoute ;
La foudre de ses dieux est celle qu'il redoute ;
Et pour les appaiser, mais sans retardement,
Il prononce ta mort, ou ton éloignement.
Fuis donc ; on le permet. Abandonne une terre
Qui ne trembleroit plus du bruit d'un vain tonnerre.
Notre nombre se rit de ton fer, de tes feux,
Et de l'agilité de tes coursiers fougueux.
Disparois à nos cris, & revole en arriere,
Comme au souffle des vents voleroit la poussiere.
Qu'es-tu venu chercher en ces paisibles lieux ?
Je ne sais quels métaux d'un vil prix à nos yeux ;
Sources de mille abus que l'Amérique ignore ;
Parmi vous, je le vois, les seuls dieux qu'on adore.
A leur éclat trompeur en esclave asservi,
Accablé de leur poids, sans en être assouvi,

Fuis, dis-je, & porte au loin, nous laiſſant nos victimes,
Ce fruit de tes exploits, ou plutôt de tes crimes.
Puiſſe l'or chez les tiens de ta ſoif embraſés,
Reporter tous les maux que tu nous a cauſés,
Déſunir alliés, parens, peuples & princes,
Rendre incultes vos champs, dévaſter vos provinces,
Et faire enfin régner par-tout l'impunité,
L'injuſtice, la fraude, & l'inhumanité !

CORTÈS.

Impoſteur ! où t'égare une fougue inſenſée ?
Oſes-tu bien parler d'humanité bleſſée,
Toi qui, nourri de meurtre, & l'érigeant en loi,
T'en es fait un paiſible & ſacrilege emploi ?
Pris à témoin par nous, que Tlaſcala réponde.
Le premier il me vit ſortir du ſein de l'onde.
Qu'arborerent dès-lors mes nobles étendards ?
La vérité, la paix, l'abondance & les arts.
De qui nous attaqua je foudroyai l'audace ;
A qui s'eſt repenti, ma clémence a fait grace ;
Et la proie à tes dieux enlevée aujourd'hui,
Prouve à nos alliés ce que vaut notre appui.
Les mœurs ayant d'entre eux chaſſé l'inſtinct ſauvage,
Vinrent de leur lumiere éclairer ce rivage :
Ton ſouverain la vit & ne l'évita pas.
De là tes cris, ta rage, & tes noirs attentats.
Tu ne pouvois ſouffrir qu'en lui peignant mon maître,
Je lui peigniſſe un roi, je l'inſtruiſiſſe à l'être ;
Qu'il apprît que le trône eſt l'autel éminent

D'où

D'où part du Roi des rois l'oracle dominant ;
Que le fceptre eft la verge & haute & redoutable,
Sous laquelle ici-bas doit trembler le coupable ;
Qu'ici tout l'eft, foldats, prêtres & citoyens,
Et que tous les forfaits déformais font les tiens.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et qui t'a confié, d'où te naît la puiffance
De décider ici le crime & l'innocence ?
Quelles que foient nos loix, prétends-tu les changer ?
Ce droit fut-il jamais le droit de l'étranger ?
Es-tu l'ange du ciel ? Eft-ce à nous à t'en croire ?
Et t'ofes-tu flatter. . . .

CORTÈS.

Oui, j'en aurai la gloire ;
Oui, la nature entiere, outragée en ce lieu,
Me demande vengeance, & l'obtiendra dans peu.
Apprends d'elle aujourd'hui fur quels droits je me fonde.
Des temples infectés du fang qui les inonde,
Leur enceinte & leurs tours, trifte amas d'offemens,
De tes impiétés barbares monumens,
D'exécrables feftins, & leur fcandale atroce,
Qui du convive impur fait un monftre féroce,
Le facrifice affreux qui s'achevoit fans moi ;
Voilà ce qui foumet l'Amérique à ma loi.
Veux-tu bien épargner & du fang & des larmes ?
A ce peuple effréné fais mettre bas les armes.
Ferme un temple où déjà ton prince n'entre plus ;

Sinon, plus de clémence; & malheur aux vaincus!
Et bientôt, ſous tes yeux, déſerte & ravagée,
Si dans des flots de ſang l'Amérique eſt plongée,
Et ne prononce plus mon nom qu'avec effroi,
Pleure ſur ton pays; mais ne t'en prends qu'à toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

On t'accordoit la fuite, & c'eſt toi qui menaces!
Puiſque tu ne ſais pas autrement rendre graces,
Puiſque ce roi captif eſt content de ſon ſort,
Attendant la rigueur de la loi du plus fort,
Tenons-nous-en tous deux à nos droits légitimes.
Garde ton priſonnier, & rends-moi mes victimes.

CORTÈS *un piſtolet à la main.*

Ah! ma fureur....

MONTEZUME *lui hauſſant le bras.*

Avant de la laiſſer agir,
Qu'il ſache tout ſon crime, & voyez-l'en rougir.
Tout barbare en effet que l'autel t'ait fait naître,
Quand d'aſſouvir ta rage on t'eût laiſſé le maître,
La ſeconde victime, en préſentant ſon ſein,
Cruel! t'eût fait tomber le couteau de la main.
De ce noble étranger c'eſt la fille adorable.
Vois de quel attentat tu te rendois coupable.
Tu voulois & tu veux être encor le bourreau
De tout ce que le ciel a formé de plus beau,
D'un objet dont la vie eſt déſormais la mienne,
D'une tête ſacrée, en un mot, de ta reine.
Je l'épouſe.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'entends-je ? Ah, comble de l'horreur !
L'époufer !

CORTÈS.

(*Au roi.*)

A tes yeux. Amenez-la, feigneur.

(*Le roi fort.*)

D. PEDRE *à Cortès.*

Ma fille frémiroit à fon afpect. Qu'il forte.
Du palais cependant nous défendrons la porte ;
Et l'on célébrera les deux fêtes fans nous.
Venez.

CORTÈS.

Non : devant elle il plira les genoux.
C'eft à lui de frémir.
(*Arrêtant le grand-prêtre qui fe difpofoit à fortir.*)
Oui, demeure ; oui, toi-même,
Tu verras fur fon front pofer le diadême.
Le premier tu rendras hommage à la beauté
Que jufques dans nos bras pourfuit ta cruauté;
Et ne compte échapper au courroux qui m'anime,
Qu'en implorant l'appui de ta propre victime.

(*S'avançant au-devant d'Elvire qui paroît.*)



SCENE V.

CORTÈS, MONTEZUME, ELVIRE, D. PEDRE, LE GRAND-PRÊTRE, *Troupes d'Espagnols & d'Américains.*

CORTÈS *continue.*

(*bas.*)

VENEZ, madame.... Ciel! que vois-je?

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux vengeurs!
Qu'attendez-vous? Tonnez fur ces profanateurs!

CORTÈS *à part.*

Ah, perfide Aguilar!

LE GRAND-PRÊTRE.

Tonnez, dieux du Mexique,
Avant qu'un tel outrage ait flétri l'Amérique!

CORTÈS *à part.*

Que faifois-je?

LE GRAND-PRÊTRE *voyant le trouble de Cortès.*

Déjà, tel qui m'a menacé,
Frappé d'un coup fubit, en paroît terraffé.
(*Au roi.*)
Et toi, tombe à ma voix, tombe du rang fuprême,
Vil époux d'une efclave, efclave ici toi-même!
Et l'autel, & nos loix, & le trône, & ton lit,
Rien ne te fut facré; tu n'es plus qu'un profcrit.

(*Il fort.*)

SCENE VI.

CORTÈS, MONTEZUME, ELVIRE, D. PEDRE.

CORTÈS, *au roi surpris de le voir immobile.*

LAISSONS pour un moment son audace impunie.
Je songe à différer une cérémonie
Qui veut plus d'appareil & de solemnité.
(*A D. Pedre.*)
Il en eût en effet souillé la majesté.
(*Au roi.*)
Choisissons mieux, seigneur, & l'heure & la journée.
Il s'agit d'un combat, & non d'un hyménée.
Qu'auroient pensé de nous, vos soldats & les miens ?
(*A Elvire.*)
Madame, avec ardeur j'ai tissu vos liens ;
Nous saurons les serrer, mais dans un tems plus calme.
Le myrte ne se doit cueillir qu'après la palme.
Les premiers soins remplis, d'autres auront leur tour ;
Et la victoire ici ramenera l'amour.
(*Au roi.*)
Allons, prince, flattés d'espérances si belles,
Allons en paroissant disperser les rebelles.
(*Se découvrant.*)
Vous, don Pedre, croyez que rien ne m'est plus doux
Que d'avoir à combattre à vos yeux, & sous vous.

SCENE VII.

D. PEDRE, ELVIRE.

D. PEDRE.

Que les flots ne m'ont-ils caché dans leur abyme,
Ou que le Mexicain n'a-t-il pris sa victime !
Tout ce que je craignois, ma fille, est arrivé :
Cortès m'a reconnu vivant, & m'a bravé !

ELVIRE.

Faudra-t-il qu'une haine irréconciliable,
Où tout me semble heureux, vous rende inconsolable ?
Ces vifs ressentimens qu'un aïeul irrité
Transmet de pere en fils à sa postérité,
Que la destruction, que le meurtre accompagne,
N'ont que trop jusqu'ici déshonoré l'Espagne.
Si quelque grandeur d'ame aide à les étouffer,
Qui mieux que vous, mon pere, en pourroit triompher ?

D. PEDRE.

Oui, j'en triompherois, si, quand je la retrouve,
Le superbe éprouvoit le destin que j'éprouve,
Et que je fusse au faîte où je le vois briller ;
Mais quel instant fatal, pour me le conseiller !
Quand son inimitié hautaine & satisfaite,
Pleinement devant tous jouit de ma défaite ;
Et pour mieux m'enfoncer le poignard dans le cœur,

D'un respect outrageant prend le voile imposteur.

ELVIRE.

Lui, de l'inimitié ! La vôtre vous abuse.
Eh ! sur quoi donc, seigneur, faut-il qu'on l'en accuse ?
Je l'observois. Ses yeux, ses gestes n'ont eu rien...

D. PEDRE.

N'ont eu rien qui démente un sang tel que le sien.
L'ai-je moins observé ? Les sentimens du traître
N'avoient pas attendu si long-tems à paroître.
Avant que vous vinssiez, près de moi s'informant
Des lieux où nous étions, moi, vous & votre amant ;
Il a su mon naufrage & la mort de don Sanche.
Mon âge est clairvoyant, & la jeunesse est franche.
J'ai vu, j'ai vu la joie éclater dans ses yeux.
Il prenoit, à m'entendre, un plaisir odieux.
L'inhumain comparoit sa gloire à ma misere,
Et pour lui cette gloire en devenoit plus chere.
Sont-ce là les vertus, m'étois-je déjà dit,
Que me vante Aguilar, & qu'Elvire applaudit ?
Et quand votre présence annonce enfin la mienne,
Son propre honneur n'est plus un frein qui le retienne.
Le perfide aussi-tôt vous enleve un époux,
Jette un frivole obstacle entre le trône & vous,
(Simple délai d'abord, bientôt rupture entiere)
Rend ma parole un jeu de sa puissance altiere,
Et s'imagine encor, qu'après un tel affront,
Jamais à le servir je ne serai trop prompt.
Moi, te suivre, Cortès ! Ta voix en vain m'appelle :

Cette main s'armeroit plutôt pour la querelle
Du miniſtre inſolent de la barbare loi
Qui, demandant ma mort, demande moins que toi.

ELVIRE.

Que diriez-vous, ſeigneur, ſi ce jeune courage,
De tout ce qu'il a fait vous réſervoit l'hommage ?
Si revenant à nous avec empreſſement....

D. PEDRE.

Nous préſerve le ciel d'un tel abaiſſement !
Je le deſire encor moins que je ne l'eſpere.
Non, non ! qu'il ſoit pour nous ce que feroit ſon pere ;
Et que ſe repentant de ſon dernier exploit,
Il ſignale à ſon gré la haine qu'il nous doit.
C'eſt le ſeul ſentiment que nous puiſſions lui rendre ;
Le ſeul auſſi de lui que nous devions attendre.
Il nous le prouve aſſez. Mais peut-être à ſon tour,
Me connoîtra-t-il mieux avant la fin du jour.
De mon ſort croit-il être impunément l'arbitre ?
Ne ſuis-je donc ici qu'un vagabond ſans titre ?
Honoré des ſecrets de mon maître & du ſien,
Pour la fierté du rang, je ne lui cede en rien.
Reconnu des ſoldats, j'en deviens l'eſpérance.
Sa courſe téméraire a laſſé leur vaillance :
A ne pas reculer lui ſeul eſt obſtiné ;
Et ſi je dis un mot, il eſt abandonné.

ELVIRE *effrayée.*

Votre courroux voulant du moins être équitable,
S'inſtruira mieux avant un coup ſi redoutable.

D. PEDRE.

Quel que ſoit mon courroux, je vois qu'il vous déplaît.
Serions-nous donc ici diviſés d'intérêt ?

ELVIRE.

Moi, mon pere, en avoir de plus chers que les vôtres !

D. PEDRE.

J'ai pourtant mes projets, & vous en avez d'autres.

ELVIRE.

Je crois que mes projets ſont les vôtres, ſeigneur,
Quand ils ſont animés du ſoin de votre honneur,
D'un ſentiment ſi pur c'eſt la force invincible
Qui m'affermit la voix en ce moment terrible,
Où j'oſe ouvrir la bouche en faveur de Cortès,
Et porter malgré vous votre cœur à la paix.
Il a ſauvé vos jours & ceux de votre fille.
Tout ce qui déſunit l'une & l'autre famille,
Ne ſauroit plus en nous balancer un inſtant
De cet heureux guerrier le ſervice important.
Ses ſoldats mécontens ſont tout prêts à vous ſuivre :
Un mot, quand vous voudrez, le perd & vous les livre;
Mais que publiroit-on d'un pareil attentat ?
Cortès fut généreux ; & don Pedre, un ingrat.
Le conquérant orné des vertus les plus rares,
Sauva ſon ennemi de la main des barbares ;
Et lui-même à ſon tour, d'eux tous environné,
Par celui qu'il ſauva, leur fut abandonné !
Ah, plutôt rejetons un bienfait ſi funeſte !
La vie eſt, à ce prix, un bien que je déteſte.

Désapprouveriez vous des ſentimens d'honneur,
Que vos leçons, mon pere, ont gravés dans mon cœur?

D. PEDRE.

Conſervez-en la noble & conſtante habitude;
Mais débarraſſez-vous de cette inquiétude.
Quand je ne m'en ſens point, eſt-ce à vous d'en avoir?
Repoſez-vous ſur moi des regles du devoir.
Cortès fut généreux, faute de nous connoître.
Dès qu'il nous a connus, il a ceſſé de l'être,
Et s'eſt peu ſoucié que j'euſſe ſur ſa foi
Engagé votre main & ma parole au roi.
En diſpoſant de l'une, il s'eſt joué de l'autre;
Dès lors, il a bleſſé mon honneur & le vôtre;
Dès lors, je méconnois notre libérateur;
Et l'offenſeur efface en lui le bienfaiteur.

ELVIRE.

Seigneur!..... Que j'oſe enfin....

D. PEDRE.

N'oſe rien d'inutile.

ELVIRE.

Mon pere, écoutez-moi d'un eſprit plus tranquile.

D. PEDRE.

Peut-être ai-je écouté plus que je n'aurois dû.

ELVIRE.

Ah! vous jetez l'effroi dans un cœur éperdu,
Qui pourroit vous fléchir par un aveu ſincere.

D. PEDRE.

Vous avez des ſecrets qu'ignoroit votre pere?

ELVIRE *tombant à ses genoux.*

Mon cœur entre vos mains ne fauroit être mieux ;
Mais la moindre foibleffe eft un crime à vos yeux.

D. PEDRE *la relevant.*

Raffurez-vous. Parlez : quelle eft cette foibleffe ?

ELVIRE.

C'eft la douleur de voir que d'un jour d'alégreffe ,
Qui pouvoit de mes jours être le plus heureux ,
Votre haine inflexible en fait le plus affreux.
J'efpérois. . .

D. PEDRE.

Être reine : & j'approuve tes larmes.
Mais crois-tu, fi le trône eut pour toi quelques charmes,
Qu'à mes yeux ta fortune ait offert moins d'appas ?
Je mourrois de douleur , fi tu ne régnois pas ;
Si tu perdois l'honneur d'effacer dans l'hiftoire ,
L'ennemi qui nous croit offufqués dans fa gloire ;
Et fi l'on ne devoit à mon fang , à ta main ,
Un monde que , fans nous , il eût conquis en vain.
Je rejoins Montézume. Efpere tout encore
D'un pere ambitieux , & d'un roi qui t'adore.

ELVIRE.

Jufte ciel !

D. PEDRE.

Les momens font précieux. Rentrons.
Vous régnerez , ma fille ; & nous triompherons.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTEZUME.

LUGUBRES meſſagers des vengeances céleſtes,
Spectres perſécuteurs, tableaux noirs & funeſtes,
L'amour vous avoit fait diſparoître un moment;
L'amour vous fait renaître avec acharnement!
Quel ſurcroît à mes maux! l'amour! une foibleſſe,
Dont j'euſſe rougi, même au ſein de la molleſſe;
Un lien qui des rois doit être déteſté;
L'écueil de la ſageſſe & de la majeſté;
L'amour! égarement d'autant plus déplorable,
Que je m'y laiſſe aller, hélas! quand tout m'accable;
Quand pour moi, quelque vœu que je forme en mon ſein,
Le ciel & tous les cœurs ſont devenus d'airain.
De nos autels ſanglans le défenſeur impie
Livre au bras ſacrilege & mon trône & ma vie.
Mon peuple qu'il ſéduit, devient ſourd à ma voix.
Je m'étois fait du moins un bonheur à mon choix.
Il m'eût ſuffi de plaire à la belle étrangere,
Et je lui fais horreur! Qu'importe que ſon pere
En ma faveur exerce un pouvoir inhumain?
Dès qu'elle ſe refuſe, il me l'accorde en vain.

Pour la premiere fois je reſſens, quand on aime,
Qu'un vain titre d'époux n'eſt pas le bien ſuprême;
Et que l'on n'eſt qu'à peine à demi poſſeſſeur,
Si maître de la main, on ne l'eſt pas du cœur.
Le tems m'eût obtenu l'un & l'autre peut-être;
Mais mon plus ferme appui, le fléau du grand-prêtre;
Le même à qui tantôt cet hymen avoit plu,
Cortès, dit-on, s'oppoſe à ce qu'il a voulu.
Je le cherche, & crois voir en effet qu'il m'évite.
D'un mot il calmeroit le trouble qui m'agite.
Il vient. Retirons-nous, pour obſerver de loin
L'inſtant où je pourrai l'aborder ſans témoin.



SCENE II.

CORTÈS, AGUILAR.

AGUILAR.

L'HONNEUR, vous le voyez, me forçoit au ſilence.
J'euſſe à vos feux du moins prêté quelque aſſiſtance:
Mais don Pedre eſt rempli de tout autres deſſeins;
Vous-même en l'y portant, m'avez lié les mains.
Et vous ſavez d'ailleurs la haine invétérée
Que de vos deux maiſons les chefs ſe ſont jurée.
De fléchir celui-ci j'ignore le moyen;
Trouvez-le toutefois, ou n'eſpérez plus rien.

CORTÈS.

Oui, je le fléchirai; mais veuillez me le dire,

Sera-ce prendre un ſoin qui touche encore Elvire ?

AGUILAR.

Repaſſant de chez lui dans ſon appartement,
Elvire va paroître ici dans un moment.
Vous vous expliquerez.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

CORTÈS.

QUE faut-il que j'en croie ?
Ma vive inquiétude eſt égale à ma joie.
J'ai revu ce que j'aime. Heureux ſi je revoi
Celle qui mérita mes travaux & ma foi !

SCENE IV.

CORTÈS, MONTEZUME.

MONTEZUME.

JE vous cherchois, ſeigneur, avec impatience,
Pour apprendre de vous ce qu'il faut que je penſe
Des bruits nouvellement parmi nous répandus.

CORTÈS *à part.*

Elvire ! Loin de vous, que de momens perdus !

MONTEZUME.

L'art de feindre dans l'une & dans l'autre fortune,
N'étant que l'art d'une ame ou perfide ou commune,
Je demande & je cherche un éclairciſſement,
Sans employer ni craindre aucun déguiſement.
Vous preſſiez le bonheur de l'ardeur la plus tendre;
Et tout-à-coup, ſeigneur, on vous le voit ſuſpendre.
Les choſes ont leur tems ſans doute & leurs ſaiſons;
Et vous m'avez donné de plauſibles raiſons,
Qui d'abord ont plié mes volontés aux vôtres:
Mais don Pedre me dit que vous en avez d'autres;
Et d'une vieille haine, en le reconnoiſſant,
Que vous avez ſuivi l'intérêt tout-puiſſant.
Ma médiation ne peut-elle être offerte?
Pour le déſobliger, conjurez-vous ma perte?
Et le haïſſez-vous avec tant de fureur,
Qu'à ce prix vous vouliez....

CORTÈS.

Don Pedre eſt dans l'erreur.
Je l'eſtime & l'honore, & l'aime & le reſpecte.
L'aſſurance bientôt n'en ſera plus ſuſpecte;
Et vous verrez alors combien il eſt peu vrai
Qu'un mouvement de haine ait eu part au délai.
Sont-ce là cependant, puiſqu'il faut le redire,
Sont-ce les ſoins d'un roi contre qui l'on conſpire?
Le grand-prêtre prétend vous avoir détrôné:
De ſa main dans le temple un autre eſt couronné;
Et du peuple aux autels la barbare alégreſſe

Fait que pour un moment toute hostilité cesse :
A quoi le perdez-vous ce précieux moment ?
Au lieu d'agir en prince, à vous plaindre en amant ;
A laisser refroidir la valeur incertaine
De ceux que sur vos pas quelque pudeur entraîne,
Et qui seront bientôt les premiers attaqués
Dans les postes d'honneur que je leur ai marqués.
S'ils vous doivent leur foi, vous leur devez l'exemple.
Courez donc à leur tête ; & qu'au sortir du temple,
Le peuple en vous voyant éprouve cet effroi
Qu'inspire aux factieux l'auguste front d'un roi.
Non qu'ici contre tous seul je ne vous suffise ;
Mais ayez quelque part à ma noble entreprise ;
Ne tenez pas le sceptre à titre de bienfait,
Et qu'il ne soit pas dit que mon bras a tout fait.

MONTEZUME.

Non, seigneur, non ; le mien aura part à la gloire.
Je n'ai pas jusqu'ici donné lieu de le croire.
Par un prodige affreux, dès long-tems menacé,
D'une secrete horreur je me sentois glacé.
J'avois pris en dédain & le trône & la vie.
Grace à plus d'un espoir dont mon ame est ravie,
L'un & l'autre m'étant devenu précieux,
Je saurai mériter l'un & l'autre à vos yeux....

(*Allant au-devant d'Elvire qui entre.*)



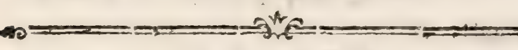
SCENE.

SCENE V.

MONTEZUME, CORTÈS, ELVIRE.

MONTEZUME *continue.*

REINE, (car vous régnez, puiſque je vis encore)
Que d'un regard plus doux votre bonté m'honore!
L'amant avoit du prince oublié le devoir.
Sur un trône ébranlé je vous faiſois aſſeoir.
Le refus étoit juſte, & l'offre téméraire :
C'eſt à moi de rougir d'avoir oſé la faire ;
A moi de ramener mon peuple à vos genoux,
Et de ne revenir qu'en roi digne de vous.



SCENE VI.

CORTÈS, ELVIRE.

CORTÈS *ſe voyant libre, & tombant aux pieds d'Elvire.*

O PRÉSAGE aſſuré du triomphe où j'aſpire!
Au moment du combat, je ſuis aux pieds d'Elvire!
D'Elvire qui de loin m'anima tant de fois,
Et dont l'image ſeule a fait tous mes exploits!
Elvire! chere Elvire! eſt-ce vous?

ELVIRE.

Malheureuſe!

Sous quel ciel ennemi, dans quelle terre affreuſe,
Aux pieds de quels autels m'a conduite le ſort!

CORTÈS.

Après un long orage, il nous montre le port.

ELVIRE.

Hélas, qu'il me vend cher ſa faveur imprévue!

CORTÈS.

Ne béniſſez-vous pas une heureuſe entrevue
Que notre amour jamais ne devoit eſpérer?

ELVIRE.

L'amour n'entre en nos cœurs que pour les déchirer.

CORTÈS.

Que pour les déchirer! Pour qui donc cette plainte?

ELVIRE.

Pour qui!

CORTÈS.

Faites ceſſer mon eſpoir ou ma crainte.
Au-delà du trépas, don Sanche eſt-il heureux?
Le regretteriez-vous?

ELVIRE.

Ingrat! Qui de nous deux,
En ce funeſte jour de trouble & d'épouvante,
Dut à l'autre inſpirer une crainte offenſante:
Ou de moi qu'un monarque aime & pourſuit en vain,
Ou de vous qui pour lui diſpoſiez de ma main?

CORTÈS.

Ah! ne vous armez pas de cette erreur extrême:
J'etois moins traître à vous mille fois qu'à moi-même.

Moi, céder votre main! Moi, qui pour l'obtenir,
Ai fait plus que jamais n'en croira l'avenir;
Moi qui, ce jour encor, vous croyant infidelle,
Arrêtois mes soldats dont la valeur chancelle,
Sans rien envisager dans mes nouveaux projets,
Que le stérile honneur d'exciter vos regrets.

ELVIRE.

Que je me plaigne au moins de cette erreur extrême,
Qui vous rendoit injuste à vous, comme à moi-même.
Mon cœur est-il un cœur pour qui sut l'acquérir,
Moins facile à garder qu'un monde à conquérir?
Ne m'aviez-vous pas dit, en essuyant mes larmes,
Que notre flamme auroit même sort que vos armes?
Chacun de vos exploits serroit donc nos liens;
Et remplissant vos vœux, vous répondoit des miens.
Ah! quand des Mexicains la splendide ambassade
Étonna de sa pompe & Tolede & Grenade,
Que du tribu d'un monde ignoré jusqu'alors,
Le Tage enorgueilli vit grossir ses trésors,
Et qu'un si beau triomphe, avant-coureur du nôtre,
Reporta votre nom d'un hémisphere à l'autre;
Que ne me voyiez-vous? Quel état ravissant!
Je vous tendois les bras. Vous n'étiez plus absent.
Un grand homme est par-tout où se répand sa gloire.
Nous nous réunissions au sein de la victoire;
Sur son char que suivoient mille peuples domptés,
Déjà je me croyois assise à vos côtés,
D'où j'entendois de Charle & l'un & l'autre empire

Porter aux cieux les noms de Cortès & d'Elvire.
La nuit la plus profonde éclipsa ce beau jour.
Mon pere en ce moment reparoît à la cour,
Et dans le désespoir me rejette & me plonge.
Nous fûmes un instant couronnés par un songe.
Le plus mortel poison distilla de ses fleurs.
Ce ne fut plus qu'ennuis, qu'amertumes, que pleurs,
Qu'abymes sous nos pieds, que foudres sur nos têtes,
Que ce que je retrouve ici même où vous êtes.

CORTÈS.

Il n'est plus où je suis qu'ennemis foudroyés,
Que lauriers sur nos fronts, & que rois à nos pieds.
Que parlez-vous d'ennuis, de pleurs & d'amertumes?
Comparez notre état à l'état où nous fûmes.
Que d'obstacles se sont depuis applanis tous!
Plus de mers, de rivaux, d'infortune entre nous.
Voici de nos malheurs le terme desirable.
Elvire ici présente est l'astre favorable
Dont l'aspect me devoit en garantir la fin.
Ce miracle manquoit à mon heureux destin.
Ma passion pour vous échauffant mon courage,
D'une vaste conquête a commencé l'ouvrage;
Pour l'achever sans doute, il ne falloit pas moins
Que vos jours à défendre, & vos yeux pour témoins.

ELVIRE.

Vantez moins de mes yeux l'effet & la puissance.
Témoins de tant d'amour & de tant de vaillance,
Ils n'en auront été qu'un instant mieux ouverts

Sur ce que vous valez, & ſur ce que je perds.

CORTÈS.

Me perdre!

ELVIRE.

Pour jamais.

CORTÈS.

Que craignez-vous, madame?
L'aveu dont j'ai du roi favoriſé la flame?
Fragile engagement que l'erreur a formé.
Quand il en ſera tems, de mes droits informé,
Croyons pour ſon honneur, que ſe rendant juſtice,
Il nous fera des ſiens le noble ſacrifice;
Ou pour plus de repos & de tranquillité,
Croyez que s'il uſoit de pleine autorité,
Bientôt à ſa ruine il l'auroit uſurpée.
Il ſait ce que le ſceptre ici doit à l'épée;
Il ſauroit, s'il oſoit juſques là m'offenſer,
Qu'un trône qu'on releve, on peut le renverſer.
Et je n'avance rien en ſoldat téméraire:
Ce que j'ai fait, répond de ce que je puis faire.
L'amour a fait ma force; & la force à ſon tour,
S'il y faut recourir, fera tout pour l'amour.

ELVIRE.

Quand du roi ſecondé par un pere inflexible,
L'amour pourroit pour vous ſe rendre auſſi terrible
Que pour lui juſqu'ici vos armes l'ont été,
Croyez qu'ainſi que vous, j'ai de la fermeté;
Et là-deſſus vous-même ayez l'ame tranquile.

Eh ! n'ai-je pas toujours le temple pour asyle,
Et ces mêmes autels, où sans votre valeur,
En offrande à l'idole on présentoit mon cœur ?
Vous m'y verriez rentrer, & rentrer avec joie.
Ce cœur s'y feroit voir tel qu'il veut qu'on le voie,
Vraiment digne du vôtre. Honneur, hélas ! moins doux,
Mais aussi grand pour moi que celui d'être à vous.

CORTÈS.

Loin de nous cette image & funeste & frivole !
La victoire m'attend, chere Elvire, & j'y vole.

ELVIRE *le retenant.*

Trop de sécurité ne vous séduit-il point ?
Craignez....

CORTÈS.

J'espere tout du ciel qui nous rejoint.

ELVIRE *le rappellant encore.*

(bas.)

Écoutez-moi, Cortès ! Est-ce à moi de lui dire
Que mon pere peut-être en ce moment conspire ?

CORTÈS.

Eh quoi, toujours des pleurs !

ELVIRE.

Vous ne l'ignorez pas :
Le danger ici naît & renaît sous vos pas.

CORTÈS.

Encore un coup de foudre, & l'hydre est étouffée.

ELVIRE.

Des héros ont péri couverts de leur trophée.

CORTÈS.

Contre quels ennemis vais-je donc m'éprouver ?
Ne me les vit-on pas cent & cent fois braver ?
Mon courage inactif se lasse de leur fuite.

ELVIRE.

Connoissez-vous tous ceux que ce jour vous suscite ?

CORTÈS.

Dût toute l'Amérique armer contre mon bras,
J'ai pour moi la fortune, Elvire & mes soldats.

ELVIRE.

La fortune toujours à nos vœux répond-elle ?
Des soldats, dites-vous, le courage chancelle ;
Ils vouloient vous quitter.

CORTÈS.

Il est vrai ; mais depuis
On les a vus au temple où je les ai conduits.
Que sera-ce, don Pedre étant leur capitaine ?

ELVIRE.

Ce que nous vous devons semble accroître sa haine.

CORTÈS.

Appellez autrement un courageux dépit.
Don Pedre a l'ame haute, & sa fierté gémit.
Mais il va me connoître, & je veux qu'il oublie
Les chagrins dont mon pere empoisonna sa vie.
Je sortirai pour lui d'un sang moins odieux,
Lui prouvant à quel point le sien m'est précieux.

Il ne verra qu'amour, refpect, obéiffance.
En ce climat barbare il n'a pas pris naiffance.
Chrétien, pere d'Elvire, Efpagnol & guerrier,
Sans doute il eft encor plus généreux qu'altier.
En Efpagne, après tout, d'une fainte promeffe,
Chaque jour votre bouche honoroit ma tendreffe;
J'y vivois trop heureux, vivant à vos genoux;
J'ai donc paffé les mers plus pour lui que pour vous.
Et cherchant les dangers, je cherchois fon eftime.
Je l'aurai méritée; il fera magnanime.
Nations, élémens, j'ai tout vaincu pour lui;
Et devant fon grand cœur j'échoûrois aujourd'hui?

ELVIRE.

Ce que pour nous a fait votre valeur infigne,
De toute notre amour ne vous rend que trop digne:
Mais du fatal hymen conclu fur vos avis,
Sa grande ambition s'étoit beaucoup promis.
En nous reconnoiffant, vous faites que tout ceffe;
En ne foupçonnant rien du motif qui vous preffe,
Il impute à la haine un changement fi prompt,
Se le peint des couleurs du plus fanglant affront,
Et de là ne met plus de borne à fa colere.

CORTÈS.

Et je n'ai pas trouvé la fille aux pieds d'un pere,
Ardente en ma faveur à le défabufer?

ELVIRE.

M'a-t-il laiffé le tems, la force de l'ofer?
A vous juftifier tantôt déterminée,

Ici même à ses pieds tremblante & prosternée,
Cent fois j'ai voulu dire, il m'aime; & ne l'ai pu.
Je ne sais dans mon cœur s'il avoit déjà lu;
Mais d'un mot effrayant il m'a fermé la bouche.
Ah, Cortès! quel dessein roule dans son esprit!

CORTÈS.

Il cherche un beau trépas: Aguilar me l'a dit.
Ne vous alarmez point de sa funeste envie;
On saura, malgré lui, prendre soin de sa vie....
Adieu, madame. Mais que vient-on m'annoncer?



SCENE VII.

CORTÈS, ELVIRE, AGUILAR, *Officiers Espagnols.*

CORTÈS.

Eh bien, faut-il combattre?

AGUILAR.

Il y faut renoncer.
Nos soldats apprenant l'offre qu'on vous a faite,
Acceptent le parti d'une prompte retraite.
Il faut, Cortès, il faut vous y résoudre aussi,
Ou vous déterminer à rester seul ici.

ELVIRE *à part.*

Pere cruel!

CORTÈS *aux Espagnols.*

Amis, je doute si je veille.

On dit que vous fuyez ; & l'on me le conseille !
L'affront puisse-t-il être à jamais ignoré !
Suivez-moi, venez vaincre ; & tout est réparé.

AGUILAR.

De votre voix long-tems le pouvoir invincible
Leur fit braver la mort & tenter l'impossible ;
Ce jour, au temple encore ils vous ont suivi tous.
Mais le danger présent l'emporte enfin sur vous.
Profitez de l'asyle & du tems qu'on nous laisse :
Compagnons, ennemis, amis, tout vous en presse.
Voulez-vous nous conduire ? On vous obéira.
Si vous le refusez, don Pedre y suppléera.

CORTÈS.

Lui ! don Pedre ! On l'outrage en le croyant capable
De se rendre le chef d'un complot si coupable.

AGUILAR.

Ce n'est point un complot ; c'est un projet sensé,
Par ma voix ce jour même à vous-même annoncé.

CORTÈS.

J'ai dit ce que j'en pense, & quand je le rejete,
Don Pedre pour me perdre, y défere & s'y prête.
Don Pedre ! sans douleur je n'y puis réfléchir.
Lui que j'avois armé ! lui que j'allois fléchir !
Juste ciel ! qui l'eût cru ? Votre pere ! Ah, madame !

ELVIRE.

Ne vous étonnez plus du trouble de mon ame,
Ni de ces pleurs qu'ici vous m'osiez reprocher.
Ils m'étouffent la voix ; & je vais les cacher.

SCENE VIII.

CORTÈS, AGUILAR, *Officiers Espagnols.*

CORTÈS.

MADAME, je l'avoue, interdite & confuse....

AGUILAR.

Que dirai-je aux soldats?

CORTÈS.

Dites que je refuse,
Comme j'ai refusé toujours, l'indigne emploi
De trahir & leur gloire, & la mienne, & mon roi.
Allez; ils murmuroient, ils rougiront peut-être.

AGUILAR.

De quoi rougiroient-ils? Vous devez me connoître.
S'ils osoient proposer rien qui leur fût honteux,
Je ne porterois pas la parole pour eux.
Il est beau d'affronter un péril nécessaire;
Mais la honte accompagne un malheur volontaire;
Et ce malheur n'est plus, dès qu'il est mérité,
Qu'un juste châtiment de la témérité.
Je porte mes regards sur l'effet & les suites
Qu'auroit notre courage aveugle & sans limites,
En s'opiniâtrant sur ce funeste bord.
Je vois, pour tout succès d'un long & rare effort,
Dans ces lieux investis la flamme se répandre,
Nos noms ensevelis avec eux sous la cendre,

Et fur l'affreux fommet des temples & des tours,
Par ces monftres pour nous moins hommes que vautours,
Nos armes, nos drapeaux, nos têtes expofées,
Pour y fervir d'objets d'éternelles rifées.
Eft-ce là donc un prix fi glorieux, fi doux,
Que l'orgueil efpagnol en doive être jaloux ?
Seigneur, je n'ai ni l'art, ni le talent frivole
De plier les efprits au joug de la parole;
Mais elle eft inutile où tout parle à vos yeux.
Ofez les arrêter fur ce temple odieux,
Sur ces murs empeftés, où s'offre en étalage
Du fort qui nous attend l'épouvantable image;
Sur ce peuple innombrable armé pour fes autels,
Cruel émulateur de prêtres plus cruels,
Dont la vengeance voue à l'idole infultée,
De nos cœurs palpitans l'offrande enfanglantée,
Et déjà fe difpofe à l'horrible feftin
Où nos membres épars... Vous frémiffez enfin.
Tremblez donc, & fachez ralentir votre courfe.
Contre tant d'ennemis quelle eft votre reffource ?
De guerriers mutilés un refte languiffant,
Qui ne regarde plus ce ciel qu'en gémiffant,
Pour qui la gloire & l'or ne font plus des amorces,
Dont le dernier exploit vient d'épuifer les forces,
Et qui de tant d'horreurs las d'être le témoin,
Même au-delà des mers s'en croiroit trop peu loin.
Et quand, pour y voler fous vos heureux aufpices,

Nous avons le moment, l'onde & les vents propices,
Quand votre amour pour nous devroit se signaler,
C'est vous qui le premier nous voulez immoler ?...
Vous ne m'écoutez plus. Il est tems de me taire.
Déjà l'ombre se mêle au jour qui nous éclaire.
La nuit fera tomber les coups que l'on suspend.
(*Aux chefs.*)
Songez-y. Près du lac don Pedre nous attend;
Partons, & laissons-nous d'un zele qu'on méprise.

CORTÈS.

Arrêtez ! La retraite est encore indécise;
Et quand vous serez prêts tous à m'abandonner,
Peut-être aurai-je encor des ordres à donner.
Voilà donc ces guerriers, qui de l'Andalousie,
Devoient par le couchant débarquer en Asie,
Et qui ne concevoient dans leur premier desir,
De borne à la valeur que le dernier soupir !
Des mers, s'écrioient-ils, *franchissons la barriere*,
Et parcourons du jour l'une & l'autre carriere.
Nous te suivons, Cortès, conduis-nous à travers
Les frimats, les rochers, les bancs & les déserts.
Remontant sous nos cieux, que de flots couronnée,
Vers l'orient encor la pouppe soit tournée,
Et trace autour du globe un glorieux sillon,
Qui fixe le soleil sur notre pavillon !
Tels étoient vos projets. Je vous crus. Nous partîmes.
Les ai-je mal remplis, ces projets magnanimes ?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux ?

Une richesse immense a payé vos travaux :
Je ne me réservois que la gloire en partage ;
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.
Quelle honte pour vous, quand on y va savoir
Qu'une peur insensée a trahi mon espoir !
Car enfin votre peur peut-elle être excusable ?
Et qui redoutez-vous ? Un peuple méprisable,
Foible, mal aguerri, lâche autant qu'inhumain.
Vous fuyez ! & fuyez les armes à la main !
Quelles armes encore ? A peine elles éclatent,
Que pour vous le désordre & la terreur combatent.
Ce ne sont plus vos coups ni de simples hasards :
C'est Dieu lui-même assis sur vos saints étendards,
Qui d'un feu meurtrier, image du tonnerre,
Épouvante & ravage une coupable terre,
Aussi digne d'horreur par son peuple assassin,
Qu'indigne des trésors qu'elle enferme en son sein.
Eh quoi ! la faim, la soif, les ondes surmontées,
De tant de nations si vaillamment domptées,
L'alliance, l'hommage, & les tributs offerts,
Au milieu de sa cour le roi mis dans les fers,
L'idole, aux yeux du peuple, à nos pieds renversée,
De ses prêtres impurs la foule, ou dispersée,
Ou sous le fer vengeur expiant ses forfaits,
Sont-ce là des exploits à laisser imparfaits ?
A vos engagemens soyez donc plus fideles.
La victoire sur nous a déployé ses ailes.
Achevons notre ouvrage, & ne reculons pas,

Quand, pour le couronner, il ne faut plus qu'un pas.
Des fiers Américains l'hoftilité fauvage
Ofe nous annoncer la flamme & le ravage.
Audace contre audace! Imitons le Romain
Qui fe rendit l'effroi du rivage africain.
Que notre flotte, efpoir d'une honteufe fuite,
Par nous-mêmes en cendre à leurs yeux foit réduite;
Et que l'ennemi juge, à cet embrafement,
Si de fa fermeté l'Efpagnol fe dément....
Eft-ce ainfi que la vôtre aujourd'hui fe fignale?
Quelle glace! Où donc eft cette ardeur martiale,
Où font ces cris de joie & ces nobles tranfports,
Si conftamment fuivis de tant d'heureux efforts?
L'abattement par-tout fe préfente à ma vue!
Ma voix dans un défert femble s'être perdue!
Du chemin de l'honneur tous fe font écartés!
Je refte feul! Eh bien, je ferai feul. Partez.
L'or fut l'unique objet pour qui vous foupirâtes!
Vous me fuivîtes moins en guerriers qu'en pirates:
Vous êtes enrichis, & vous vous effrayez;
Partez! D'autres auront l'honneur que vous fuyez.
Les cent Tlafcaliens fauvés du facrifice,
Ceux des leurs qui devoient m'aider à cet office,
Le peu de Mexicains refté fidele au roi;
Pour la gloire du mien, je ne veux qu'eux & moi.
Mettez bas toute honte, étouffez tous fcrupules;
Allez défabufer des nations crédules,
Qui, tant qu'on vous a vus hardis & triomphans,

Du soleil adoré vous nommoient les enfans !
Allez, d'un nom si beau démentant la noblesse,
Montrer à Tézeuco toute votre foiblesse,
Gémir en supplians où vous parliez en rois,
Et demander asyle où vous donniez des loix !
Partez ! Et si pour vous l'estime refroidie,
Ne va pas du mépris jusqu'à la perfidie,
Glorieux d'un butin dont je fus peu jaloux,
Retournez en Espagne alors, & vantez-vous
D'avoir abandonné votre chef aux barbares,
Ce chef à qui l'on dut des dépouilles si rares,
Qui vous fit surmonter tant de périls divers,
Qui de son propre corps vous a cent fois couverts,
Qui veut même en partant vous en couvrir encore.
Oui ! que ce dernier trait vous confonde & m'honore.
Venez ! C'est moi qui veille à votre embarquement,
Et qui vous défendrai jusqu'au dernier moment.

AGUILAR *tombant avec tous les autres à ses pieds.*

Vous triomphez, Cortès ! Disposez de nos vies !
Tenez lieu de trésors, d'asyles, de patries :
Allons combattre, amis ; & la flamme à la main,
Annonçons aux soldats notre noble dessein.

CORTÈS *à Aguilar.*

Prévenons un malheur. Croyant se satisfaire,
Don Pedre exposeroit ses jours en téméraire :
Sachez le retenir éloigné du combat.
C'est nous servir, lui, moi, vous, Elvire & l'état.

ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. PEDRE, AGUILAR.

D. PEDRE.

PERFIDE, laiſſez-moi !

AGUILAR.

Du moins daignez apprendre....

D. PEDRE.

D'un homme tel que vous, je ne veux rien entendre.
Tous vos propos ſeroient des propos ſuperflus.
Cortès eſt votre ami : je ne vous connois plus.

AGUILAR.

Mais connoiſſez Cortès.

D. PEDRE.

C'eſt mon juge & mon maître.
Captif & déſarmé, puis-je le méconnoître ?
On ne me verra pas devant lui m'oublier,
Juſqu'à prendre le ſoin de me juſtifier.
Mais qui pourrois-je mieux atteſter que vous-même ?
Ai-je uſé contre lui du moindre ſtratagême ?
Ai-je, malgré l'affront que vous n'ignorez pas,
Le premier à la fuite animé ſes ſoldats ?
J'ai ſu vos volontés, & je les ai ſuivies.

Vos trésors, disiez-vous, vos honneurs & vos vies;
Tout, sans ce prompt départ long-tems prémédité,
Devenoit le jouet de sa témérité.
Pour chef, à son défaut, il vous plaît de m'élire;
Et quand je n'attends plus que les adieux d'Elvire,
Je vous revois sans elle, & la flamme en vos mains
de la gloire à Cortès rouvrir tous les chemins.
C'est lui que l'on quittoit: c'est moi qu'on abandonne,
Qui mérite le mieux tous les noms qu'il me donne?
Pour vous en avoir cru, suis-je un homme sans foi,
Et coupable envers lui, comme vous envers moi?

AGUILAR.

J'ai cessé tout-à-coup, seigneur, d'être le même.
Mais ne vous en prenez qu'à l'ascendant suprême
D'un chef à qui, pour peu qu'il se fasse écouter,
Plus on est courageux, moins on peut résister.
En fissiez-vous bientôt une épreuve éclatante!
Cortès est né pour vaincre: il peut tout ce qu'il tente.
Il parle, on se ranime; il marche, tout le suit;
Son bras se leve, il frappe, & le Mexicain fuit.
Enfin....

D. PEDRE.

Devant un roi que son peuple redoute,
Et non devant Cortès on aura fui sans doute.
Le prince, en me quittant, s'en étoit bien flatté;
Et votre chef heureux en aura profité.

AGUILAR.

Détournez-vous. Cortès doit tout à son courage.

Loin que l'aspect du prince ait dissipé l'orage,
Sur le plus haut portique à peine a-t-il paru,
Qu'ainsi que la clameur, le péril s'est accru.
Sa voix aux factieux vouloit se faire entendre :
Mais leurs cris insolens n'ont daigné se suspendre,
Qu'au signal absolu que leur en a donné
Celui que dans le temple ils avoient couronné.
Le rebelle s'avance, accompagné des prêtres :
Meurs, a-t-il dit au roi, *meurs fidele à tes maîtres !*
Expie aux yeux de tous ton forfait & le leur ;
Et dès que cette fleche aura percé ton cœur,
Tombe en cendre aussi-tôt l'autel où je t'immole !
A ces mots, levant l'arc, il tire, le trait vole ;
Et mille coups de feu, prémices du combat,
Du barbare à l'instant punissent l'attentat.
Le grand-prêtre entouré de coupables victimes,
Lui-même, aux yeux de tous, expie aussi ses crimes.
Mais cette hardiesse, au lieu d'épouvanter,
Ne rend nos ennemis que plus à redouter.
Pour la premiere fois, leur nombre ne s'étonne,
Ni de l'acier qui luit, ni de l'airain qui tonne.
Du salpêtre enflammé le ravage avec soi,
Répand la mort au loin, sans répandre l'effroi.
Tous nos efforts sont vains. La foule plus épaisse,
Sous nos coups redoublés, se reproduit sans cesse.
Déjà l'ardeur en nous sembloit se rallentir ;
Et de Cortès enfin l'astre se démentir,
Quand le temple, du haut de sa voûte allumée,

A vomi des torrens de flamme & de fumée.
C'étoit Sicotenfal & fes Tlafcaliens,
Qui volant au fecours de leurs concitoyens,
A la ville, en ce lieu déferte & fans défenfe,
Par ce début terrible annonçoient leur préfence.
L'efpoir en nous alors s'étant renouvellé,
La terreur à fa fource a bientôt revolé.
Nous fortons. L'ennemi que la mort environne,
Aveugle ou furieux, s'y livre ou fe la donne.
Tlafcala dans le meurtre affouvit fon courroux.
Sa déteftable foif s'étanche malgré nous.
La flamme auffi réfifte, & les vents la fecondent.
Nous voyons ruiffeler les métaux qui fe fondent,
Et du temple embrafé, parmi d'horribles cris,
L'or & le fang mêlés inonder les débris.

D. PEDRE.

Quel étrange défaftre! Et de quels traits l'hiftoire
Gravera-t-elle un jour une telle victoire?

AGUILAR.

Ce qu'elle a d'héroïque eft l'œuvre de nos mains.
Que le refte s'impute à des Américains.
Cortès, ainfi que nous, en a verfé des larmes.
Des mains des alliés il arrachoit les armes,
Et de les méconnoître ofoit les menacer,
S'il ne voyoit l'horreur & le meurtre ceffer.
Les barbares enfin gardent quelque mefure;
Le peuple, près de nous, fe range, fe raffure;
Et de nos foins heureux témoin reconnoiffant,

Songe à les mériter en nous obéiſſant.

D. PEDRE.

J'aurois dû, ce me ſemble, apprendre par-tout autre,
Une gloire, Aguilar, ſi funeſte à la nôtre.

AGUILAR.

La gloire eſt générale, & ſe répand ſur tous.

D. PEDRE.

Mais le roi n'étant plus, avec un tel époux,
L'eſpérance d'un trône à ma fille eſt ravie.

AGUILAR.

Montézume eſt toujours plein d'eſpoir & de vie.
Le trait n'a de ſon ſang qu'à peine été rougi,
Et par-tout ſa valeur n'en a pas moins agi.
Mais oubliez....

D. PEDRE.

Cortès me fait-il interdire
L'entretien conſolant de ce prince & d'Elvire ?

AGUILAR.

Vous brûliez de périr les armes à la main ;
Il n'a voulu que mettre obſtacle à ce deſſein.
Il vous rend maintenant plus libre que lui-même,
Puiſqu'il vous cede ici l'autorité ſuprême.

D. PEDRE.

Ah, que m'apprenez-vous !

AGUILAR.

Plus que vous n'eſpériez,

D. PEDRE.

Plus que je ne craignois !

AGUILAR.

Quoi, vous préféreriez...

D. PEDRE.

Oui la mort, oui les fers, à l'offre humiliante
Dont je sens qu'il insulte à ma haine impuissante.

AGUILAR.

C'est connoître bien mal un cœur tel que le sien.

D. PEDRE.

Pour y lire, Aguilar, il me suffit du mien.

AGUILAR.

Son respect est sincere.

D. PEDRE.

Il a su vous séduire.

AGUILAR.

Qu'un mot suffise. Il aime, il idolâtre Elvire.

D. PEDRE.

Lui?

AGUILAR.

L'amour le plus vif est garant de sa foi.

D. PEDRE.

Ne nous flattez-vous pas, Elvire, vous, & moi?

AGUILAR.

Cortès impatient, comme on l'est quand on aime,
A vos pieds va bientôt vous le jurer lui-même.



SCENE II.

D. PEDRE.

PLUT au ciel ! Quelle joie, au moment qu'à l'envi
Tout concourt à flatter son orgueil assouvi !
Quel plaisir de lui faire éprouver quelque honte,
En dédaignant l'aveu d'une flamme aussi prompte !
Qu'ose-t-il espérer ? Quand de justes raisons
Ne désuniroient pas à jamais nos maisons ;
Quand je voudrois payer un bienfait, dont peut-être
Il se fût abstenu, s'il m'eût pu reconnoître ;
Quand enfin le délai qui tantôt m'a blessé,
N'intéresseroit pas mon honneur offensé ;
Ma parole aujourd'hui plus d'une fois donnée,
Permet-elle qu'on rompe un auguste hyménée,
Pour des feux qui ne sont que l'effet violent
De la présomption d'un vainqueur insolent ?
Conquérant fortuné de ces sanglantes rives,
Il met déjà ma fille au rang de ses captives ;
Et ne me regardant que d'un œil de dédain,
Moins en amant qu'en maître il ose offrir sa main.
Tu t'abuses, Cortès ! & mon ame charmée
Te prépare....



SCENE III.

D. PEDRE, ELVIRE.

D. PEDRE.

Ah ! ma fille, êtes-vous informée....

ELVIRE.

Oui, je ſais & pourquoi vous étiez arrêté,
Et l'honneur qu'on attache à votre liberté.
Eh bien, ſur vos malheurs gémiſſez-vous encore ?
Eſt-ce là ce rival, ſeigneur, qui vous abhore ?
Fait-il de ſa fortune un criminel abus ?
Et m'étois-je trompée en vantant ſes vertus ?
Je vous l'avois bien dit, que ce jeune courage,
De ſes heureux exploits vous réſervoit l'hommage,
Et qu'un ſi noble trait les couronneroit tous.

D. PEDRE.

Oui ; mais à quoi, ma fille, à quoi le devons-nous,
Ce trait, qui de Cortès effaçant la naiſſance,
Eſt ſi digne, à tes yeux, de ma reconnoiſſance ?
A la plus folle audace, au plus indigne eſpoir
Que nos malheurs pouvoient lui laiſſer concevoir !
A l'amour ! ſi pourtant c'eſt ainſi que ſe nomme
Une frivole ardeur qui naît au cœur de l'homme,
Quand du ſein corrompu de la proſpérité,
Il donne un libre eſſor à la cupidité.
A ta poſſeſſion le téméraire aſpire ;

Et d'égards apparens payant la main d'Elvire,
Il pense que je n'ose... Ah, j'aime, à cet affront,
J'aime à voir la rougeur qui s'éleve à ton front!
Oui, ma fille; tel est l'intérêt qui l'anime.
Le voilà donc ce cœur si pur, si magnanime!
J'eusse été bien surpris, que du sang dont il sort,
La vertu seule eût eu l'honneur d'un tel effort.

ELVIRE.

Du moins s'il se plaisoit au récit du naufrage
Où don Sanche a pour nous signalé son courage,
Et si me retrouvant prête à donner ma foi,
Il s'est jeté, seigneur, entre l'autel & moi,
Du moins, de votre cœur la fierté mécontente
N'en dut pas accuser une haine insultante;
Et vous ne direz plus que nous ayant trouvés,
S'il nous eût reconnus, il nous eût moins sauvés.

D. PEDRE.

Je vous entends. Tolede a vu naître sa flame;
Et c'étoit le secret qui pesoit à votre ame,
Quand vous avez tantôt embrassé mes genoux,
Et que ma bonté, prompte à mieux penser de vous,
A la perte d'un trône imputoit vos alarmes?...
Tu ne me réponds rien! Il t'échappe des larmes!

ELVIRE.

Mon pere!....

D. PEDRE.

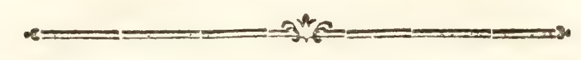
Elvire!....

ELVIRE.

Eh quoi ! n'être pas désarmé. . . .

D. PEDRE.

Ah ! je n'ai plus de fille, & Cortès est aimé!



SCENE IV.

D. PEDRE, CORTÈS, ELVIRE.

CORTÈS.

Le Mexique à genoux devant l'aigle arborée,
Reconnoît de César la majesté sacrée,
Seigneur; & Charle ayant à se manifester,
C'est à vous désormais à le représenter.
Il falloit, dans un champ d'horreur & de carnage,
Vous sauver de vous-même & de votre courage.
Vous étiez un dépôt, dont après le combat,
M'eussent demandé compte Elvire & tout l'état.
N'osant donc un moment vous y laisser paroître,
Je commandois encore où vous ne pouviez être;
Mais d'un calme assuré n'ayant plus qu'à jouir,
Où vous êtes alors je ne fais qu'obéir.

D. PEDRE.

Si je m'étois laissé, du sein de la disgrace,
Par toi-même élever aux honneurs de ta place;
Mon malheur est extrême, il seroit consommé.
Je dois n'être que plaint; je serois diffamé.

Cortès, ne me rends pas l'opprobre des deux mondes!
Fais-moi ſur une barque abandonner aux ondes,
Où, ne dépendant plus que d'elles & du ſort,
Je puiſſe retrouver ou mon rang ou la mort.
(*A Elvire.*)
Suivez-moi.

CORTÈS.

Quoi, ſeigneur....

D. PEDRE.

Laiſſez-nous.

CORTÈS.

Chere Elvire,
Vous n'avez donc pas dit ce que vous deviez dire?

ELVIRE.

Hélas!

D. PEDRE.

Je veux partir, & ne plus rien ſavoir.

CORTÈS.

Qui penſez-vous donc voir en moi?

D. PEDRE.

Que puis-je y voir,
Qu'un dernier inſtrument des cruautés céleſtes,
Qui veulent de mes jours empoiſonner les reſtes.
Vas! je mérite bien que de l'inimitié,
Ton cœur paſſe au mépris, & même à la pitié.
Souille ma vie au gré des mânes de tes peres!
Qu'eſt-elle, qu'un tiſſu d'affronts & de miſeres?
Mon âge, dans l'oubli d'un exil de vingt ans,
A vu ſécher ſa fleur, & perdre l'heureux tems

Qui de l'homme éternise & fonde la mémoire.
Rappellé, j'entrevois une route à la gloire;
J'y vole sur la foi d'un perfide élément,
Dont toutes les faveurs sont pour toi seulement.
En me ravissant tout, il me laisse la vie;
Et c'est pour me jeter sur une rive impie,
Où m'attend l'appareil d'un sacrifice affreux!
Que dis-je! où je te trouve, où je te trouve heureux!
Où tout astre pour moi, pire que le naufrage,
Nous sauve à des autels, à d'autres nous outrage!
Jouet infortuné du chef & des soldats,
Ma fille me restoit du moins...

ELVIRE.

N'achevez pas!
Elvire est votre fille; elle vous reste encore,
Seigneur, & n'est pas seule ici qui vous adore....

CORTÈS.

Écartez en effet, seigneur, de votre esprit
Tout ce qui l'indispose, ou l'abat, ou l'aigrit;
Et voyant d'un autre œil le rang qu'on vous défere...

D. PEDRE.

Et de quel œil veux-tu que je le considere,
Ce rang, le juste fruit d'une rare valeur,
Dont le bruit seul m'a fait courir à mon malheur?....
Oui; d'une ambitieuse & noble jalousie,
Mon ame, je l'avoue, à ce bruit fut saisie,
Et de le partager forma le vain projet.
T'égaler, t'obscurcir, étoit mon seul objet.

J'avois mis là ma gloire ; & ma honte en résulte,
Jouis-en. Mais plus loin ne pousse pas l'insulte,
A ma fierté confuse offrant en ce pays
Un rang qui n'y convient qu'à ceux qui l'ont conquis.

CORTÈS.

A vous l'offrir aussi c'est ce qui me convie.
Oui ; si ce que j'ai fait mérite quelque envie,
Que Charle, & non don Pedre, en daigne être jaloux !
Quel est le conquérant ici, si ce n'est vous ?

D. PEDRE.

Moi !

CORTÈS.

Vous, en qui le droit de disposer d'Elvire,
Rassemble, & par-delà, tous les droits de l'empire.
Vous, dont je ne pouvois, par de moindres exploits,
Chercher à mériter & l'estime & le choix.
De ces exploits, moins dus à mon bras qu'à ma flame,
Elvire étant l'objet, vous seul en étiez l'ame.
Mes lauriers sont à vous, comme aux fronts couronnés
Ceux qu'un sujet fidele a pour eux moissonnés.

(*Elvire ici voyant son pere ému, se jette à ses pieds.*)

Ne voyez que la gloire ici qui vous est due ;
N'y voyez que les pleurs d'une fille éperdue,
Que l'amour d'un guerrier qui tombe à vos genoux,
Dont tout le sang offert. ..

D. PEDRE *tendrement.*

Ma fille, levez-vous.

CORTÈS.

Ah, je vous fléchirai ! Ce regard favorable

Semble avouer déjà qu'Elvire eſt moins coupable!
J'acheverai, ſeigneur, de la juſtifier.
A vos nobles travaux daignez m'aſſocier!
Cher à tous nos ſoldats, marchez à notre tête!
Sous vos ordres par-tout l'aigle à voler eſt prête.
Parlez; & nos vaiſſeaux fendant l'onde & les airs,
Du ſud auront bientôt franchi les vaſtes mers.
Et qu'ai-je donc tant fait ſur ce vaſte hémiſphere,
Que ne puiſſe effacer ce qu'il y reſte à faire?
Le cirque s'ouvre à peine; & la palme encor loin,
M'engageant à vous ſuivre. . . .

D. PEDRE.

Il n'en eſt plus beſoin.
Dans cet embraſſement jouis de ta victoire.
Puiſque tu m'as vaincu, rien ne manque à ta gloire.
Triomphe, heureux Cortès! & triomphe, aſſuré
Que je t'ai moins haï mille fois qu'admiré. . . .
Mais de quel prix payer un dévoûment ſi tendre?

CORTÈS.

De quel prix? Ah! ſeigneur, tout vous le fait entendre;
Du prix dont je m'oſois flatter auparavant;
Du prix que ſe promit don Sancne en vous ſuivant.

D. PEDRE.

Je croirois préférable à tous les rois du monde
Un héros qui pour moi ſoumet la terre & l'onde,
Si d'un ſi juſte choix le droit m'étoit rendu.
Mais, généreux Cortès, l'eſpoir en eſt perdu.
Vous le ſavez: Elvire eſt au pouvoir d'un autre.

J'ai donné ma parole, & même fur la vôtre.

CORTÈS.

Ah! vous n'ignorez plus....

D. PEDRE.

J'ignore aveuglément
L'art de fe difpenfer de la foi d'un ferment.
Que l'honneur ici parle à tous les trois en maître.
Vous êtes, vous, mon fang; & vous, digne d'en être.
Je vous perds à regret: je m'y réfous pourtant.
Imitez-moi. Sachez d'un œil ferme & conftant,
Envifager....

CORTÈS.

Non, non; le prince eft équitable.
Je faurai, fans m'y prendre en rival redoutable,
Et n'oppofant qu'honneur, que raifon, qu'amitié....
Mais que vois-je? Eft-ce lui? Quel objet de pitié!



SCENE V.

MONTEZUME *mourant*, CORTÈS, D. PEDRE, ELVIRE, GARDES.

CORTÈS.

MONARQUE infortuné ! Nommez le parricide,
Dont la main....

MONTEZUME.

Vous avez foudroyé le perfide.
C'eft celui qui tantôt, ceint du bandeau royal,
A fur moi levé l'arc, & donné le fignal.
Du coup peu craint, telle eft la fuite inopinée.
La fleche du barbare étoit empoifonnée.
L'effet de veine en veine a pénétré mon fein,
Et l'ange de la mort étend fur moi fa main.

CORTÈS.

Monftres que ne dut pas épargner ma clémence !
Peuple ingrat ! Que le fer, que le feu recommence !
Tremble ! Ton prince à peine aura fermé les yeux,
Que ta deftruction purifira ces lieux !

MONTEZUME.

Au nom du Dieu de paix, j'ofe vous le défendre.

CORTÈS.

Quoi ? votre cœur encor voudroit....

MONTEZUME.

Daignez m'entendre,

Et

Et recueillir du fond de ce cœur paternel,
Quelques mots que doit ſuivre un ſilence éternel.
Oui, j'imite en mourant, votre Dieu que j'adore.
Sacrifié par eux, pour eux je vous implore;
Pour eux je vous demande en ce dernier moment,
Une pitié bien due à leur aveuglement.
Vous m'avez fait connoître & plaindre leur miſere.
Vous fûtes mon ami; daignez être leur pere.
Ils peuvent être heureux, vous m'en êtes garant;
Que ce flatteur eſpoir me ſuive en expirant.

(*A Elvire.*)

Faites-en ſouvenir l'époux que je vous laiſſe,
O vous dont je n'ai pu mériter la tendreſſe!
Je n'en murmure plus, connoiſſant mon rival.
Heureux que ce ne ſoit qu'après ce coup fatal!
Quelque hommage de moi que ſa valeur obtienne,
Ma main vous eût oſé diſputer à la ſienne:
Du moins par un des miens, à vos pieds renverſé,
Je meurs ſans vous avoir l'un ni l'autre offenſé.

(*On l'emporte.*)

D. PEDRE.

Il expire. Sa mort eſt digne de nos larmes.
Mais enfin l'Amérique eſt ſoumiſe à vos armes.
Que d'un exploit ſi rare Elvire ſoit le prix;
Poſſédez-la, Cortès, & devenez mon fils.



PERSONNAGES.

LYSIS, *berger fidele.*

HYLAS, *berger inconſtant.*

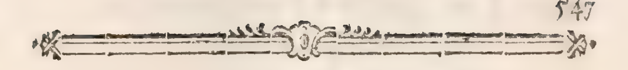
SYLVIE, *amante de Lyſis.*

CHOEUR *de bergers & de bergeres.*

TIMARETTE, *confidente, amie de Sylvie.*

Le théatre repréſente au fond un beau champêtre, & des bocages ſur les aîles.

La ſcene eſt ſur le bord du Lignon.



LA FAUSSE ALARME,

PASTORALE EN UN ACTE.



SCENE PREMIERE.

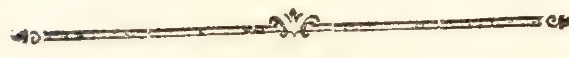
UN BERGER, *derriere le théatre.*

Au loup, au loup, au loup !
Le monftre en furie
Eft dans la prairie,
Qui ravage tout.
Au loup, au loup, au loup !
Venez, fortez tous
De la bergerie,
Et raffemblons-nous.
Que chacun de vous
S'arme, coure & crie :
Au loup, au loup, au loup !
Que dira Sylvie ?
O funefte coup !
Sa brebis chérie
A perdu la vie !

CHOEUR.

Au loup, au loup, au loup !
Le monstre en furie
Est dans la prairie,
Qui ravage tout.
Au loup, au loup, au loup !

Hallalis, aboiemens, cors, cris, &c.



SCENE II.

HYLAS, *chœur de bergers.*

CHOEUR.

TRIOMPHE ! victoire !
Le monstre est blessé,
Il est renversé,
Un trait l'a percé :
Hylas a la gloire
De l'avoir lancé.
Triomphe ! victoire !
Hylas a la gloire
D'avoir devancé
Le plus empressé.
Triomphe ! victoire !

HYLAS.

Évitez la triste Sylvie :
Je la vois en pleurs s'approcher

Toute prête à nous reprocher
Qu'elle a ſeule eté mal ſervie.



SCENE III.

SYLVIE, HYLAS.

HYLAS.

A LA ville on perdroit une amante, un amant,
Sans en être un moment
Moins gai ni moins tranquile.
Laiſſez, belle Sylvie, un regret inutile.
Quoi ! pour une brebis, vos pleurs daignent couler ?
N'en avez-vous pas mille
Pour vous en conſoler ?
Penſons aux champs comme à la ville.
On y perd une amante, on y perd un amant,
Sans en être un moment
Moins gai ni moins tranquille.

SYLVIE.

Léger en tout comme en amours,
Hylas, portez ailleurs vos frivoles maximes.
Laiſſez-moi ſeule ici donner un libre cours
A mes pleurs légitimes ;
Ils me ſoulageront plus que tous vos diſcours.

HYLAS.

Une ariette, une fanfare

Diſſiperont cette vapeur ;
Et la fête qui ſe prépare ,
Vous rendra votre belle humeur.



SCENE IV.

SYLVIE.

O MA chere brebis , je t'ai priſe à ma ſuite ,
En venant ce matin cueillir ici des fleurs !
Moi-même j'ai cauſé ta perte & mes douleurs :
C'eſt moi-même qui t'ai conduite
Dans le lieu fatal où tu meurs !



SCENE V.

LYSIS, SYLVIE.

LYSIS.

QU'ELLE eſt heureuſe, hélas , de mériter vos larmes !
Et qui n'enviroit ſon deſtin ?
Mais c'eſt trop ſe laiſſer accabler d'un chagrin
Qui me cauſe pour vous les plus vives alarmes.

SYLVIE.

Je la tenois de votre main.

LYSIS.

Ah , que ce peu de mots pour mon cœur a de charmes !

Ai-je bien entendu ? répétez-les sans fin.
Pourquoi, pourquoi, belle bergere,
Cette brebis vous fut-elle si chere ?

SYLVIE.

Je la tenois de votre main.

LYSIS.

Partagez donc l'alégresse
Dont vous remplissez mon cœur,
Et montrez moins de tristesse
Pour un si petit malheur.
En amour est-il une peine,
Quand l'amour d'ailleurs est content,
Qu'il ne rende légere ou vaine,
Et qui dure plus d'un instant ?
Venez faire choix dans la plaine
De l'agneau
Le plus beau
Du troupeau
Que je mene.
Chiens & troupeaux & bergers sont à vous;
Aimez, & tout vous sera doux.
En amour est-il une peine,
Quand d'ailleurs l'amour est content,
Qu'il ne rende légere & vaine,
Et qui dure plus d'un instant ?
Mais quoi, vous soupirez encore ?

SYLVIE.

Votre cœur est tranquille, & le mien ne l'est pas.

LYSIS.

Eh, quel autre ſoin le dévore ?

SYLVIE.

Comment aimer, ſans craindre les ingrats ?

LYSIS.

Penſez-vous en voir un en moi qui les abhore,
Moi qui vous aimerai par-delà le trépas ?

SYLVIE.

Je vous en croirois... mais, hélas !

LYSIS.

Avez-vous des ſujets de ſoupçon que j'ignore ?

SYLVIE.

Non ; mais ſi vous m'aimez...

LYSIS.

Aimer ! Je vous adore.

SYLVIE.

Eh bien, ſi vous m'aimez, rompez avec Hylas.
Ce berger malin, ſans ceſſe
Rit de la fidélité,
Chante la légéreté,
Plaiſante ſur la tendreſſe ;
J'ai vu qu'avec plaiſir ſouvent vous l'écoutiez,
Lorſque près de lui je vous laiſſe,
Je vous avoûrai ma foibleſſe,
Je crains de vous revoir autre que vous n'étiez.

LYSIS.

Votre tranquillité fait celle de ma vie :
Je le fuirai, belle Sylvie.

La fête qu'il donne aujourd'hui,
Pour ce jour ſeulement l'un à l'autre nous lie :
Demain vous ſerez obéie ;
Demain pour jamais je le fui.
(*Enſemble.*)
Loin de nous tout volage
Qui nomme eſclavage
Les nœuds les plus doux !
Ramenons le bel uſage
Des amours du premier âge :
Qu'on prenne exemple ſur nous.
Loin d'ici tout volage
Qui nomme eſclavage
Les nœuds les plus doux !
(*Sylvie ſort bruſquement, voyant venir Hylas.*)



SCENE VI.

HYLAS, LYSIS.

HYLAS.

TÊTE-A-TÊTE avec ta Sylvie,
Tu n'as que les regards, les ſoupirs & la voix ;
Et je n'interromps pas, je crois,
Des plaiſirs bien dignes d'envie.

LYSIS.

Eſt-il entre amans,
De plus doux momens

Que ceux où l'on se donne une foi mutuelle ?
Sylvie, avec plaisir, écoutoit mes sermens.
Nous nous jurions une amour éternelle.
Est-il entre amans,
De plus doux momens
Que ceux où l'on se donne une foi mutuelle ?

HYLAS.

La bergere aime la constance,
Mais ce n'est que dans le berger :
Elle en parle souvent au moment qu'elle pense
Elle-même à changer.

LYSIS.

Il est des bergeres
Légeres,
Je le sais, Hylas :
Mais je sais de même,
Que celle que j'aime
Ne l'est pas

HYLAS.

Tu n'as dans la tête
Que ton fol amour :
Songeons à la fête
Qui doit être prête
Pour la fin du jour.

LYSIS.

J'y fais un mauvais personnage,
Et je l'y fais bien malgré moi.
Le rôle d'un amant volage

Devoit n'être donné qu'à toi.

HYLAS.

On fait ce qu'on veut de soi ;
Tranche moins de l'amant fidele,
Et me prends pour ton modele.
Parlons-en de bonne foi :
Tu n'as des yeux que pour ta belle ;
Qu'une autre le soit plus qu'elle,
Tu passeras sous sa loi.

LYSIS.

Treve à ta morale offensante :
Donne-moi seulement & l'esprit & le ton
Des vers que tu veux que je chante.
(Ici l'on entend un chœur de bergeres qui chante.)
Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

HYLAS.

Dérobons-nous à la foule bruyante
Des bergeres de ce canton,
Et qui, sourdes à ma leçon,
De ta morale extravagante
Font retentir tout le vallon.

(Ils sortent.)





SCENE VII.

Entrée de bergeres.

LE CHOEUR *répete.*

IL n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

TIMARETTE.

Aimons comme Sylvie,
Son bonheur y convie.
Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

CHOEUR.

Il n'est d'amours contens,
Que les amours constans.

TIMARETTE.

La folle hirondelle
N'aime qu'à changer,
Et chez l'étranger
Vole à tire d'aile,
Sans voir le danger
Qui vole autour d'elle.
Et cependant en paix, la sage tourterelle,
Près de son tourtereau fidelle,
Jouit, à l'abri des vents,
Et dans tous les tems,

Des plus doux plaiſirs du printems.

TIMARETTE & *le chœur.*

Il n'eſt d'amours contens,

Que les amours conſtans.

TIMARETTE *ſeule.*

Qu'au dieu d'amour Sylvie a de graces à rendre!

Elle aime uniquement Lyſis;

Et Lyſis, des bergers le plus beau, le plus tendre,

Eſt d'elle uniquement épris.

SYLVIE.

Des bergers du hameau

Lyſis eſt le plus beau.

Mais il écoute Hylas; Hylas eſt un volage;

Et les bergers aimés ſont près d'être inconſtans.

Ce Lyſis, aujourd'hui ſi fidele & ſi ſage,

Le ſera-t-il long-tems?

LE CHOEUR.

Il n'eſt d'amours contens,

Que les amours conſtans.

SYLVIE.

Je les ai vus nous fuir: je les vois reparoître.

Écoutons de ce cabinet;

Voyons ſi je ſuis en effet

Aimée autant que je crois l'être.

(Elle va ſe mettre ſous le feuillage.)



SCENE VIII.

LYSIS, HYLAS, & *les bergeres cachées.*

HYLAS.

Goute & retiens bien mes leçons ;
Qu'un peu de gaîté les ſeconde.
Tâche d'avoir mon air & mes façons ,
Et je te garantis tout le ſuccès du monde.



SCENE IX.

LYSIS & *les bergeres cachées.*

LYSIS *à voix baſſe , pas ſi baſſe pourtant que les bergeres ne puiſſent l'entendre , comme elles ont entendu Hylas.*

Il a raiſon en ce moment :
Prenons ſon ton , ſon caractere ;
Laiſſons là le ſentiment ,
Faiſons valoir le talent ,
Ne ſongeons enfin qu'à plaire.
(*Ici commence ſon rôle.*)
Hélas ! hélas !
Que je ſuis las
D'être fidelle !

Eſt-il tems plus beau
Que le renouveau ?
Ni roſe plus belle
Que la plus nouvelle ?
Aimer le même objet ! l'aimer juſqu'au tombeau !
La ſeule idée en eſt mortelle.
Ah, le peſant fardeau
Qu'une chaîne éternelle !
Hélas ! hélas !
Que je ſuis las
D'être fidelle !
Il eſt mille ſorts d'attraits
Qu'une beauté ne peut raſſembler ſeule en elle,
Et dont on ne jouit jouit jamais
Qu'en voltigeant de belle en belle.
Hélas ! hélas !
Que je ſuis las
D'être fidelle !

(*A part de l'autre côté de l'endroit d'où on l'écoutoit, mais aſſez bas pour qu'il ne puiſſe être entendu des bergeres.*)

Je me fais à moi-même horreur en m'écoutant.
Ce rôle eſt abominable.
Je ne m'en ſens pas capable :
Je vais m'en défaire à l'inſtant.



SCENE X.

SYLVIE, TIMARETTE.

SYLVIE.

FIDELE amour, tu n'as donc plus d'asyle!
Je croyois te trouver au fond de ces forêts;
On te méprise aux champs comme à la ville:
Je les abandonne à jamais.
Qu'ai-je vu? Qu'ai-je oui? Juste ciel! dois-je en croire
Mon oreille & mes yeux?
Une infidélité si noire
A-t-elle pu souiller ces lieux?
Le perfide! il me jure
Qu'il m'aimera par-delà le trépas!
Sur ses sermens je me rassure;
Il me quitte, il rejoint Hylas:
Et le voilà parjure,
Hélas!
Fidele amour, tu n'as donc plus d'asyle!
J'ai cru te retrouver au fond de ces forêts;
On te méprise aux champs comme à la ville:
Je les abandonne à jamais.

(Elle brise sa houlette & jette au loin sa panneticre.)

TIMARETTE.

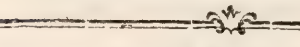
Ah, n'abandonnez point une douce retraite,

Où

Où le calme d'un cœur souvent s'est rétabli !
Rappellez, relevez un courage affoibli ;
Tous les jours on vous le répete :
L'infidele berger, par son crime avili,
Fût-il d'ailleurs en tout un berger accompli,
Est peu digne qu'on le régrette,
Et ne mérite que l'oubli.

SYLVIE.

Je ne dois à l'ingrat que mépris & que haîne,
Je l'en accablerai, mon cœur se le promet :
Mais quand on a tant pris de plaisir & de peine
A serrer une chaîne,
Qu'on la brise à regret !



SCENE XI.

SYLVIE, TIMARETTE, HYLAS.

HYLAS.

Bergeres, ma venue est peut-être indiscrete.
J'ai cru trouver ici Lysis.
Lui seul se fait attendre aux lieux où l'on répete
Le spectacle amusant que je vous ai promis.

SYLVIE.

Sors de ma présence,
Berger odieux !

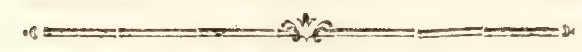
TIMARETTE.

Tu blesses nos yeux ;

Laiſſe là ta danſe,
Tes chants & tes jeux.
Par eux l'inconſtance
Infecte ces lieux;
Avant leur licence
Nous vivions heureux
Et dans l'innocence.
Berger dangereux,
Tu bleſſes nos yeux.
(*Enſemble.*)
Sors de ma préſence,
Berger odieux.

HYLAS.

J'eſpérois de mes ſoins tout un autre ſalaire.



SCENE XII.

SYLVIE, TIMARETTE, LYSIS, HYLAS.

LYSIS *à Hylas.*

VOILA ton rôle, Hylas;
Quelqu'autre le peut faire:
Je ne m'en charge pas.

HYLAS.

Autre boutade, & nouvel embarras!

LYSIS.

C'eſt vous que je cherchois, trop heureuſe Sylvie;

Vous ne vous plaindrez plus des destins ennemis !
On a retrouvé la brebis
Que le loup vous avoit ravie.

SYLVIE.

Eh, je n'y songeois plus, Lysis !

LYSIS.

C'est que vous la croyiez blessée ?
La dent ne l'a point offensée :
Elle est comme elle étoit lorsque je vous l'offris.

SYLVIE.

Telle qu'il plaît au sort de nous la rendre.
N'étant plus pour moi d'aucun prix,
La prenne qui la voudra prendre.

LYSIS.

J'ignore si je suis,
Et si j'entends Sylvie.
Que dites-vous ?

SYLVIE.

Ce que je dis,
Je le dirai toute ma vie.

LYSIS.

Quoi ! cette brebis si chérie,
Que vous orniez de fleurs, que vous avez nourrie,
Q'aujourd'hui vous pleuriez, enfin,
Par la seule raison, si j'ose vous en croire,
Et le répéter à ma gloire,
Que vous la teniez de ma main !

SYLVIE.

Oui, je ſuis ſi peu conſtante,
Que cette même raiſon
Me la rend indifférente.

LYSIS.

Expliquez-moi cette énigme effrayante!

SYLVIE.

Les éclairciſſemens ne ſont plus de ſaiſon.

LYSIS *à Timarette.*

O vous, ſa chere confidente!
Au nom de votre intime & tendre liaiſon,
De grace, dites-moi ce qu'on veut que j'ignore!

TIMARETTE *à Sylvie.*

Confondez-le d'un mot.

SYLVIE.

Eh, que lui dire encore?
Ignore-t-il ſa trahiſon?

LYSIS.

Moi qui même ne puis la ſouffrir dans un autre!
Et quelle bouche a pu m'en accuſer?

SYLVIE.

La vôtre.

LYSIS.

La mienne!

SYLVIE.

Rougiſſez!

TIMARETTE.

Berger, une autre fois,

Quand vous vous croirez ſeul, élevez moins la voix,
Obſervez-vous avec un ſoin extrême.
Si vous n'êtes fidele, au moins ſoyez prudent.
Penſez bas ; & que l'écho même
Ne ſoit pas votre confident.

LYSIS.

Ah, voici déjà qui m'éclaire !

TIMARETTE.

Tantôt, quand vous avez, à ce lieu ſolitaire,
De votre cœur léger confié les ſecrets,
De ces ſecrets Sylvie étoit dépoſitaire ;
Et deſſous ce feuillage épais,
J'ai moi-même entendu comme elle,
Cette chanſon toute nouvelle :
Hélas ! hélas !
Que je ſuis las
D'être fidelle !

LYSIS.

Enfin voilà tout le myſtere !
Gloire, gloire aux tendres amours !
(*A Sylvie.*)
Je triomphe, belle bergere !
Car ſi je fus aimé, je le ſerai toujours.

SYLVIE *à Timarette.*

Où tend ſon diſcours ?
Qu'eſt-ce qu'il eſpere ?
De quoi rit Hylas ?

HYLAS.

De votre colere,
De tout ce fracas,
Pour une chimere.

SYLVIE.

Que me voulez-vous faire entendre?

HYLAS.

Le berger répétoit ce rôle injurieux
Que malgré lui je lui fis prendre,
Et que tout-à-l'heure à vos yeux,
Il vient, malgré moi, de me rendre.

LYSIS.

Avez-vous pu me croire infidele un moment?
Et comment le pourrois-je être,
Moi qui n'ai pu seulement
Me résoudre à le paroître!
L'étonnement vous arrache un souris.
Que votre bouche ajoute à ce sourire aimable,
Un mot, un seul mot favorable!

SYLVIE.

Venez me rendre ma brebis.





LETTRE de M. le comte de TESSIN, *ambassadeur de Suede, à M.* PIRON.

J'AI cru avec raison, monsieur, ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous pour le rafinement & l'exécution d'une idée, peut-être mal digérée, qui m'est venue; mais entre vos mains, elle prendra aisément & sûrement, si vous voulez vous en donner la peine, le poli & l'air de justesse qui lui manque dans sa premiere naissance.

Voici ce que je desire. Je voudrois que l'on s'appliquât à caractériser & analyser dans les pieces comiques, les vertus avec la même force, la même justesse, & le même pinceau dont jusqu'ici l'on a caractérisé les vices, & qu'on en fit exactement voir les contrastes. Par exemple, si l'on entreprenoit de peindre le généreux par opposition à l'avare; le prudent ou l'homme de conseil, pour figurer contre l'étourdi; le vrai brave contre le fanfaron; l'honnête homme, contre mille caracteres de fourbes; le sincere obligeant, contre le flatteur; la femme vertueuse, contre la coquette; & ainsi des autres.

Les traits brillans du vrai mérite animeroient, à mon avis, pour le moins autant, & toucheroient sûrement davantage, que le ridicule du

vice ne cause de l'indignation, puisque ce dernier fait quasi toujours rire, & perd par-là de son effet ; au lieu que l'autre est toujours respectable. & n'a rien qui puisse diviser ou distraire l'attention.

J'en juge par moi-même, j'aime mieux m'appliquer à imiter les exemples vertueux, qu'à connoître & fuir les vicieux. Les derniers, par eux-mêmes, ne peuvent m'inspirer qu'une inaction, au lieu que les autres réveillent, animent & font agir ; car la différence est très-réelle, entre n'être pas vicieux, ou être vertueux. Je pense que tout le monde sent cela comme moi.

Il résulte encore un autre inconvénient de ce qu'on néglige de faire voir le bien avec la même exactitude que le mal, en ce qu'on voit tous les jours que, pour éviter l'excès que l'on représente, on tombe, faute de connoître le vrai, dans le défaut contraire ; de sorte que, pour se garantir de l'avarice, on devient prodigue ; pour n'être pas coquette, on se fait prude ; & nos jeunes gens, pour ne pas passer pour poltrons, deviennent souvent bretteurs.

On pourroit objecter que ce que je souhaite, est le but des tragédies ; mais outre qu'elles nous tracent, la plupart du tems, des vertus ou farouches ou uniquement propres à l'héroïsme,

elles conduiſent toujours à un dénouement ſanglant, qui intéreſſe, ſaiſit l'attention entiere, & fait négliger les caracteres.

Ce n'eſt donc pas là ce que je demande; mais des actions plus unies, des vertus à l'uſage de tout le monde, & plus à portée de l'humanité & de la vie journaliere; & qu'au lieu de blâmer le vice, on s'attachât principalement à honorer la vertu.

A mon avis, c'eſt la ſeule choſe qui manque au théatre françois, d'ailleurs ſi parfait, tant à l'égard des auteurs que des acteurs, qu'il fait le modele de tous les théatres du monde, & l'admiration d'une nation dont les jugemens ſur le produit de l'eſprit ſont ſi ſûrs & ſi juſtes.

D'où vient donc ce manquement? Seroit-ce que les traits groſſiers du vice ſont plus aiſés à ſaiſir, que les traits fins & délicats de la vertu? Car pour le jeu du théatre, il ſeroit le même; & je penſe que ſi l'on repréſentoit la femme ſage du monde, on y pourroit mêler des ſujets qui tenteroient ſa vertu, dont les fauſſes démarches produiroient des ſcenes très-réjouiſſantes. En un mot, je voudrois qu'on fît du moins quelques pieces où le héros fût parfait, & où l'on ne connût les vices que par oppoſition à ce premier perſonnage; c'eſt-à-dire, tout le contraire des

comédies jouées jusqu'ici, & que l'on donne encore journellement ; & par-là on apprendroit qu'il ne suffit point de n'être pas ingrat, mais qu'il faut être reconnoissant ; que ce n'est pas assez de ne point mentir, mais jusqu'où il faut dire vrai ; & une infinité d'autres mérites & bienséances dont j'ignore la juste définition.

Si j'en disois davantage, je passerois ma portée, & j'excéderois le plan que je me suis proposé de ne vous offrir, monsieur, qu'une piece appareillée, & qui reste à limer par la main du maître. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Gustave !*

Gustave, ce grand roi, doit sa nouvelle gloire
Et son nouvel éclat, Piron, à tes écrits ;
Et son nom justement immortel dans l'histoire,
Qui ne paroissoit plus connu qu'aux beaux esprits,
Graces à tes talens & ta muse féconde,
Sous des traits ravissans reparoît dans le monde.

Je suis avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
Le comte DE TESSIN.

Fin du second Volume.

